



HAL
open science

À qu(o)i sert l'agriculture urbaine? Mémoire critique d'un phénomène sociétal épars

Alexis Chatellier

► **To cite this version:**

Alexis Chatellier. À qu(o)i sert l'agriculture urbaine? Mémoire critique d'un phénomène sociétal épars. Architecture, aménagement de l'espace. 2018. dumas-01997461

HAL Id: dumas-01997461

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01997461>

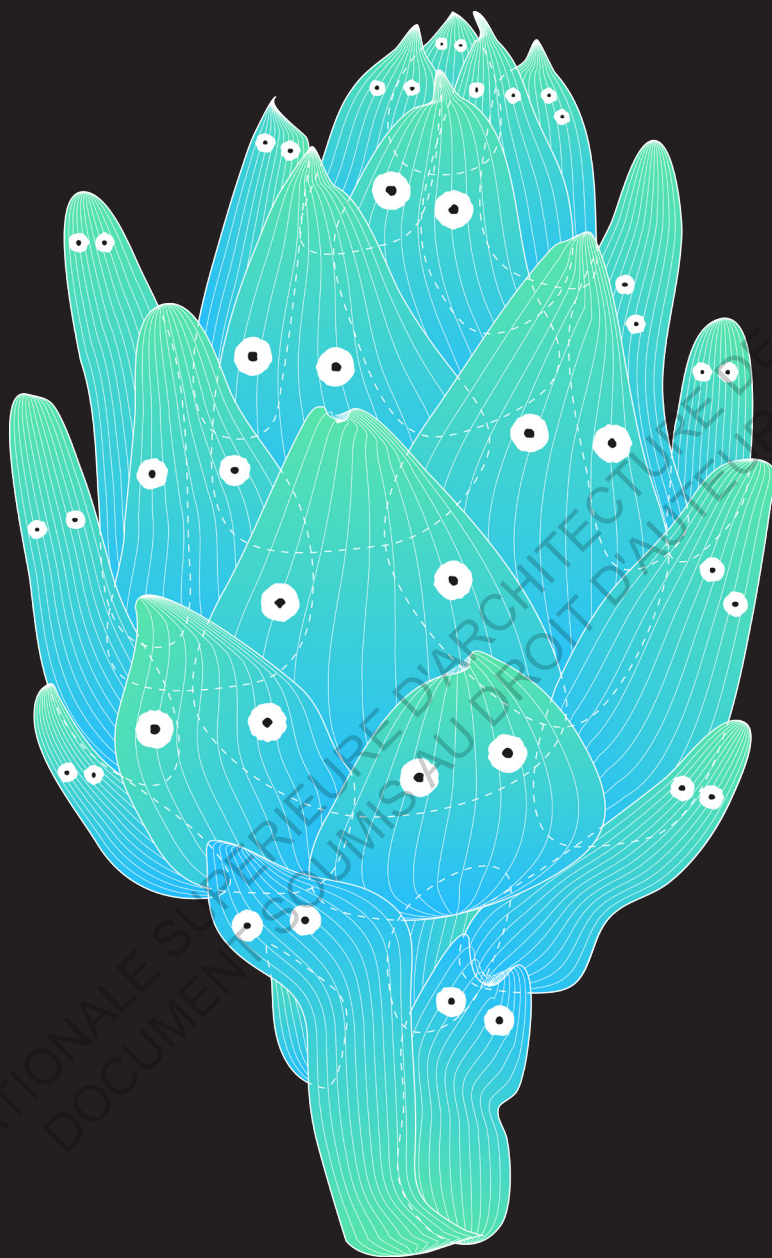
Submitted on 29 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License



À QU(O)I SERT L'AGRICULTURE URBAINE ?

ALEXIS CHATELLIER

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

À QU(O)I SERT L'AGRICULTURE URBAINE ?

Mémoire critique d'un phénomène sociétal épars

Mémoire de Master par Alexis Chatellier
Sous la direction de Frédéric Barbe & Margaux Vigne

Ensa Nantes, juin 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Un grand merci à mes conseillères/relectrices/critiques/partenaires de bibliothèque qui se reconnaîtront.

Un grand merci à Frédéric pour sa justesse d'accompagnement ainsi qu'à Margaux pour la complémentarité de son regard.

Un grand merci à mes interlocuteurs pour leur disponibilité et ce qu'ils ont apporté d'essentiel à ce travail.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



- AVANT-PROPOS -

Postulat initial de l'agriculture urbaine : « Nous serons 9 milliards sur terre en 2050, dont les 2/3 dans les villes, soit 2,5 milliards de nouveaux urbains par rapport à aujourd'hui. L'importation en ville des produits agricoles est très vorace en énergies fossiles, énergies dont les réserves seront incertaines à l'horizon 2050 » L'agriculture urbaine se pose comme une solution alternative au maraîchage expansif, quant à la pérennité d'une alimentation mondiale, en circuits courts.

L'agriculture urbaine n'est plus à la mode. En tout cas c'est ce que l'on ressent quand on évolue dans un contexte comme celui d'une école d'architecture. On entend plusieurs choses à son sujet quand elle est discutée par des professeurs et des étudiants : « ça ne sert à rien, ça ne produit pas assez, c'est dérisoire, ça n'a pas de sens, ce n'est pas de l'architecture, c'est de la communication, on nous ressort ce truc à toutes les sauces, ça fait vert du coup ça fait bien. » Ce discours assez répandu, est bizarrement l'inverse de celui d'il y a quelques années. A une époque où l'image d'une ferme sur un toit d'immeuble devait sûrement faire rêver quelques aspirants architectes. Pourtant à l'époque peu de gens y croient, pas ceux qui construisent l'architecture en tout cas, et qui hier argumentaient de la même manière que les sceptiques d'aujourd'hui. La médiatisation toute relative du sujet étant portée par peu de projets n'aidait probablement pas non plus à donner une assise crédible à l'idée.

Aujourd'hui le schéma est diamétralement opposé, l'agriculture urbaine se fait partout par tout le monde, dans les associations, par les ingénieurs, architectes, urbanistes, maraîchers, entrepreneurs. Si bien que toute une génération d'apprentis-architectes - mais pas que -, se retrouve très vite immergée par l'agriculture urbaine. La bascule est telle que même le promoteur immobilier, prétendu Némésis de l'architecte se met à inclure l'agriculture urbaine dans ses projets, ce qui finit de dégoûter les passionnés qui y croyaient encore.

Durant mes recherches, principalement à l'école d'architecture, la question de la bibliographie autour du sujet « agriculture urbaine » m'est apparue nécessaire. De nombreux ouvrages dédiés à l'agriculture urbaine existent, intéressants par l'éventail de cas présentés, mais nombreux ont tendance à effectuer un catalogage plutôt policé des agricultures présentes dans les villes du monde. C'est grâce à ce formidable éventail, représentatif de la diversité de l'agriculture urbaine, que l'on apprend à comprendre un concept fascinant et passionnant.

Le problème n'est pas tant la supposée subjectivité de cette littérature. C'est plutôt l'absence, pour les architectes, d'une littérature qui tenterait de prendre du recul et de décrypter les tenants et aboutissants de l'agriculture urbaine. Au delà de la sphère architecturale, il y a aussi certainement un assentiment médiatique autour du sujet, les articles éditoriaux à charge sont rares. Le débat autour de l'agriculture urbaine, d'apparence consensuel, ne permettrait peut-être pas le doute ou la remise en question.

Ce rapide « historique » que je fais m'est personnel, le scepticisme que je ressens chez les architectes n'est sûrement pas une généralité, et est peut-être à mettre sur le compte d'une partie de la profession, et d'un milieu parfois cynique ou méprisant vis-à-vis de ce qui à le vent en poupe. Si le sujet n'inspire que de la méfiance chez certains, n'est-il pourtant pas légitime d'émettre des doutes sur un concept qui du jour au lendemain, se retrouve subitement publiquement plébiscité. Les mœurs politiques évoluent forcément avec le temps, on pourrait dire qu'elles évoluent même très vite puisque l'agriculture urbaine est devenue un argument phare de l'aménagement de certains quartiers, certaines villes, voire métropoles entières. Il y a définitivement eu une bascule pour que l'agriculture urbaine soit aujourd'hui aussi bien acceptée par les organes aménageurs. Sans tomber dans de rapides assomptions, on est en droit de questionner l'intérêt de certains pouvoirs publics à vouloir faire de l'agriculture urbaine leur nouveau cheval de bataille. Quel est leur réel positionnement sur le sujet ?

La vision futuriste de la ville tend elle aussi à inclure l'agriculture comme partie intégrante d'un postulat urbain. Ou plutôt des postulats. La disparité que l'on peut trouver dans la projection artistique de ces futurs possibles atteste d'une diversité des avis, des théories, et des sens qui leurs sont attribués. La science fiction a pu s'emparer du sujet, entre autres dans les films, plus ou moins récemment. Les propositions artistiques, architecturales, et urbaines de l'agriculture peuvent être lourdes de sens dans leur radicalité, oscillant tantôt entre une vision d'utopie ou de dystopie. Quel est l'impact visé par ces différentes projections ?

En écrivant ces lignes, je me souviens de plusieurs conversations que j'ai pu avoir avec un ami, étudiant architecte comme moi, dont les parents sont viticulteurs. Celles-ci m'ont marqué par la récurrence d'une conclusion qu'il tirait systématiquement : « Mes parents m'ont toujours dit une chose : Surtout, ne fait jamais agriculteur ». La noblesse et

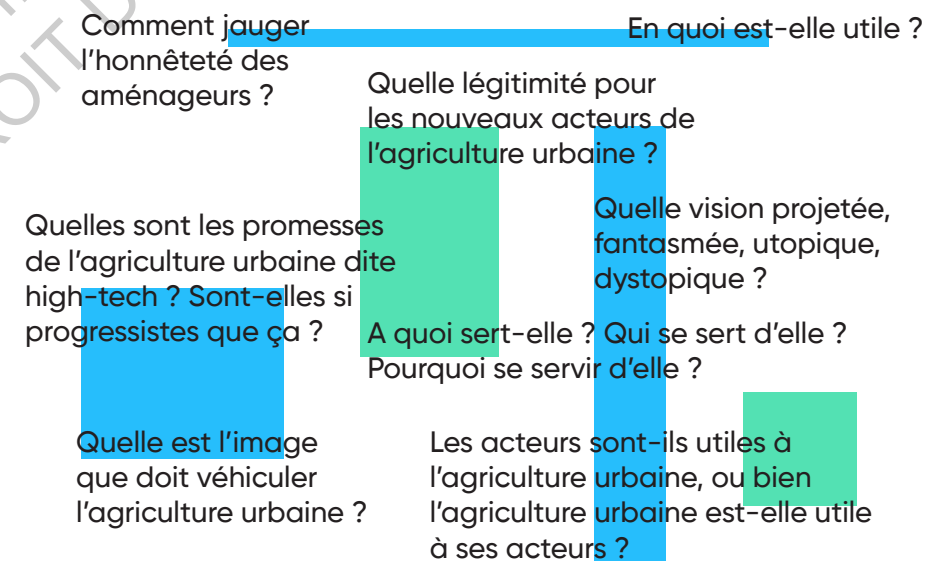
l'importance de cette profession sont indéniables, mais il est probable qu'une partie des agriculteurs ne souhaitent pas à leurs enfants de prendre la relève. S'il est un métier laborieux, c'est celui d'agriculteur, qui se transmet traditionnellement à chaque lignée. En est-il de même pour l'agriculteur urbain ? Probablement pas, puisque le métier existe à peine. Mais si l'agriculture est un métier que l'on tient de sa lignée, qu'en est-il de ces nouveaux agriculteurs en milieu urbain ? Ceux qui sont les techniciens de l'agriculture urbaine ne sont pas non plus les mêmes que ceux qui ont dû s'adapter à la PAC dans les années 60. Parce qu'ils ne sont pas de la même génération bien sûr, mais surtout parce qu'ils n'en sont pas les héritiers. S'il est concevable qu'ils évoluaient auparavant dans des conditions dites « privilégiées » par rapport à celles d'un exploitant, pourquoi alors vouloir devenir agriculteur ? Pour parler simplement, pourquoi vouloir devenir maraîcher lorsqu'on est cadre supérieur ? Dans un mode de pensée traditionnel, une telle trajectoire s'apparente à descendre l'échelle sociale. Il n'est pas anodin que les sortants du monde agricole, les agriculteurs ruraux, soient remplacés par de jeunes citadins peu expérimentés, qui aboutirait sur une agriculture sans agriculteurs.

La nature de la technologie employée, haute, ou basse, est déterminante dans le sens que prend le type d'agriculture entreprise. Plutôt que l'agriculture urbaine, il existerait des agricultures urbaines car les manières de faire sont multiples et combinables. Un carré de permaculture citoyenne sur un espace de friche n'a pas le même sens politique qu'un hangar opaque de salades en hydroponie éclairées à la LED et vendues sous-vide. Bien que ces deux cas semblent en tout points opposés dans l'éthique, la technique, et la finalité, ils cohabitent au sein du même concept, et tracent entre eux-deux un spectre fourni de formes d'agriculture urbaines. Au même titre que le « développement durable », ou la « transition écologique », l'appellation communément entendue est trop large et floue pour qu'un paragraphe unique puisse décrire ce qu'est « l'agriculture urbaine ». Il s'agirait de les définir.

Enfin doit-on vraiment croire que l'agriculture urbaine soit la panacée des problématiques alimentaires de demain ? La radicalité d'un postulat de l'agriculture de la ville, par la ville fait-elle vraiment sens ? On entend souvent dire qu'il faut repenser la consommation des urbains de manière plus locale, mais avant de penser ferme verticale et métropole nourricière, la première étape ne serait-elle pas par exemple de commencer par remobiliser le maraîchage périurbain qui reste du circuit relativement court ? La donnée « prix du foncier » d'une

ville dense n'est pas négligeable si l'on veut ne serait-ce que rester à l'équilibre financier d'une exploitation, dans un centre urbain le prix du mètre carré peut prendre des dimensions astronomiques tant la demande de logement est forte, ce qui est beaucoup moins le cas en périphéries.

Une somme d'interrogations, et des quantités de questions :



Ces questions ramenant finalement à une question plus globale qui est celle de l'utilité de l'agriculture urbaine. A qu(o)i sert l'agriculture urbaine ?

5	REMERCIEMENTS
8-11	AVANT PROPOS

I. RÊVER VERT, UNE UTOPIE NÉCESSAIRE ?

	16-73
A / VÉGÉTAL EN VILLE, UN ÉTAT DES LIEUX	16
B/ UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'URBAIN VÉGÉTALISÉ	21
C / UTOPIE ET DYSTOPIE D'UNE VILLE DANS L'URGENCE	39

II. QUELLE LÉGITIMITÉ POUR UNE RÉALITÉ PLEINE DE PROMESSES ?

76	A/ LOW-TECH & HIGH-TECH, DEUX ÉCOLES ET UN VASTE INTERVALLE
88	B/ OPPOSITION DE STYLE : ASSOCIATION ET ENTREPRISES
110	C/ DES AGRICULTURES SANS AGRICULTEURS ? QUI SONT LES NOUVEAUX ACTEURS QUI FONT L'AGRICULTURE URBAINE ?

CONCLUSION	134
BIBLIOGRAPHIE	140
ANNEXES	144

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

I.
—

-RÊVER VERT,

UNE UTOPIE NÉCESSAIRE ? -

A / VÉGÉTAL EN VILLE, UN ÉTAT DES LIEUX

LE CAS PARISIEN ...

Sur la mandature parisienne 2014-2020, Anne Hidalgo ambitionne un programme de végétalisation conséquent avec 30 hectares supplémentaires d'espaces verts ouverts au public, une rénovation des parcs et jardins existants, et la plantation de 20 000 nouveaux arbres. Autre initiative de la ville de Paris, le « permis de végétaliser » donne au riverain un pouvoir de végétalisation de l'espace public qui l'entoure. Pénélope Komitès, adjointe chargée des espaces verts, de la nature et de la biodiversité, entend inciter les parisiens à prendre possession de la ville et à produire leur propre vision de la ville végétale, toute proportion gardée puisque la mairie détient un droit de regard sur ces permis. L'opération « un arbre dans mon jardin », sur un modèle BIMBY¹ (Build In My BackYard), permet également au parisien d'implanter un ou plusieurs arbres dans son jardin ou celui de la copropriété, tout cela aux frais de la mairie qui s'occupe de fournir et implanter les arbustes.

Par ailleurs, avec la création de « rues végétales », aux multiples utilités, elle entend apaiser voire supprimer la circulation automobile afin de prioriser les piétons et circulations douces. Cela se fera à travers la mise en place de pavés à joints engazonnés, de bandes de terre sur les trottoirs en longueur de façade, l'instauration de murs végétalisés de plantes grimpantes, et de bacs de plantation en bois ; tout cela au sein de la bande riveraine. Projetées au nombre de 20 à l'horizon 2020 (pour l'instant dans les 12e, 15e, et 20e arrondissements, plus 4 autres sites potentiels identifiés), les rues végétales entendent s'imposer comme les lieux de cristallisation des projets de la végétalisation, tout en s'adaptant à un besoin criant de la capitale : se végétaliser. Selon une étude du « Senseable City Lab », laboratoire du MIT, Paris serait la ville où le piéton aurait le moins de verdure à portée d'œil, à raison de 8,8% contre 29,3% pour Singapour, leader du classement qui détient donc près d'un tiers de végétal dans son paysage. Formellement assez classique, efficace en matière d'ambiance et d'esthétique visuelle, la végétalisation de Paris ne se résume pourtant pas qu'à cela².

L'agenda de la ville comporte tout un volet d'agriculture urbaine, nouvelle donnée de l'équation verte, inter-combinable à volonté. A titre

d'exemple, les bacs de plantation des « rues végétales » peuvent tout à fait accueillir des légumes et plantes comestibles, comme l'aurait fait le collectif des « Incredible Edible »³ Outre-Manche. Dans le désordre, on peut compter 100 hectares de végétalisation sur les murs et toits dont un tiers est dédié à l'agriculture urbaine dans le cadre des « Pariculteurs »⁴, la création de vergers et de potagers dans les écoles, ainsi que l'aménagement de fermes pédagogiques pour sensibiliser les plus jeunes à l'agriculture. A cela s'ajoute le développement des jardins partagés afin de créer du lien social entre voisins, et l'implantation de ruches pour faciliter la pérennité biologique de toutes ces interventions. D'une ampleur importante, le projet des « Pariculteurs » ambitionne la création de potagers participatifs et de petites productions exploitantes sur les toits. Peu de pleine terre, mais plutôt une réquisition de ce qui n'est pas utilisé en terrasse accessible, et une multitude de partenariats avec de grandes enseignes parisiennes. Le Centre Georges Pompidou, l'Accor Hotel Arena, ou encore LVMH, mettent les toitures de leurs locaux à disposition de ces projets participatifs. Du houblon dans Paris sur 1km linéaire, voilà un des projets des Pariculteurs, drôle s'il en est, dont la finalité réside dans la culture des susnommées plantes grimpantes sur les murs et pignons vacants. Avec l'émergence de nombreuses brasseries locales, la capitale française se met à rêver de devenir également la capitale de la bière urbaine « AOC ».

Toutes ces informations, sont développées de manière exhaustive, et claire sur le site de la ville de Paris, dans l'onglet « végétalisons la ville ». Très bien communiquées, toutes ces mesures sont révélatrices d'un appareil politique du végétal, conquérant et très bien organisé. Cette végétalisation généralisée est finalement multiple et comprend en son sein l'idée d'une agriculture urbaine. Elle se pose sur nos « skylines » du fait des directives municipales qui appuient les démarches associatives ou entrepreneuriales, sans que le citoyen ne s'en rende vraiment compte. Ce « mariage forcé » du béton et du végétal semble se dérouler sans accroc, puisqu'il n'existe pas de contestations visibles au sein de son territoire.

... SYMBOLE D'UN GÉNÉRALITÉ ?

En effet, la présence du végétal en zone urbaine est aujourd'hui l'une des conditions sine qua none de la qualité d'un néo-quartier. Les villes à très fortes densités comme Paris en manquent terriblement. L'obsessive végétalisation de la capitale n'est pas une exception, et on constate

que peu de métropole aujourd'hui n'aimeraient pas se parer davantage de verdure. Nombreuses sont les agglomérations qui se lancent dans la compétition d'une ville la plus végétale possible. Nantes, n'est pas en reste dans ce domaine puisqu'on recense 37 m² d'espace vert par habitant, que 17 millions d'euros ont été investis dans les espaces verts en 2016, et que 5 élus sont en charge uniquement des problématiques d'environnement et d'espaces verts⁵. En 2017, elle a été élue ville la plus verte de France par l'Observatoire de l'Unep (Union Nationale des Entreprises du Paysage), en compagnie d'Angers et Strasbourg. Pour ce qui est de Nantes, on pourrait également mentionner la toute nouvelle pépinière du Quai de la Fosse, à l'esthétique faussement bricolée, mais vraiment très inspirée du langage architectural de la ZAD de Notre Dame des Landes. Un beau pied de nez lorsque l'on connaît l'avis de la mairie Nantaise sur le sujet⁶.

En 2018, le confort de vie urbain repose sur une présence croissante du végétal qui prend différents aspects. Le parc présente une forme de végétalisation urbaine de grande ampleur, ayant vocation à être un espace récréatif, de détente, et de ressourcement au sein de l'agitation urbaine. Il prend temps et lieu sur une sieste dominicale, un pique-nique entre amis, ou un footing matinal. Les interventions du type « rue végétales » reposent sur des vécus plus épisodiques qui sont de l'ordre d'une perception rapide, au détour d'un croisement, ils ne sont praticables que par ceux qui en ont la maintenance. Enfin l'agriculture urbaine arrive peu à peu comme le nouveau visage de la végétalisation de la ville, une formalisation différente qui ajouterait une notion d'utilité - dans sa dimension purement productive - à celle unanimement partagée de l'agréable.

Généralisons toutes ces branches de la végétalisation en ville et mettons donc l'agriculture urbaine sous cette même coupe. Quelle devient alors son utilité ? S'agit-il de satisfaire l'œil et les poumons du passant, ou bien comme le déclare le postulat de base de l'agriculture urbaine, de changer les systèmes d'alimentation classiques et de pouvoir nourrir la ville de demain par la ville de demain ? La deuxième option ne semble pas envisageable puisque les quelque 33,333 nouveaux hectares - selon ce que planifie la mairie de Paris - pèsent peu face aux 11 000 hectares - représentant la quasi-totalité de la superficie de Paris intramuros - nécessaires à l'autosuffisance alimentaire de la capitale⁷. Le choix de la mairie d'implanter 100 nouveaux hectares n'est pas vraiment expliqué, pourquoi ce chiffre ? Est-ce pour le symbole ou la rondeur du chiffre ? Le tiers distribué à l'agriculture urbaine, n'est pas vraiment explicité



Un potager urbain dans le cadre des 'Parisculteurs', ici sur le toit du Bon Marché dans le 7^e arrondissement. © Le Parisien



Quai des plantes, la pépinière du Quai de la Fosse à Nantes

non plus. S'agit-il d'une part du gâteau attribué par la mairie à une nouvelle tendance sur laquelle il faut statuer ? Les quantifications étonnamment arbitraires des études peuvent également laisser perplexe, et il ne semble pas qu'un quelconque objectif de production ait été réellement pensé. Face à cette apparente insignifiance de cette agriculture urbaine au regard des besoins qu'elle est censé fournir, on est en droit de se poser la question de l'utilité d'une telle pratique. Bien que la nécessité de productivité ne soit pas la seule dimension que peut prendre l'agriculture urbaine, ce constat froid se pose là comme la possibilité d'aboutir sur une coquille verte, c'est à dire une volonté formelle verte, sans le fond qu'elle est censée contenir. Cette coquille ne serait cependant pas vide, mais plutôt à moitié pleine tant la substance d'autonomie alimentaire ne fait plus sens. Ne subsistent que d'autres utilités, comme la fortification du lien social, ou bien l'apport de davantage de verdure en ville, qui sont des objectifs certes très intéressants, mais secondaires au regard de la définition première de l'agriculture urbaine.

B/ UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'URBAIN VÉGÉTALISÉ

Les Jardins de Babylone font figure de forme pionnière de végétalisation mixée à une architecture dans un contexte urbain. Aujourd'hui introuvables, les seules descriptions antiques évoquent un bâtiment d'emprise carrée massive de 120 m de côté, en gradins sur la hauteur, permettant aux longues terrasses d'accueillir les arbres plantés, dont les racines apparentes se mêlent à la toiture. A l'époque déjà, la technologie au service des cultures prévaut puisqu'il est dit que la vis d'Archimède⁸ aurait été éprouvée pour la première fois sur les jardins de Babylone, afin de déplacer la source dans des hauteurs artificielles. Si la possibilité d'un tel édifice a longtemps fait partie de l'imaginaire collectif, les avancées scientifiques et les fouilles archéologiques non-abouties du début du 20e siècle tendent finalement à dire qu'il s'agirait probablement d'une légende. Toujours est-il que les Jardins de Babylone sont profondément ancrés dans l'(in)conscient des rêveurs, et que la présence du végétal en ville est née bien avant que le sujet ne devienne aujourd'hui omniprésent.

RENAISSANCE ET OUVERTURE SUR LE VERT

On pourrait situer le vrai point de départ de la ville végétale à la toute fin du XVIIe siècle, ou s'entame une mue de la ville moyenâgeuse vers celle de la Renaissance. Les remparts et fortifications qui cloîtraient alors la ville commencent à tomber, déclenchant une perméabilité de la nature rurale sur le minéral de la cité. C'est une bascule puisqu'à l'exception des faubourgs de l'époque, qui pouvaient alors entourer la ville fortifiée et avoir un contact plus direct avec la nature, vie urbaine et vie rurale étaient cloisonnées par les systèmes défensifs militaires féodaux.

Au même moment, le perfectionnement des techniques de dessin en perspective devient un facilitateur d'aménagement des cités à la période de la Renaissance. on ne parle pas encore d'urbanisme mais plutôt d'embellissement de la ville. Il s'agit d'une stratégie d'aménagement qui revêt un enjeu économique, moral et civique, puisqu'on est persuadé qu'un espace urbain commode, sain et policé contribuera à la prospérité et au bien commun. Le paradigme proposé est assez rigide : des rues subordonnées à un centre, des lignes géométriques rectilignes qui doivent fluidifier les trafics tout en facilitant le contrôle

de l'espace. Unité, ordre, et harmonie sont donc les maîtres mots d'une esthétique urbaine qui n'exclut pas les considérations pratiques. C'est pourtant dans ce cadre relativement strict que vont naître les premières expériences d'un urbanisme végétal.

Bien que le lent processus d'embellissement des villes ne soit pas axé sur des problématiques de nature en ville, il implique un rapport nouveau au végétal. Les traces de verdure n'étaient cependant pas inexistantes auparavant, dans une société médiévale, puisqu'elles remplissaient un rôle fonctionnel au sein de celle-ci. A Limoges, l'Arbre de Beauvais occupe une place centrale où l'on a coutume de tenir les marchés, les étals éparpillés autour du tronc dans lequel est fichée une barre de fer prolongée d'une lanterne qui tient le rôle d'éclairage public. A partir de la deuxième moitié du XVI^e siècle, on passe d'une logique utilitaire du végétal au quotidien à une perspective d'embellissement des villes, suivant une dimension esthétique toute nouvelle. C'est aussi l'apparition des jardins à la française, expression d'une maîtrise absolue de la nature, qui ne ressemble en rien à celle que l'on peut retrouver en milieu rural.

Cette appropriation nouvelle n'est pas anodine puisque le jardin à la française n'est pas le jardin de tous les français, c'est surtout celui de la Royauté et d'une élite de privilégiés. Si les ruraux et les citadins ont désormais le dénominateur commun de la nature dans leurs environnements propres, ils ne sont pas de la même caste. La forme et la manière de faire paysage végétal laissent là aussi voir qu'il y a une classe d'écart : la campagne bucolique d'un côté, les buissons taillés de l'autre. Car malgré ce rapprochement des deux milieux par la nature, la fracture sociale entre province et ville devient de plus en plus prégnante. Les élites bâtisseuses se concentrent en villes, noblesse de robe, gens d'affaires, élites municipales venant renforcer leur position auprès du pouvoir central ; même la noblesse rurale quitte son château de campagne pour une adresse dans la cité, et les décalages culturels se creusent. Cela devient même un ressort comique dans le théâtre : chez Molière, un M. Pourceaugnac de Limoges, arrogant petit noble rustique devenu le dindon d'une farce orchestrée par de rusés Parisiens, démontre de manière implacable la fonction civilisatrice de la ville sur ce brave rural⁹.

C'est dans un Paris qui acquiert peu à peu son titre de cité centrale de la France que se font les avancées les plus significatives en matière de végétalisation publique. Ces changements viennent s'ajouter à

l'héritage médiéval qui est plus d'ordre privé. Au XVI^e siècle, diverses formes d'aménagement apparaissent : jardins de ville, jardins des plantes, promenades plantées sous la forme de cours. Le boulevard prend le relais au XVIII^e siècle, et devient alors le lieu de prédilection de la haute société pour sa bonne distraction, en retrait de l'agitation, des miasmes et autres désagréments de la rue. Lors de son séjour à Paris au printemps 1784, l'Anglaise Madame Cradock apprécie la caractère à la fois bucolique et urbain de cet espace mixte, intégré aux quartiers résidentiels, et en même temps ouvert sur les cultures maraîchères périurbaines : « Nous avons admiré sur les boulevards un jardin ravissant, auquel conduisait une longue allée bordée d'abricotiers et de vignes formant festons, le tout en fleur. Entrés dans un café pour nous y rafraîchir nous y entendîmes un excellent orchestre [...]. Une fois reposés, nous avons flâné dans quelques rues nouvelles avoisinantes.¹⁰ »

AUDACES D'UNE MODERNITÉ ADOLESCENTE

A la fin du XVIII^e siècle apparaissent les prémices de la première ère industrielle. L'architecture des villes évolue, la métallurgie et la verrerie connaissent un grand bond en avant dans la technologie et la production. La ville voit ses traits changer, l'architecture devient structurellement plus efficace, c'est l'adolescence de la modernité. L'alliage acier/verre permet d'alléger la masse constructive, et dote le bâti de plus d'ouvertures. Moins de murs et plus de verre permet évidemment un meilleur ensoleillement des constructions nouvelles. L'apparition des serres représente sûrement le paroxysme de cette symbiose matérielle, elles sont nombreuses à émerger dans les villes, et ces écosystèmes sous cloche permettent aux milieux urbains d'entrer dans un nouveau monde de végétation. Au même moment, la foi religieuse est mise à mal par les Lumières, les révolutions, et les aller-retours de régime politique. En France se dessine alors une bascule de paradigme où la science gagne un crédit que la religion perd dans l'ensemble de la société. Les jardins botaniques cristallisent cette mouvance naissante, les mondanités urbaines se mêlent au désir de connaissance émanant de la haute société urbaine. La découverte relativement récente de l'Amérique par le monde occidental amène son lot de curiosités végétales, les tulipes, les jacinthes, auxquelles on peut par exemple ajouter les agrumes méditerranéens, et autres plantes médicinales venant des Indes qui sont autant de nouveautés dans la végétalité de la ville. Début XVIII^e, ces environnements contrôlés n'en sont qu'à leurs balbutiements et la prise de risque est parfois élevée

quant il s'agit d'acclimater des plantes exotiques qui ont l'habitude de climats bien différents de ceux qu'on peut trouver en France. Ainsi M. de la Quintinie, directeur des jardins fruitiers et potagers de Louis XIV, conseille de chauffer les serres à la mauvaise saison, en y tenant des lampes, ou des flambeaux allumés pour prévenir du gel. La maîtrise est toute autre cent ans plus tard, dans une époque nouvelle qui voit également fleurir de nombreuses explorations naturalistes à travers le monde, révélant les richesses florales extraordinaires de la planète, qui fascinent sociétés occidentales. La fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, en effet, va s'emparer de ces techniques, de ces constructions et de cette manne florale, pour la démocratiser : il est le temps de tous les dépassements, celui où la foi dans la science permet tous les excès, toutes les espérances. Le monde végétal doit suivre ce mouvement et ne plus être soumis à aucune limite d'espace, ni de temps. Balzac ne rêvait-il pas de faire pousser, sur la petite propriété des Jardies qu'il avait achetée à Sèvres en 1837, rien moins que 100 000 ananas qui devaient lui rapporter une fortune¹¹ ?

Dans le Sud, où le temps est plus clément, il n'est pas besoin de contrecarrer la nature. Ainsi arrivent les premiers palmiers et autres arbres exotiques, qui malgré des origines étrangères, se plaisent sous un climat méditerranéen, de quoi poser les premiers jalons des promenades de bord de mer que nous connaissons aujourd'hui. Les eucalyptus seront plantés pour la première fois à Toulon en 1802, les mimosas introduits dans le Sud durant les Second Empire. Cette prolifération de nature exotique ira parfois jusqu'à l'excès. Sur la Côte d'Azur, les palmiers, caractéristiques du paysage, prendront une importance industrielle à partir de 1860, allant jusqu'à provoquer l'agacement, et mettre en le péril tout un écosystème. Récemment, la proportion de palmiers, 17 000 à Nice par exemple, inquiète quant à la prolifération probable du charançon rouge. Certes le palmier est un marqueur identitaire de cette région, synonyme de vacances et de douceur de vivre, mais cela n'a pas empêché Antibes de détruire plusieurs dizaines. Un acte qui laisse planer une ombre sur la pérennité du palmier, le Figaro titrant en 2015 : « *Imaginez la promenade des Anglais sans ses légendaires palmiers ! Et, au delà, l'ensemble de l'arc méditerranéen, de Nice à Perpignan, privé de ces arbres majestueux...* »¹²

HYGIÉNISME EN VILLE, LA RURALITÉ COMME MODÈLE

Le XVIIIe siècle est une période charnière dans les modes de conception de la ville puisqu'elle voit émerger le discours hygiéniste

qui construit ses arguments et commence à influencer sur les prises de décisions publiques. L'explosion des jardins et promenades publiques s'explique donc autant par les plaisirs qu'ils procurent à la population urbaine que par les bienfaits régénérateurs qui leur sont prêtés. L'œil hygiéniste perçoit la ville de tissu moyenâgeux comme le cancer de la vie urbaine, et on voit apparaître avec l'ordonnance urbaine des tracés régulateurs de la ville nouvelle, l'essor d'une nature aux vertus énoncées plus tôt. C'est à grand renfort de mémoires théoriques et d'enquêtes pré-statistiques que le discours dominant dénonce en effet la surmortalité urbaine, comparée à la vitalité des campagnes. A une époque où les connaissances médicales sont encore obscures, il y a cette idée repandue selon laquelle l'air vicié rejeté par d'innombrables organismes, humains, animaux, ainsi que la pollution occasionnée par les activités économiques implantées au cœur de la ville (tanneries, boucheries, équarrissages), seraient responsables de la ville mourir et de ce déséquilibre de salubrité entre urbain et rural. De l'hygiénisme ambiant découlera par la suite des utopies de vie en communauté, sur fond de réflexion sociale, mais aussi de qualité sanitaire en lien avec sa végétalité.

UTOPIES COMMUNAUTAIRES ET LIEN VÉGÉTAL

Au XIXe siècle arrivent les avancées de la première ère moderne, qui ne sont pas uniquement d'ordre technique. L'industrialisation entraîne un bouleversement dans la composition des hiérarchies, des strates sociales, et des modes de pensée. Une partie du monde paysan devient ouvrier et rejoint les grandes villes pour y travailler. C'est aussi l'apparition de nouveaux courants de pensées, dits « de gauche », dérivés de la libération intellectuelle du siècle des Lumières. L'arrivée d'une nouvelle caste en transition, les travailleurs, rassemblée sous le toit de la fabrique, combinée à une période intellectuelle faste, aboutit à de nouveaux paradigmes, marginaux, mais pionniers. Certains industriels, disposant d'une manne d'employés importante, se mettent à penser la vie en communauté, sous couvert d'un élan de philanthropie, et d'une volonté de penser le monde du travail comme un mode de vie à part entière.

Le Phalanstère, pensé par Charles Fourier et directement inspiré des réalisations de Robert Owen, entrepreneur Anglais et théoricien « socialiste utopique », est une figure pionnière de la vie en communauté hiérarchisée. Le projet de vie partagée sous un même toit, tend à remplir les besoins vitaux et sociaux de nombreux individus, de 1800 à

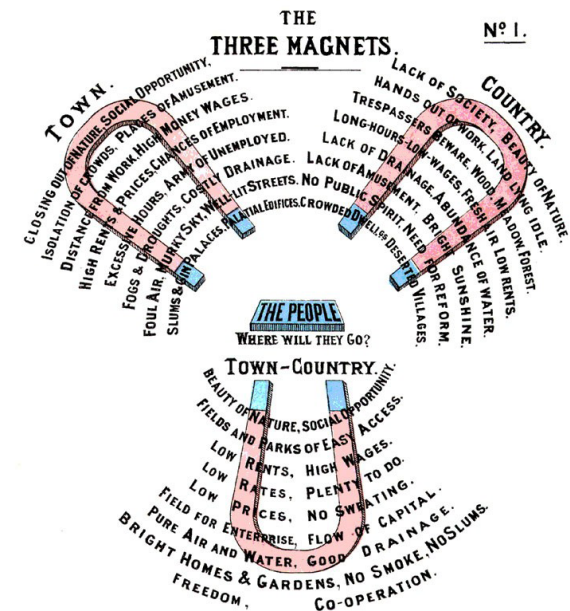
2000 selon ses planifications. Projet de papier, le Phalanstère entend le travail comme la nécessité d'une époque qui le voit évoluer de manière vertigineuse. Cela impose d'être contrebalancé par des activités de vertu, afin de prévenir une société aliénée par le travail, et donc une société malade. Pour faire simple, le projet du Phalanstère tend à optimiser le travail en regroupant tous ses acteurs sous un même toit, tout en y organisant des lieux de vie et d'activités pour tout le monde, afin de dépénaliser le travail et le rendre meilleur. De fait, chaque personne au sein du Phalanstère œuvre selon ses affinités, tout en accordant une place particulière à l'agriculture, ainsi qu'aux arts et aux sciences.

Sous l'impulsion de grands industriels, la pensée de Fourier pourra prendre forme, à travers par exemple le Familistère de Guise de Jean-Baptiste André Godin. Dans un élan de philanthropie et d'optimisation de la rentabilité de son usine de poêle à bois, Godin décide de réaliser un édifice qui rassemblera son lieu de travail ainsi que son lieu de vie et celui de ses ouvriers, dans une même zone. Cette main mise sur l'ensemble des ficelles de l'usine lui permet un contrôle sur les actes et mouvements de ses employés, qui en contrepartie se voient proposés une qualité de vie supérieure à ce qu'ils pourraient connaître autrement. Une multitude d'espaces verts est mise à disposition des ouvriers dans ce « packaging de vie » proposé par Godin ; le jardin d'agrément, créé en 1858, comprend un potager, un verger, et une partie agrément, ponctuée de fontaines alimentées de différentes façon, eau stagnante, tourbillonnante, jet d'eau. De quoi proposer une autonomie de vie sur le site de Guise qui verra l'utopie sociale tenir jusqu'en 1969.

Le cas d'étude du Familistère est révélateur de tentatives relativement concluantes quant à la vie en communauté dans le milieu de l'industrie, dans laquelle on retrouve un volet dédié à l'importance de la végétalité. Cependant, en choisissant le site de Guise, dans l'Aisne, Godin choisit un lieu de la ruralité détaché de tout, qui abritera en 1889 jusqu'à 1748 personnes, ce qui est considérable, mais agit plus à l'échelle d'un gros village que d'une véritable ville. Au tournant du XXe siècle naissent les cités jardins, nouvelle forme de végétalisation théorisées par le britannique Ebenezer Howard dans son ouvrage *Garden Cities of Tomorrow*. Elles tendent à rendre à l'homme une nature bienfaitrice malgré l'exode rurale. Il s'agit d'un désir utopique, qui défend l'accession à la nature pour tout le monde et y compris pour le prolétaire, à une époque où les conséquences de la première période industrielle commencent à se faire ressentir sur les populations les plus vulnérables,



Vue aérienne actualleu du Familistère de Guise dans contexte naturel.
© Agora des Arts



La Cité Jardin, concept combinant urbanité et ruralité
© *Garden Cities of Tomorrow*

les ouvriers. Composition urbaine organisée d'un genre nouveau, la cité-jardin serait une commune autonome, réduite à 36 000 habitants, circulaire, avec en son centre un parc et des bâtiments publics, et sur ses faubourgs les industries nécessaires à la faire prospérer. Symbolisée par un aimant dont elle se trouve à l'extrémité, la cité jardin se veut être la combinaison parfaite entre ruralité et urbanité, les avantages de l'un, sans les inconvénients de l'autre. La vision d'Howard, urbanisme de papier, ne prendra jamais vraiment forme sous les codes décrits dans son ouvrage. En dehors des réalisations effectuées en Angleterre, aucun autre ne reprendra le concept dans son intégralité, Ainsi, on qualifiera à tort de cité jardin toute réalisation urbaine mariant construction et nature. Sans doute trop idéaliste, sa vision sera pourtant source d'inspiration pour bon nombre de sociétés HBM (Habitat Bon Marché) à l'aube du 20e siècle, dans un contexte de reconstruction d'après-guerre, avec notamment la « Cité du Chemin Vert » à Reims en 1922, et l'instauration des premiers logements sociaux. La cité-jardin du Chemin Vert, comme beaucoup de quartiers de ce genre, ressemble davantage à un petit village inclus dans le tissu urbain rémois qu'à la cité telle qu'on l'entend dans le langage courant actuel. Il s'agit finalement d'une sorte de grand jardin à l'anglaise où les 731 bâtiments - des maisons comprenant deux ou quatre logements - se répartissent sur 30 hectares le long d'allées courbes. Elle deviendra un modèle du genre pour la France entière. La dimension sociale est centrale : les loyers restent modérés et les principaux locataires sont des ouvriers du bâtiment ou des manœuvres ; chaque logement dispose d'un jardin de 300 mètres carrés permettant de cultiver fleurs et légumes, tout cela ayant pour objectif d'améliorer le cadre de vie et faciliter le sentiment communautaire. On retrouvera les mêmes ambitions dans les 32 cités-jardins (qui abriteront 31 000 habitants en 1923) créées par la compagnie du chemin de fer du Nord. En 1930, le CIAM (Congrès International d'Architecture Moderne) vient couper court au développement de ces maisons ouvrières. La vie en verticalité devient le nouveau modèle architectural du logement social, la cité radieuse du Corbusier en est l'emblème, et l'on retire la pleine terre appropriable aux bénéficiaires de ces nouveaux habitats pour conserver seulement les vastes espaces verts qui viennent entourer les barres de logement.

SIMPLIFICATION PAR LE MODERNISME

Le nouveau paradigme des grands ensembles durera 20 ans, de 1953 à 1973 (date de leur abandon public par les pouvoirs publics français) et représente plus de 6 millions de logements. Ces nouvelles constructions,



Foyer Rémois. — Cité-Jardins des Trois Fontaines. — Rue Léonard de Vinci. — Type 3, à droite :
M. J. DE LA MORINIERE, Architecte.

Cité Jardin du Foyer Rémois en 1925
© Collection O. Rigaud



Espace Vert, Cité du Lignon près de Genève, 2013
© Wikimedia

du fait de leurs grandes hauteurs, dégagent un maximum d'espace au sol, 40% en moyenne, systématiquement végétalisé. On est pourtant loin de l'idée d'une réelle mise en œuvre du végétal, les surfaces sont souvent constituées d'espaces verts, pelouses râpées et arbres sans grâce, faute d'entretien ou de pensée paysagiste aboutie. Les mots eux-mêmes dévoilent ce relatif appauvrissement, « espaces libres » et « espaces verts ». Cela n'empêchera pas le terme « espace vert » de devenir le standard de définition de tous les espaces de verdure privés ou publics, et insérés dans le tissu urbain. Pour l'essentiel, dans les Trentes Glorieuses, on crée dans les grands ensembles des espaces verts utiles (aires de jeux pour les enfants, lieu de promenade ou de sport pour les adultes), homogènes, soumis à un entretien horticole mécanisé et chimique intensif. Cette bascule de « jardin » à « espace vert » résulte également d'une adaptation des politiques d'aménagement en réponse aux demandes de populations aux mœurs évolutives. De simples pelouses aérées s'avèrent désormais plus pertinentes qu'un parc paysager pour permettre les bacs à sables, plus sécurisés et hygiéniques pour les jeunes enfants, les jeux de ballons, les pique-niques, courses à pied, etc. Le même phénomène occupe les banlieues pavillonnaires dans les années 60 : le cadre de vie plaisant posé en alternative aux grands ensembles, au contact de la nature, et loin de l'anarchie urbaine, dispose d'espaces verts là aussi trop abstraits pour qu'ils puissent jouer un rôle autre que sanitaire. L'extension des zones pavillonnaires présente un paradoxe ; elle accroît indubitablement la présence de la nature en ville. Mis à part dans les grandes villes très denses, comme Paris, les espaces verts urbains privatifs occupent en effet souvent plus de surface que les jardins et parcs publics. Au niveau national, on estime que les jardins pavillonnaires couvrent 2% du territoire français. Le paradoxe du pavillon réside dans le fait que malgré ses apports de végétalité en ville, il se propage finalement en péri-urbanisation des villes, et grignote donc du territoire rural, naturel, qui se voit bétonné, et auquel on substitue une nature artificielle. Les conséquences sur le paysage peuvent être dévastatrices, notamment du fait de l'artificialisation des sols qui perdent en qualité et porte atteinte à la biodiversité.

CONSCIENCE ÉCOLOGIQUE ET RENAISSANCE PAYSAGÈRE

La question de la biodiversité vient justement rejoindre et conclure l'historique de la végétalisation de la ville jusqu'à notre époque. La prise de conscience environnementale qui est aujourd'hui une préoccupation centrale des villes n'a finalement qu'une trentaine d'années. Des

prémices voient le jour dans les années 70, après le choc pétrolier de 1974 qui entraîne une prise de conscience et des manifestations contre la présence de l'automobile dans les villes. D'étranges mousses commencent à flotter à la surface des rivières, conséquences indirectes des rejets des usines, égouts, et activités de la ville. C'est la fin de l'insouciance et le début de la visibilité de la pollution amenée par la modernité. Dans les années 80, certains événements tragiques comme la catastrophe de Tchernobyl de 1986, mettent fin à la naïveté des autorités sur l'importance de préserver l'environnement. C'est à cette période que le changement de paradigme s'opère. A ce titre, la nature citadine change elle aussi, elle coïncide d'ailleurs avec le renouveau de la pensée paysagiste qui revêt une composante écologique dans les années 80. Il s'agit désormais de défendre la présence du végétal en ville afin d'améliorer la qualité de vie mais aussi de protéger la diversité biologique menacée. Il y a désormais une bascule dans le choix du type de nature que l'on veut voir s'épanouir dans la cité. On va bien sûr conserver les jardins et parcs « à l'ancienne », pourvus d'un végétal apprivoisé et contraint dont la beauté reste appréciée du public.

Viennent cependant se poser de nouvelles alternatives formelles et fonctionnelles plus sauvages, comme les friches, ou jardins en mouvements où la nature est laissée à elle-même¹³. Gilles Clément est le grand instigateur de cette mouvance : le concept de « Tiers Paysage » vient qualifier ces espaces délaissés ou non-considérés, les espaces de transitions, les friches, marais, landes, tourbières, mais aussi les bords de route, de voies ferrées rives, et talus. Ce nouveau motif, d'une esthétique invasive, d'une nature vierge, repose sur les codes et les lieux de ces endroits. Les interstices urbains sont pris pour cible d'intervention, mais également pour modèle. Les apparentes « mauvaises herbes » qui poussent sous l'impulsion de cette catégorie paysagiste définissent une nouvelle offre de végétalisation urbaine. Le « jardin en mouvement », toujours décrit par Gilles Clément, s'inscrit dans cette veine de paysage à la fois naturel et artificiel, dépouillé, empirique et faussement désorganisé, comme une sorte de « jardin à l'anglaise » réinventé.

SERVICES ÉCOSYSTÉMIQUES

C'est donc une nouvelle valorisation du végétal, sous toutes ses formes, mais particulièrement les plus naturelles et indigènes, qui voit le jour et s'appuie sur un argument bien rôdé, et plus que jamais au goût du jour : celui des services écosystémiques rendus aux citoyens par la nature¹⁴.

Une étude menée en 2014 par l'association Plante & Cité sur la base de publications scientifiques et en évidence une dizaine de services rendus par la nature en ville. Cette présence verte, bénéfique autant pour la santé physique que mentale, et caractérisée par le jardin thérapeutique, est donc particulièrement adaptée au malade. Réduction des symptômes cardio-vasculaires, des troubles respiratoires et de la mortalité associée, réduction du stress, amélioration de l'état de santé ressenti et de la santé mentale, sont quelques uns des bénéfices mis en évidence par l'approche thérapeutique du jardin, mais qui nécessitent des recherches supplémentaires pour être totalement démontrées¹⁵. La dénomination de « jardin thérapeutique » n'est d'ailleurs pas indispensable puisque les études semblent montrer que le moindre carré de gazon, ou la moindre plante ont un effet bénéfique sur les patients. Tout jardin est donc potentiellement thérapeutique sans forcément le revendiquer. La médecine constate également que la distance par rapport au végétal ne nuit pas aux bienfaits indirects de la nature sur les patients. En 1984, un scientifique américain, Roger Ulrich constate que le patient situé dans une chambre d'hôpital donnant sur un paysage naturel se rétablit plus vite de son opération chirurgicale que celui dont la chambre donne sur un mur de brique¹⁶.

Au delà de l'aspect médical, très localisé et spécifique, les services rendus par la nature peuvent prendre une ampleur urbaine. Toujours dans la même étude, Plante & Cité démontre que des vertus environnementales peuvent être attribuées à la présence verte en ville. Elle joue par exemple un rôle déterminant dans la réduction de l'effet d'îlot de chaleur urbain, une présence végétale forte pouvant réduire la température d'une ville de presque 2 degrés. Une végétalisation abondante dans les rues et les immeubles (sur les toits et les murs) permet également une meilleure efficacité énergétique. Les effets sur la qualité de l'air sont réels, mais plus diffus et parfois contrebalancés par les réactions allergiques. Des expériences innovantes ont néanmoins lieu, comme celle de la tour parking de la gare Lyon-Perrache dont les murs végétalisés intérieurs contribuent à la dépollution atmosphérique¹⁷. La nature peut également agir comme filtre au sein des étapes du traitement de l'eau. À l'usage privé, la phytoépuration - terme désignant les réactions bactériennes agissant aux racines de plantes pour épurer l'eau - intègre le réseau d'évacuation des eaux usées du foyer par des gradins successifs de filtres de différents végétaux. Ces nouvelles eaux, ne sont propres qu'à une consommation différenciée, le système ne générant pas d'eau potable, mais plutôt une eau adéquate à être réinjectée dans la machine à laver ou la chasse d'eau. Il existe mille



Jardin du Tiers Paysage par Gilles Clément sur le toit des cales de Saint Nazaire



Mur Végétal du Parking Lyon Perrache
© Atelier Arche

manières de pratiquer la phytoépuration, mais nous retrouvons cela dit des dénominateurs communs à cette pratique, notamment dans les techniques de filtrage par les racines, les sables, ou le gravier. Sur un modèle « low tech », la phytoépuration peut également s'appliquer à un centre d'épuration de plus grande ampleur, dans une logique complémentaire. Depuis 2009, dans l'Hérault, une station d'épuration est accolée à un hectare et demi de zones humides comprenant 48 espèces différentes de plantes, choisies pour leur capacité à absorber certains pesticides, métaux lourds ou résidus médicamenteux¹⁸. Entre autres services écosystémiques rendus, la nature peut jouer un précieux rôle de régulateur hydrique en cas d'inondation : le bois de Boulogne et le parc André Citroën à Paris, ainsi que les zones humides en amont de la ville, limiteraient ainsi les dégâts occasionnés par une crue trop abondante de la Seine.

Au delà des constatations physiques de bénéfices – souvent invisibles ou non-intentionnels – du végétal au sein de la ville et pour la ville, existe aussi l'idée que la nature puisse faire culture au sein d'un territoire urbain. Depuis plusieurs années déjà, Montreuil est précurseur dans la prise en considération de la nature en ville. La commune est dotée de trois grands parcs, le Parc Montreau, le Parc Jean Moulin, et le Parc des Beaumonts, et aime à rappeler son rôle de faubourg nourricier du maraîchage de la ceinture parisienne. Un statut qui périlitera à partir de la fin du 19^e siècle. Il ne faut pas oublier les murs à pêches, vestiges visibles et revendiqués d'une spécialité et fierté locale. Cette culture est en effet assez remarquable pour une banlieue certes séparée du Paris intramuros par le périphérique, mais en tout point liée, proche, et semblable aux arrondissements qu'elle côtoie. Son titre honorifique de « 21^e arrondissement de Paris » n'est pas anodin. Montreuil n'est pas une ville « neutre » : ancrée à gauche depuis de nombreuses années, celle qui est appelée « la banlieue rouge » ou « deuxième ville du Mali » s'est également construite sur un passé industriel non négligeable qui disparaîtra au profit d'une densification de l'habitat à partir des années 70. A l'origine populaire, aujourd'hui de plus en plus gentrifiée, Montreuil bénéficie à l'heure actuelle d'un contexte actuel très urbain, tout en conservant les traces d'un important passé agricole et rural. La complexité de la ville en fait un cadre pionnier idéal pour des expérimentations en lien avec une idée plus verte de la ville. Ces expérimentations ont engendré de nombreux bénéfices culturels pour sa population.

Juste en face de Montreuil, passée l'autoroute A3, se trouve Bagnolet,

une ville séparée par le grand flux routier mais similaire sur de nombreux points. Des tensions existent entre jeunes des quartiers difficiles de Bagnolet, et de Montreuil, et se traduisent par des guerrillas juvéniles entre les quartiers qui se mettent en compétition. Par le passé, ces rivalités résidaient dans des affrontements, des violences, des destructions de voitures, chaque groupe allant semer l'autre. Jusqu'à 2007, puisque séparés par un bras d'autoroute, les deux quartiers étaient reliés par plusieurs ponts et une passerelle. Puis il a été décidé de recouvrir l'A3 sur 670 mètres, permettant un large plateau de franchissement entre les deux quartiers. Cela a tout d'abord permis recouvrir les nuisances sonores, et ensuite de proposer des aires de jeux et des terrains de sport partageables entre tous, tout cela dans une optique d'apaisement. Cela n'a au départ pas eu l'effet escompté, puisqu'avec plus d'espace disponible pour se retrouver à mi-chemin, les deux camps en profitaient pour se battre davantage, en toute « tranquillité ». Preuve s'il en fallait qu'un urbanisme bricolé sur un territoire déchiré par les affrontements ne fonctionne pas toujours. Avec le temps, l'association des parents de Bagnolet-Montreuil tente de diminuer ces rivalités en organisant des repas de réconciliation inter-quartier, au niveau de cette couverture de béton, où ont eu lieu par le passé de nombreux affrontements. L'objectif restant toujours une pacification des jeunes pour la libre circulation de tous, notamment des jeunes enfants, et des personnes âgées, au sein de l'espace public.

SERVICES CULTURELS, L'EXEMPLE DU BERGER URBAIN

Sans être une solution de panacée, la présence de nature et le rapprochement formel de la ruralité peut jouer ce rôle d'apaisement, d'une manière subtile, la non-action non-humaine, ou plus simplement la présence animale peut être à même de rendre un de ces nombreux services, en se posant comme source disruptive d'étonnement, d'amusement, d'étrangeté ou de fascination, dans un contexte tendu. C'est aussi à Bagnolet qu'existe un berger urbain, basé au sein de la cité des Malassis : c'est là qu'il fait ses pâturages, avec 25 bêtes, moutons et chèvres confondus. Les animaux se nourrissent dans les allées et les friches attenantes aux barres HLM, proposant ainsi un beau contraste d'utilité publique. Dans la lignée de ce qu'on appelle « l'éco-pâturage », les bêtes du berger urbain des Malassis, voraces, taillent bénévolement les arbustes et gazons de la ville. A la différence des actions classiques d'éco-pâturage, ces animaux évoluent et broutent dans leur propre environnement. Cet éco-pâturage là est localisé, et ne nécessite donc pas de ramener des ruminants des campagnes

plus éloignés, comme cela se fait habituellement dans d'autres cadres urbains. Pratiques donc, ces bêtes en ville. Ce qui est plus étonnant en revanche, c'est de constater à quel point le monde animal peut arrêter le temps et les habitants. Autour de la Bergerie de Bagnolet, ou bien du troupeau de chèvres et de son berger en pâturage, une bulle neutralise le contexte présent. Il se crée des lieux et moments autres, autour de cette anomalie urbaine. Les gens s'arrêtent, discutent, les langues se délient, certains se confient, on apprend des choses que l'on n'aurait jamais sues, qu'il y a des gens dans ces cités, qui en France ou ailleurs, Serbie, Maghreb, Espagne, Mali, entre autres, ont été bergers, eux aussi, à un moment de leur vie¹⁹. Les figures de l'urbanisme social n'ont pas des histoires figées. Des vécus, parfois ruraux, caractérisent des individus. Les personnes âgées, que l'on considère parfois, uniquement par l'environnement dans lequel ils évoluent à l'instant « t » ont pris leurs habitudes dans la petite ferme locale, chacun y trouve sa place, prend sa part²⁰ :

Huguette : « *Quand je viens ici, je ne pense pas à mon âge, à la maladie, aux impôts. J'ai envie de peindre, j'ai envie de planter. On échange des graines de coquelicot, de lin bleu. J'amène mes épluchures et je prends du compost pour les plantes, sur le balcon.* »

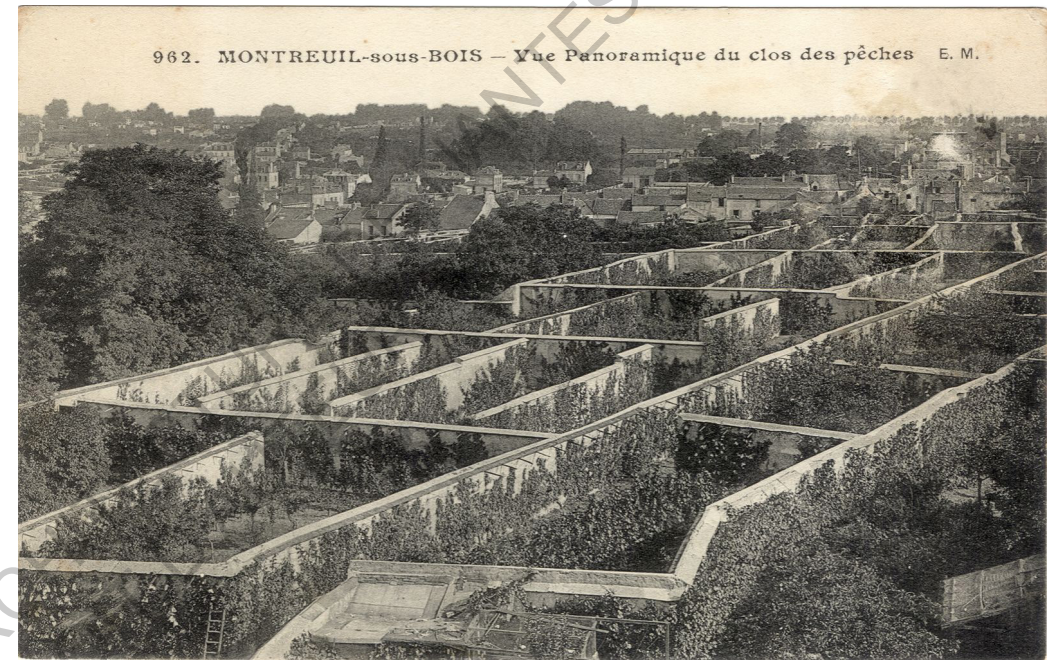
Azzedine : « *Je viens chercher du lait de chèvre, de temps en temps. Je le bois le matin avec des dattes d'Algérie, ça me rappelle mon enfance. Et je viens chercher des œufs aussi, ils sont très bons.* »

André : « *J'habite ici depuis toujours. Un jour, je suis passé devant, je suis venu les aider et depuis le temps, je suis toujours là... Je viens souvent faire un petit tour, je viens bricoler. Mes petits-fils viennent aussi.* »

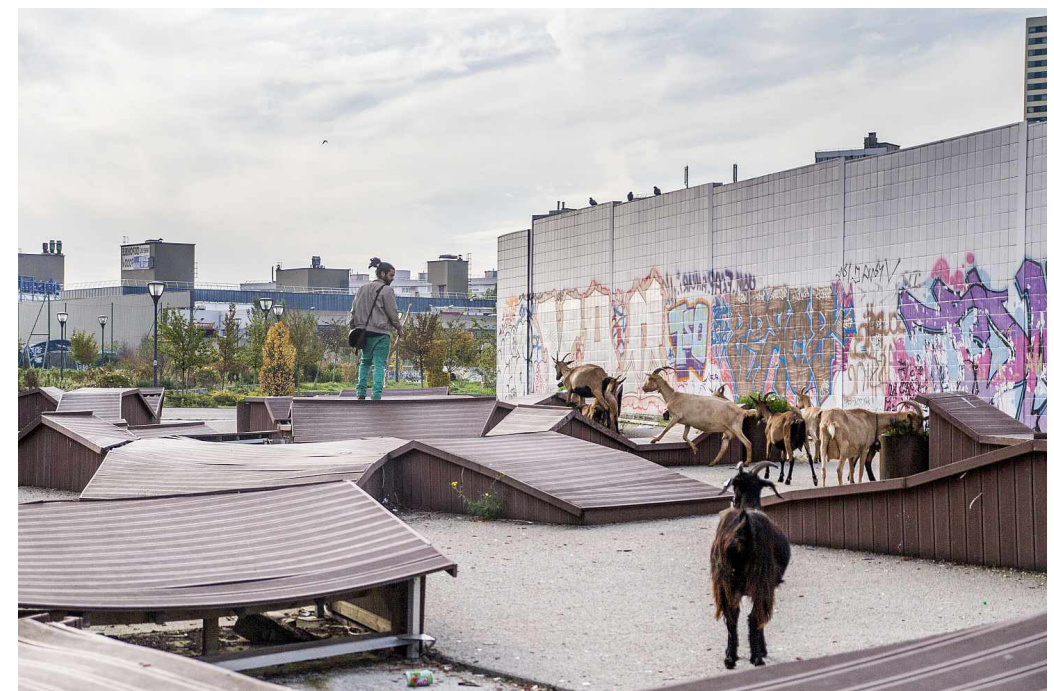
Jamel et Enzo : « *J'amène mon petit-fils, pour qu'il découvre les animaux. Et puis, il y a des jeux. C'est lui qui demande à venir, il connaît la bergerie car il était à la crèche à côté.* »

Pas si dérisoire ou anecdotique, le rôle de ce berger urbain, même si la taille de son troupeau peut paraître familiale. Au delà des services rendus, il crée aussi ici son propre apport culturel, qu'il explique :

« *Ici c'est pas une ferme pédagogique, c'est pas une boîte d'entretien d'espaces verts, c'est pas une association de quartier ou de culture, c'est tout à la fois. Ce qui couronnerait le projet, ça serait de faire bosser des gens du quartier, qu'ils puissent gagner leur vie.* »²¹



Les murs à pêche de Montreuil, carte postale, début du XXe siècle
© Coll. Part



Le berger urbain des Malassis en pâturage
© Hélène Legay

Si le projet du berger urbain amène son lot d'apports culturels, elle tient aussi selon lui de la démarche artistique : « *C'est possible qu'un mec se ballade avec un petit troupeau de chèvres dans les rues de Bagnolet, dans les rues de Paris, dans les rues de Montreuil. Si ça c'est possible, ça rend d'autres choses possibles. On dessine sur les murs, on squatte un endroit, on se balade avec des chèvres. C'est comme un graf', c'est dire : la ville est à nous.* »²²

Etre berger urbain, c'est aussi une posture critique de la ville, dans la ville. Depuis 2 ans, 4 fois par mois, le berger des Malassis prend ses quartiers dans un des grands ensembles du parc immobilier de Paris Habitat. Il y construit ses jardinières, y installe ses plantations, y traite ses chèvres, parmi les habitants, avec les habitants, et y fait de la sensibilisation, notamment auprès des enfants : « *Il faut montrer aux gosses, et aux gens, qu'ils vivent dans un tout petit environnement, assez étriqué, mais que ça peut s'ouvrir, si eux, ils font les démarches.* »²³

Pouvoir offrir ces possibles, c'est finalement la seule chose que le berger souhaite. Il ne demande pas davantage de moyens financiers à la mairie, il ne demande pas une « véritable » bergerie normée comme on voudrait lui imposer, c'est aussi une manière pour lui de n'avoir de compte à rendre à personne. Il ne demande pas d'autorisations pour faire ce qu'il fait, il ne tient pas compte des avis, et le clame haut et fort, il parcourt la ville comme bon lui semble. Il ne demande que sa liberté pour mener à bien son « entreprise ». Cependant cette fantaisie proposée, bien que chaleureusement accueillie par le voisinage, se heurte parfois à la réalité d'un monde, de spéculation, de profit, de béton, au pragmatisme froid, que le berger dénonce sur son blog²⁴ dans un poème teintée d'une ironie désabusée :

*Les chèvres ça bouffe sur les chantiers
Ça bouffe à travers les grilles
Ça s'pavanne aux pieds des immeubles
Ça s'balade avec les gosses
Ça bouffe les arbres arrachés par les bulldozers
On finit par les aimer, les chèvres
Et pis un jour ... plus rien
Enfin si ... des logements
Ah ... c'était bien les chèvres*

Si l'agriculture urbaine se veut être la forme végétale d'avenir, dans ses promesses modestes mais justes, et réhabilitatives d'un meilleur « vivre ensemble » urbain, encore faudra-t-il qu'elle ne se heurte pas – à l'image de ces chèvres habituées à brouter la friche, et qui bientôt se casseront les dents sur le projet immobilier – à des dynamiques pernicieuses bien connues.

INTERLUDE CRITIQUE DE FILM

Interstellar de Christopher Nolan imagine un monde désertique, aride, où faire pousser des céréales en pleine terre est un impératif de survie, un défi technique, et une cause d'intérêt général pour le monde. Une scène du film en particulier illustre au mieux cette problématique : Une réunion parent-professeur au sujet de l'avenir professionnel d'un adolescent, dans le bureau du conseiller, aboutit sur l'inéluctabilité pour le lycéen de devenir agriculteur, comme son père, malgré des résultats scolaires qui lui permettraient de faire des études supérieures. Cooper, le père et personnage principal, aujourd'hui agriculteur, mais hier ingénieur, pilote, et héros de la NASA d'une époque où le monde courait après le progrès scientifique, ne veut pas de ce futur pour son fils²⁵.

Le conseiller pédagogique ne veut rien entendre puisque les instructions gouvernementales sont claires et irrévocables : le monde ne peut plus se permettre les futilités de la recherche technologique et de la course au progrès, responsables du déclin climatique actuel, les « élites intellectuelles » doivent disparaître au profit de ceux qui prodiguent à la survie de l'humanité, les agriculteurs. Le propos du film de Nolan est multiple, mais un des axes, plus implicite que les autres, est d'opposer deux visions d'un futur incertain du globe. D'un côté fuir d'urgence une Terre qui ne veut plus de l'humanité, coloniser des exoplanètes, et donc continuer à y vivre, plus ou moins comme on peut le faire actuellement dans nos sociétés occidentales, ou bien opter pour la résilience à outrance.

Abandonner toute aspiration, ambition personnelle, besoin superficiel, au profit du bien commun, d'une vie de labeur, et de plaisir « quasi-monacal », afin de pouvoir rester sur notre chère planète. De manière sous-jacente, c'est plus ou moins la vision des « republicans » américains, fervents croyants de la « géo-ingénierie » qui ressort, c'est-à-dire la certitude que ce sont les technologies et sciences pointues, et elles seules, qui nous sortiront du mauvais pas climatique. C'est finalement ce dernier penchant idéologique qui prime puisque par le biais d'une prise de libertés sur la maléabilité des propriétés de la gravité, Nolan désigne Cooper comme héros divin, terraformeur²⁶ d'exoplanètes, dans une logique amplifiée de l'écogénèse ou biosphérisation. L'homme maîtrise tellement la science qu'il est capable de créer une

planète de toute pièce, et d'en contrôler l'atmosphère, la température, ou l'environnement. Un message d'espoir délivré par le réalisateur britannique, à l'apparente innocence, mais qui porte finalement une pensée politisée assumée, mais peu claire tant le décryptage expliqué précédemment n'est pas évident au premier visionnage.

Il est évidemment important de poursuivre la recherche scientifique, peu d'experts de la question climatique diront le contraire, et il n'est pas déraisonné de penser que les avancées futures, notamment en terme d'autonomie énergétique, puissent être prometteuses. Là où le propos du film pose question, c'est en partie dans les libertés prises au niveau scientifique, amenant aux facilités scénaristiques cités précédemment. Mais ce n'est pas cela qui interroge le plus. L'ambiguïté d'*Interstellar* se situe plutôt dans cette vision quelque peu dangereuse, mais pas isolée puisqu'on la retrouve dans de nombreux films analogues - on pense ici à *Seul sur Mars* de Ridley Scott, ou bien *Gravity* d'Alfonso Cuaron, entre autres - qui voudrait faire d'un personnage le sauveur du monde en perdition. L'homme providentiel, Cooper, incarné par Matthew McConaughey, prend la responsabilité de l'humanité entière sur son dos, comme si la tâche environnementale, à l'échelle du globe, ne tenait qu'à l'action d'un seul homme. Cette réponse individualiste à la cause écologiste est très répandue dans le style hollywoodien dit des « block busters ». Cette vision est dommageable car l'identité environnementale que nous voulons donner, et la teinte qu'elle prend dans les consciences de générations est cruciale, il s'agit d'une impasse d'ampleur globale qui concerne la population à l'échelle mondiale. Le positionnement en tant que victime du pilote Cooper et l'impression de fatalité qui en ressort à travers ses répliques en dit long sur le postulat du film : « La nature ne veut plus de l'Homme sur la Terre ». Comme si l'on se déresponsabilisait des conséquences de l'anthropocène, jusqu'à inverser la réalité même des choses. C'est plutôt l'Homme qui ne veut plus de la Terre, en tout cas de la Terre dans l'état où il l'a amené. La fiction reste indéniablement un médium essentiel de réflexion, de projection, et de sensibilisation environnementale, la question agricole faisant souvent partie intégrante du débat, comme cela peut être le cas d'*Interstellar*.



Vision fantasque d'une agriculture sous gravité altérée
© Capture d'écran *Interstellar*, par Christopher Nolan

C/ UTOPIES ET DYSTOPIES D'UNE VILLE DANS L'URGENCE

Dans la spéculation des futurs habités, il est de plus en plus question des villes nourricières, avec comme base d'autonomie alimentaire l'agriculture urbaine. La proposition urbaine et architecturale en incombe à ses acteurs, « architectes de papiers » entre autres, en voici quelques exemples.

LES FRÈRES BELGES

Luc Schuiten est belge, né en 1944, il est de cette génération soixante-huitarde, celle de Mike Reynolds, héros du documentaire *Garbage Warrior*²⁷ qu'il nous rappelle un peu dans ce style si particulier de « vieux sage/vieux fou » de l'écologie. Il pense l'architecture de manière organique, mais pas comme son confrère Frank Lloyd Wright le théorisait, dans le style, son approche est plus littérale, et peut être que le mot anglais « organic » - c'est-à-dire biologique - correspondrait mieux à la pensée du Belge tant les logiques développements urbains proposées s'inscrivent dans une idée de l'écologie. Organique à tel point que son style de dessin s'inspire littéralement de la forme végétale, de la feuille d'arbre, de ses nervures. Il pense une architecture plus ouverte, plus irrégulière, plus florissante, plus transparente, dans une logique de biomimétisme, dans son fonctionnement parfois, dans son esthétique toujours. L'avantage en terme de qualité esthétique pour Schuiten réside dans une technique de dessin aboutie, presque aussi impressionnante que celle de son frère, François Schuiten.

Egalement architecte, mais plus connu du public pour sa carrière de bédéiste avec des ouvrages comme *Revoir Paris*, la BD, et l'exposition éponyme au Palais Chaillot, il possède tout de même quelques réalisations architecturales remarquables dans son portfolio. La station de métro « Porte de Hal » à Bruxelles et surtout celle des « Arts et Métiers » à Paris, qui se distingue par son singulier revêtement de cuivre, ses hublots factices, et ses géants engrenages semblant pendre du plafond, qui sont autant d'allégories de la machine industrielle souterraine parisienne. Cette patte, dénominateur commun d'un langage d'esquisse, si particulier à la bande dessinée, ainsi que ce style mêlant dessin d'inspiration végétale, organiquement construit, et les références « Steampunk » font toute l'identité d'une fratrie qui collabore

sur de nombreux projets. Le travail de François repose plus sur des imaginaires créés, souvent sous des horizons peu enviables. Le synopsis de *Revoir Paris* fait titre d'exemple : une héroïne qui va sur Terre pour la première fois, plus précisément à Paris en 2100, afin de découvrir cette cité perdue qu'elle a longtemps rêvée, mais a dû abandonner très tôt avec les derniers nés sur Terre, sous la pression d'un globe en déclin. Quant à Luc, il est plus dans la projectuelle de potentielles villes, d'une végétalisation grandissante, systématisée, et ambiante. Bien que les deux s'influencent l'un et l'autre, les objectifs sont donc différents.

LA VILLE RÉSILIENTE

Le volet d'agriculture urbaine n'est pas négligé dans ces trajectoires de villes futures à la végétalisation omniprésente. Luc Schuiten théorise d'ailleurs ce sujet là :

«Toute nos grandes villes disposent d'une autonomie alimentaire de l'ordre d'une semaine. Quand le blocage est général, que plus aucun transport ne circule, que fait-on les semaines suivantes ? Jamais dans toute l'histoire de l'humanité nous n'avons été si dépendants d'un fragile équilibre planétaire. Trop confiants dans l'actuelle abondance de nourriture sous nos latitudes, nous avons négligé les plus élémentaires principes de précaution ! La ville résiliente s'est construite sur la base d'une ville européenne quelconque, sans destruction des bâtiments existants, ceux-ci ont été adaptés à nos besoins essentiels et primordiaux. Par l'optimisation de tous les espaces de toitures, de balcons, terrasses, espaces publics et privés, de nouveaux usages urbain ont vu le jour par le développement de poulaillers, potagers, vergers, serres et pigeonniers. L'efficacité de méthodes de production alimentaire s'est aussi étendu aux façades des immeubles les mieux orientés.»²⁸

Dans l'hypothèse de la *Ville Résiliente*, il s'agit plutôt d'une version modérée de l'approche agricole en zone urbaine, par interventions localisées sur l'existant, selon les besoins. Il n'est que très peu expliqué comment la production de cette multitude d'initiatives de potagers et autres vergers est gérée, ou si elle doit assurer tout ou partie de l'autonomie alimentaire de des villes. Mais on peut se laisser imaginer une gestion citoyenne des différents jardins, tant l'image suggère un petit déploiement de main d'œuvre (quelques jardiniers apparaissant de manière éparse sur les toits), une visible diversité des produits agricoles, et une absence apparente de mécanisation. La vision séduit,

avant tout par un dessin léché, mais aussi par un argumentaire qui, point par point, semble coller au postulat initial de l'agriculture urbaine ... Exception faite de la question de la quantification d'une production agricole en fonction des besoins nourriciers, et du flou d'adaptation à cette catégorie de « ville européenne quelconque » qui laisse imaginer une solution peut être un peu générique.

LES PORTES DU POSSIBLE

François Schuiten, lui aussi, joue le jeu de ces villes aux horizons verts et nourriciers. A travers *Les Portes du Possible*, le Belge et son acolyte de longue date Benoît Peeters s'amuse à des fantasmes prospectifs de l'évolution des villes, et de la géopolitique à travers le monde dans les prochaines années, jusqu'à 2046. Dans la lignée de ce qu'ont pu faire Jules Verne ou Albert Robida, les bédéastes offrent ces imaginaires par le biais de « unes de journaux » factices. Les trames scénaristiques de ces histoires sont finement détaillées dans les articles et éditos de Peeters qui accompagnent les illustrations de Schuiten. La multitude de pages cartonnées de cet ouvrage offre une diversité de scénarii, porteurs d'espoir ou de catastrophes, sombres ou humoristiques.

On retiendra notamment le « jardin des délices » d'un Tokyo alternatif, quoique toujours d'actualité et assez justement décrit comme pris en tenaille entre modernité et tradition. L'édifice, à la fois restaurant traditionnel, golf, et immense jardin de flânerie pour riches hommes d'affaires s'exprime sous la forme grossière d'un arbre à la très large cime. Cette cime se trouve finalement être le plateau de l'ouvrage, auquel sont suspendus des sortes de géodes transparentes renfermant les principales activités de restauration. Tandis qu'au-dessus règne une immensité végétale de nature champêtre arborée au-dessus-même de la tête des clients aisés, laissant penser que ce qui est consommé en bas est produit juste en haut. Le tout est soutenu en son centre par un tronc structurel fait de larges ramifications, permettant à l'ensemble de surplomber les innombrables nœuds routiers, eux même en lévitation au-dessus d'un dense tissu urbain. *Les Portes du Possibles* est un ouvrage paru en 2005, et le futur tokyoïte dépeint sur cette une est fictivement daté du 9 octobre 2017. A la vue de l'image produite par le dessinateur Belge, et bien que 12 ans séparent la parution et l'édification projetée du « jardin des délices » on peut douter de la faisabilité d'un tel bâtiment aujourd'hui, et même sur les dizaine d'années à venir, que ce soit d'un point de vue de la technique de construction ou des



La ville résiliente, Luc Schuiten
© vegetalcity



Les Portes du Possible, François Schuiten & Benoît Peeters
© Casterman

propriétés physiques des matériaux actuels. Mais le réalisme n'est pas un objectif en soi pour François Schuiten selon moi. L'œuvre Schuiten c'est avant tout : interdire ce que l'on s'interdit, autoriser les possibles, et permettre de rêver intelligemment, sans restrictions. Je vois Schuiten comme cet éternel étudiant en architecture, qui a su conserver l'inventivité insouciante d'un jeune esprit, et qui prend un malin plaisir à faire ce qu'aucun architecte pratiquant ne peut pas faire, c'est à dire des choses incroyables et déraisonnées. Quelquefois naïvement, peut être, notamment dans l'exemple décrit précédemment, mais aussi très souvent avec une teinte de gravité certaine, car le propos de Peeters couplé au style et à l'univers de François Schuiten laisse transparaître une esthétique de mélancolie, presque pesante pour le lecteur. Ce ton, cette beauté et cette poésie sont incontournable chez François Schuiten, mais aussi chez son frère Luc.

On a pu observer l'œuvre globale du duo Schuiten/Peeters du 20 novembre 2014 au 9 mars 2015 au Palais de Chaillot (Cité de l'Architecture et du Patrimoine), lors de l'exposition « Revoir Paris » éponyme de leur série de bande dessinée, avec comme sous-texte principal l'idée de montrer que la bande dessinée entretient des liens intimes et anciens avec l'espace de la ville et l'utopie. Le Paris revu par Schuiten et Peeters saurait, dans le prolongement des regards de leurs prédécesseurs (Orwell, Huxley, Moore, Nadar, Benjamin et consorts), nous dévoiler de nouveaux passages, entre fiction et diction, arts visuels et littérature, architecture et bande dessinée. Après avoir retracé un historique de la fiction du Paris des années 1800²⁹, le Paris de Victor Hugo notamment, puis avoir parcouru les regards portés par de grands architectes contemporains (Toyo Ito ou encore Odile Decq) sur le devenir de la Capitale, est intercalée en toute fin du compte-rendu de l'exposition une tentative de concrétisation des idées du duo belge, sur le quartier de la Défense, dans un mode esthétique photo-réaliste. Cet essai est en collaboration avec « Institut Passion for Innovation », une filiale de « Dassault Systèmes », (une des entreprises de feu Serge Dassault) qui promeut différents projets à l'aide de leurs technologies d'imagerie et de visualisation 3D.

C'est à ce moment là que, selon moi, un terrain glissant apparaît entre le dessin d'architecture, gratuit, utopique, idéalisé, et son penchant faussement réaliste mais réellement appauvri en qualité et en sens. Le contraste des deux visuels rend compte d'une impossibilité : il paraît compliqué - parce que ce n'est pas le sens donné à ses dessins par François Schuiten, mais aussi parce que l'exercice est périlleux - de



François Schuiten,
« *Demain La Défense* »,
étude pour l'exposition *Revoir Paris*,
2014.

Les tours de La Défense sont désormais couronnées par des flammes d'énergie, sensibles au vent, à la lumière et à l'hydrométrie. Une série de passerelles dynamiques propose de nouvelles liaisons entre les immeubles.



A gauche le dessin de Schuiten, à droite son interprétation par Dassault Systèmes
© Casterman

transposer ce genre de travail, du trait, au construit. Sur cette vision de 3D, photo réaliste, il ne s'agit pourtant encore que d'une image projetée, construite différemment par la technique visuelle, mais similaire dans la globalité puisque l'on reconnaît la parenté des deux images. Aussi, pour défendre le rendu de l'image 3D, on peut convenir que cet exemple ne plaide pas la cause de sa technique ; il est à mon avis assez pauvre en arguments esthétiques et certainement léger en matière d'approfondissement du travail et de retouche de l'image. Ce pendant n'urbanisme et une architecture, relativement génériques et peu recherchés, d'ornementations vertes et d'effets de styles végétaux, dont on connaît peu de choses sur le fonctionnement, la réalisation, et l'intérêt. C'est certainement là où se situe l'erreur, dans cette bascule mal orchestrée, puisqu'il est important de gérer ces interprétations de l'art utopique. Encore faut-il savoir les gérer. En donnant matière et texture de synthèse à ces « flammes d'énergie, sensibles au vent, à la lumière, et à l'hydrométrie » qui couronnent les tours de la Défense, le graphisme, même si l'exécution est maladroite, s'oriente vers ce que l'offre médiatique « grand public » de ville végétale et nourricière tend à proposer.

PARIS SMART CITY 2050

S'il est un projet médiatique au sujet de la ville végétale, c'est bien celui de Paris Smart City 2050 que l'on a pu voir sur de nombreux plateaux télévisés, BFMTV, M6, ou encore LCI^{30 31 32}. Vincent Callebaut, architecte mandataire, Belge lui aussi, nous propose la vision de son futur désirable de la ville de Paris. A travers le projet « Paris Smart City 2050 » nous est explicitée une ville totalement écologique et autosuffisante en termes de puissance énergétique, calquée sur les directives du plan climat 2050, qui prévoit une réduction de 75% des émissions de gaz à effets de serre de la capitale. En collaboration avec Setec Bâtiment, un cabinet d'ingénieurs chargé de placer le développement architectural proposé dans un cadre qui respecterait l'environnement, et dont l'énergie serait basée sur des ressources propres, le projet est un postulat radical dont la vision transfigure celle du Paris actuel. L'audace d'imaginer Paris comme un générateur géant d'énergie propre à sa consommation amène à penser une capitale capable d'assurer son autosuffisance alimentaire par une agriculture locale et urbaine. La capitale du futur, imaginée par Vincent Callebaut, s'articulerait autour de différents projets. Des tours solaires, hydrodynamiques et végétalisées bâties rue de Rivoli permettraient de faire respirer la ville, tandis qu'un couloir écologique de 23 kilomètres, situé au cœur de Paris, serait bordé de



Demain la défense, 'flammes d'énergie' et passerelles dans le quartier d'affaires
© Casterman

tours dépolluantes. Autour de l'actuelle Tour Montparnasse, une façade organique constituée d'algues vertes se dresserait en spirale verticale, et une multitude de logements en nid d'abeille et connectés prendraient place Porte des Lilas. Gare du Nord, des projets de tours photosensibles ont été pensés : une ferme verticale permettant de rapatrier la campagne au cœur de la ville serait mise en place Porte d'Aubervilliers. Enfin, dans le 16^e arrondissement, le Pont Aval serait totalement transformé, abritant diverses plantes et de nombreux amphibiens... Ces projets, faisant du bâtiment une performance économique, écologique et énergétique, répondent aux problématiques environnementales d'aujourd'hui. Cependant, si ce projet ambitieux ouvre des perspectives, sa réalisation pratique reste profondément utopique.

Sur le fond, la recherche est plutôt aboutie pour un travail effectué en 4 mois seulement. Elle s'appuie sur une étude d'ingénierie pensée à partir de technologies existantes, ou tout du moins en cours de développement dans les laboratoires, en ce qui concerne les structures des bâtiments et les systèmes écologiques qui leurs sont appliqués. La crédibilité des images de Paris et de ces nouveaux concepts architecturaux est bien meilleure que ce que l'on peut voir sur le projet du quartier de la Défense de Schuitten. Là où le bât blesse pour Callebaut, c'est que l'on est dans l'illusion d'un Paris fait d'émergences verticales, de tours grandes hauteurs et de constructions reposant sur le Paris Haussmannien historique. Étonnant lorsque l'on connaît les difficultés rencontrées par Herzog & de Meuron sur la Tour Triangle à la Porte de Versailles, projet bien moins ambitieux, toujours au point de patinage, et qui ne verra probablement jamais le jour tant l'opinion publique Parisienne s'y oppose. Au delà de la probable vindicte populaire du peuple parisien, et de sa tendance habituelle à la muséification perpétuelle de sa ville, l'architecte n'a nullement tenu compte des codes de l'urbanisme et des législations de construction d'un Paris ancré dans son histoire, et extrêmement inflexible dans sa législation et son évolution. Si 2050 peut sembler être un objectif à long terme pour opérer ces mutations, en connaissant le contexte parisien, il semble plus qu'illusoire. D'autre part, et c'est un choix qui a été fait, la question financière n'a nullement été prise en compte. Les motifs de ce choix, en revanche restent flous, mais on peut supposer qu'une absence d'impératif de budget symbolique a permis une créativité sans limites, ainsi qu'un gain de temps aux équipes de Paris Smart City 2050.

Le parallèle entre les travaux de Callebaut et ceux des Schuitten semble

assez évident : on retrouve des similitudes dans le bio-mimétisme de la feuille, de la nervure, du motif cellulaire voronoï³³ sur les panneaux de verres, l'omniprésence des arbres et végétaux, les enveloppes organiques très caractéristiques, rondes, un peu molles, et la quasi non-existence d'angles droits. Cette scène architecturale belge trouve son inspiration dans une probable émulation autour du sujet de la ville végétale. Mais l'un puise certainement davantage auprès des autres que l'inverse, et bien que le projet de Callebaut soit respectable du fait de son entièreté, de son approche globale, et sa générosité, Paris Smart City 2050 n'est pas une pâle copie, mais plutôt une transposition brouillonne, et nettement moins sensible des travaux des frères Schuitten.

Dé manière générale, le langage architectural de Vincent Callebaut est assez stéréotypé et littéral, j'en veux pour exemple son projet de tour absorbant les émissions de carbone situé à Taipei, Taiwan, qui se trouve dans la lignée de ce qui est proposé dans « Paris Smart City 2050 ». L'idée, au delà d'aspirer le carbone de l'air ambiant via les nombreux végétaux qui peupleront les larges balcons est, je cite : « d'être dans une tour respectant la philosophie Taiji, directement inspirée par la structure en double hélice de l'ADN, source de vie, de dynamisme, et symbole d'une harmonie révélatrice de la notion ultime d'équilibre portée par ce projet. Tout est né dans la poésie, lors d'une balade dans les rues de Taipei en 2010, lorsque j'ai vu un fruit Samara tomber de sa branche, dessinant un mouvement de spirale, du ciel, vers le sol³⁴. » C'est donc aussi le discours qui, parlons cru, est jonché de poncifs et à peine honnête. Aussi, c'est en sous-texte que Callebaut cache en réalité un bâtiment qui, hormis son évolution en spirale, coche toutes les cases d'une architecture dite de haute standing, mondialisée, portée par une mégastructure compliquée, onéreuse, lourdement coulée de béton, et maladroitement recouverte d'un emballage vert. C'est peut-être aussi cela qui se cache derrière « Paris Smart City 2050 ».

« La couleur a ses vertus, pourtant, si l'on s'évertue à faire du vert un objet de trop de vertus, on le tue ! », aurait pu s'exclamer Raymond Devos tout essoufflé dans un de ses sketches.

Extrait tiré de : « Cachez-moi ce vert que je ne saurai plus voir »³⁵

En se penchant sur cette étude et les images qui l'accompagnent, il devient assez évident que ce que Callebaut propose repose pour une

bonne partie sur les éléments de langage et les codes visuels de ce qu'on appelle le « Green Washing ». Force est de constater que sur Paris Smart City 2050, ce parfum là peut fortement prendre au nez, et si les bâtiments se voyaient déshabillés de leur parure végétale, on sentirait davantage la basicité d'un produit architectural artificiel, peu désirable, et qui au mieux, rappellerait le travail des métabolistes japonais des années 60, en version plus luxueuse. Beaucoup de béton, et beaucoup de formalisme : pas très innovant comme vision de la « smart city ». La smart city justement, sans aborder un sujet qui pourrait constituer à lui seul un mémoire sur le marketing urbain, fait partie de ces nombreux labels, appellations, et concepts d'un flou prégnant, au même titre que « la ville en transition », ou « l'agriculture urbaine ». Qu'un projet comme « Paris Smart City 2050 », à si forte ambition environnementale et planifiant la reconversion totale de la tour Montparnasse en potager vertical ouvert 24/7 pour tous, ne soit pas en mesure d'être dans un respect écologique entier dépasse la simple contradiction. L'architecture dans sa définition-même est nuisible à l'environnement, et ce n'est pas à Callebaut que l'on peut reprocher cela. C'est d'autant plus vrai quand on sait que l'architecture d'aujourd'hui repose sur des méthodes et matériaux de production industrielle auxquels même les techniques plus communément entendues « écolo » comme l'ossature bois, ne sont pas en mesure d'échapper. L'impact et l'empreinte écologique de la construction seront constants, ou au mieux diminués dans les années à venir.

Pour revenir à cette idée d'une « tromperie verte », elle est plutôt dans ce que le projet de Callebaut contient de communicationnel, voire commercial. L'image se veut vendeuse, « flashy », c'est à demi-mot assumé, mais force est de constater que cela déborde de vert. Pour moi il y'en d'ailleurs trop, et je ne vois que ça, probablement parce qu'en tant qu'étudiant en architecture, mon œil est accoutumé à ce genre d'image, et que les détails me sautent davantage aux yeux. Peu importe mes attirances ou bien ce que me dit mon « œil », mais cette question du bon goût, et de la mesure dans les éléments de communication d'un projet architectural est primordiale, surtout lorsque l'on veut défendre la vertu de ses idées. Nous sommes ici dans un éclaboussement de pixels verts, qui dans son uniformité fait perdre le sens de ce que l'on regarde. Il s'agirait, pour les défenseurs de ces visions futures de la ville, d'être peut être plus subtile, sous peine de perdre les faveurs d'une opinion publique qui ne tire peut-être pas, pour l'instant, les mêmes conclusions que moi. J'en veux pour exemple une expérience personnelle : mes parents, informés de mon travail de mémoire sur l'agriculture urbaine,



Paris Smart City 2050, vision utopique de la skyline parisienne
© Vincent Callebaut Architectures



Tour Montparnasse méconnaissable, avec sa nouvelle enveloppe de ferme verticale
© Vincent Callebaut Architectures



'Bridge Tower', ou le retour du pont-habité à Paris, version 'écologique'
© Vincent Callebaut Architectures



Tour absorbante de Taipei, en cours de construction
© Vincent Callebaut Architectures

m'envoyant par courriel la référence du « Paris Smart City 2050 », sans savoir que je connaissais le projet, ni que j'avais déjà un avis plutôt tranché sur la question, et qui dans ce même mail m'expliquent à quel point ils trouvent cela fantastique et que cela pourrait m'intéresser. Ce point de vue de mes parents, néophytes, je le comprends, je ne le généralise pas et il n'y a certainement pas d'unanimité au sein de l'opinion publique sur ce type d'agriculture urbaine. Mon scepticisme s'est développé suite à l'abondance d'images, et au trop-plein de communications auxquelles j'ai pu être exposé durant mes études. La tendance de ce genre de projet, si elle atteint un point d'omniprésence médiatique et qu'elle prend forme, pourrait avoir le même effet sur des personnes comme mes parents, que ce qu'elle a pu produire sur moi auparavant. La conséquence, inverse de l'effet escompté, pourrait s'avérer dommageable pour l'image globale de l'agriculture urbaine et ce qu'elle peut apporter de précieux à la ville.

MIAMI, MÉGAPOLE AUTOSUFFISANTE

Partons sur un postulat d'autant plus radical, celui, encore, d'une expérience personnelle, lors d'un studio de projet que j'ai effectué à Miami l'année dernière pendant mon semestre d'échange. La formule est simple mais la question entière : « A quoi ressemblerait Miami si elle devait se nourrir d'elle-même ? » Il s'agit donc de savoir comment, d'un impératif d'autosuffisance alimentaire, Miami viendrait remplir un rôle de ville nourricière, dans une optique d'indépendance qui relève du défi lorsque l'on connaît le fonctionnement de distribution et les réseaux de consommation alimentaire américains. A titre d'exemple, en 2015, la Floride produit 60% des oranges, 58% des agrumes, et 54% de la canne à sucre de l'ensemble du territoire étasunien. On retrouve logiquement une grande tendance à l'exportation de ces denrées alimentaires, peu vivrières, vers d'autres Etats américains, mais également à l'étranger, notamment grâce au jus d'oranges de Floride, de réputation internationale, surtout vers le Canada, à hauteur de presque 900 millions de dollars par an³⁶. Le problème inverse se pose puisque la production floridienne, peu nourricière, ne garantit pas d'autonomie à l'Etat qui importe beaucoup. Dans un pays aussi vaste que les Etats-Unis, les flux exports/imports se font eux aussi, à l'intérieur du pays sur plusieurs milliers de kilomètres tant certains Etats peuvent être éloignés, à titre de comparaison, 5345 km séparent Seattle de Miami, contre 5100 km entre Paris et Yaoundé au Cameroun. A cela s'ajoute un problème de distance dans la distribution qui ajoute une étape de plus dans le trajet vers le consommateur, bien que le phénomène tende

à se résorber parmi les grandes enseignes américaines comme Whole Foods Market³⁷, sorte d'équivalent américain plus développé de notre « biocoop » nationale. Il s'agit donc dans ce projet, de faire fi de l'ordre établi dans le mode de production, de distribution et de consommation, en se cantonnant uniquement aux limites administratives du Comté de Miami Dade, c'est-à-dire l'aire métropolitaine de la ville de Miami, afin de nourrir les 2,7 millions de personnes qui y habitent.

Une fois le travail de recherche effectué sur les différentes manières de faire de l'agriculture urbaine, les densités de populations du territoire, leurs habitudes alimentaires, les besoins énergétiques de l'américain moyen, et les quantités de légumes et fruits capables de répondre à ces critères tout en s'insérant dans un mode urbain de culture, un choix a dû être fait. Il faudrait que la production se fasse à une échelle industrielle, si l'on veut ne serait-ce que compenser l'agriculture pleine terre déjà établie, de monoculture, industrielle elle aussi, mais qui aujourd'hui est la seule en mesure de nourrir autant de personnes. Cela impose un positionnement clair, celui de s'imposer une optimisation de la production, sur des méthodes dites « high tech », hors sol, capables de produire beaucoup sur peu de surface, qui sont donc adaptables à un contexte urbain. Pour expliquer rapidement ce qui sera détaillé dans une partie ultérieure, ces méthodes d'agriculture urbaines « high tech » résident dans des infrastructures permettant aux plantes de pousser en dehors du sol, qui est remplacé par un circuit d'eau enrichi en nutriments dans lequel les racines des plantes sont plongées. A cela s'ajoute un éclairage de LED UV dédié, qui vient se substituer au rayonnement solaire, permettant aux plantes de pousser les unes suspendues au dessus des autres, 24/7, pour une densité et une rapidité de production optimisée. Aussi et pour finir, ces systèmes sont contenus dans des lieux bâtis, ou tout du moins cloisonnés, en somme des boîtes opaques, parfois isolées et chauffées, ce qui permet un contrôle maximal de l'environnement, de l'humidité, et de la température qui sont des facteurs régulateurs de la croissance des plantes. Ce type de système peut s'avérer très efficace sur certains types de légumes, comme les salades ou les tomates, mais ajoute davantage de dépendances énergétiques à un mode de culture dit « classique ». Une prospection est ensuite faite sur les parcelles vacantes, disponibles, appropriables, et sur les espaces de friche, potentiels à l'implantation des systèmes agricoles. Des zones sont dégagées, mais il faut maintenant combiner les données de nos recherches sur la demande alimentaire et celles de notre offre agricole high tech. Pour cela, nous établissons un module type, basé sur la capacité d'une place de parking de dimension 9 pieds par 21 pieds

(275 cm par 640 cm) afin de pouvoir les assembler les uns aux autres en fonction de la demande sur une zone précise. Différents types de boîtes sont déterminés, permettant une complémentarité des rôles menant à : une indépendance globale, la production de légumes en hydroponie, l'aéroponie ou l'aquaponie, des ruches pour la pollinisation, des éco-jardins, des boîtes d'énergies avec panneaux solaires et mini-éoliennes, des forêts fruitières de poche, des marais artificiels pour générer de la matière organique et des nutriments, et enfin des boîtes de serveurs pour la maintenance de tous ces systèmes contrôlés par réseaux informatiques, comme peut le faire un « food computer »³⁸. Tous les intermédiaires nécessaires à la production agricole sont poussées à leur paroxysme, avec pour seule limite, celle du contenant « shipping container ».

Les briques sont prêtes à l'assemblage de cette agriculture urbaine nourricière, capable de faire vivre Miami de manière isolée, comme sur une île, reste à savoir comment on veut les imbriquer. Trois méthodes sont définies : la première est distribuée, et prend place de manière éparse, notamment sur les places de parking et espaces vacants, version à court terme de la chose puisqu'elle est potentiellement applicable dès aujourd'hui. La deuxième option, davantage à moyen terme, soit d'ici dix bonnes années, est une vision horizontale, de plus grande ampleur, qui projette d'assembler les containers par paquets, au bon nombre, pour générer une autonomie par assemblage, en architecture flottante, près des docks, afin de ne pas phagocyter l'espace urbain. La troisième option, verticale, est imaginée sur le long terme, et empile les containers sur toute la hauteur en une enfilade de véritables fermes verticales, tenues les unes aux autres par des excroissances transversales qui viennent contreventer l'ensemble. C'est sur ce dernier cas, le plus futuriste et transgressif que nous nous pencherons dans cette recherche de l'utopie urbaine agricole.

L'image rendue des tours verticales est sans doute assez marquante. Dans le cas présent, la lignée de fermes verticales dépasse déjà toutes les autres tours du quartier d'affaire de Brickell dans lequel elle s'implante. On les remarque évidemment puisqu'elles forment un véritable rideau de béton, mais l'immersion de cette architecture tire profit d'un paysage de skyline déjà existant. Lorsque l'on se rapproche de la nature du projet, l'effet est tout autre. L'architecture développée est pauvre, c'est assumé, parce qu'elle est efficace, et que l'aspect générique de la proposition est nécessaire à son bon fonctionnement. La recherche est concentrée sur le fonctionnement d'une énorme

machine à nourrir, de la même manière que Le Corbusier envisageait l'architecture de logement social comme une machine à habiter. Théoriquement, cette machine agricole fonctionne, dans les faits, ce n'est pas aussi simple, il faudrait 44 de ces tours pour nourrir tout le comté de Miami Dade, et sur l'image présentée ne sont érigées « que » 23 tours, un peu plus de la moitié de ce qui serait normalement nécessaire. Chaque tour, à hauteur maximale, c'est-à-dire 2494 pieds (760 mètres), fournit assez de nourriture pour 54 600 personnes. Dans l'état imagé actuel, « seulement » 1 255 800 personnes peuvent vivre de ces tours. J'insiste sur ce « seulement », car le chiffre évoqué est considérable, ainsi doubler le nombre de ces tours dans le paysage de Brickell afin d'assurer l'autonomie alimentaire - sans parler de l'espace au sol qu'il serait nécessaire de dégager pour les constructions - transfigurerait littéralement toute la ville. L'aspect financier d'une telle opération n'a, une nouvelle fois, malheureusement pas été pris en compte durant cette étude. Il aurait été intéressant de pouvoir statuer le chiffre et la valeur d'investissement nécessaire pour un tel scénario. A titre de comparaison, la Burj Khalifa, de Dubaï, haute de 828 mètres, bien que luxueuse construction de prestige et plus haute de 68 mètres, a coûté 1,5 milliards de dollars à la construction. En construire 44, atteindrait des proportions économiques démentielles, ne serait-ce qu'au niveau de l'enveloppe.

Controlled Environment																									
Overall Yield and Population					Inflow		Energy Management										Water		System Management		Outflow				
Systemic Factors	Number of Harvests [1]	Yield per Harvest	Total Yield per container	Population supported by one container [2]	Soil	Soil Containers	Nutrients (lbs/yr) [3]	Nutrients by Composting	Nutrients by Vermiculture (lbs/yr)	Nutrients by Protoculture (lbs/yr)	Nutrients Containers [4]	Energy	Solar Panels [5]	Solar Panel Containers [6]	Bio Diesel Systems [7]	Bio Diesel Containers [8]	Wind Turbines [9]	Wind Turbines in a container [10]	Total Water in System [11]	Food Computers [12]	Biomass [13]	Total Biomass [14]	Living Machine [15]	Living Machine Containers [16]	
	lbs/harvest	lbs/yr	No. of Persons	(cu ft/yr/container)	(No. Containers)	units/yr	(lbs/yr)	(lbs/yr)	(lbs/yr)	(lbs/yr)	(No. Containers)	kWh/yr	(kWh/yr)	(No. Containers)	(No. Systems)	(No. Containers)	(kWh/yr)	(No. Containers)	Gallons/yr	(No. of Computers)	%	lbs/yr	Gallons at one time	No.	
Systems																									
Aquaponics (Average of Fish and Vegetables) [17]	5.5	3028.375	18387.25	9.5	0	0	3486.134993	122.01	0	5181	1	27282.5	5	1.5	1	1	2.135	2.5	6022.2975	2.5	20%	2345.475	1740.7625	1.5	
Aeraponics [18]	12	3207.7	38492.4	20	0	0	348.3432	21.168	0	0	1	54567.5	10	2	1	1	4.27	5	1058.4	5	10%	3849.24	88.2	1	
Hydroponics Vertical Stacking [19]	12	1708	20496	11	0	0	524.1552	174.848	0	0	2	32739	6	1	1	1	2.56	3	8702.4	3	10%	2049.6	725.2	1	
Hydroponics Horizontal Stacking [20]	12	3523	42276	22	0	0	524.1552	174.848	0	0	2	65481	12	2	1	1	5.13	6	8702.4	6	10%	4227.6	725.2	1	
Reconstructed Wetland	6	32.11	192.66	1	0	0	0	0	0	0	0	10913.5	2	1	1	1	0.85	1	6480	1	10%	19.266	1214	1	
SYSTEMS WITH SOIL																									
Eco Garden [21]	4	693	2772	2	135	1	31618	1000	30618 [22]	0	90 [23]	10913.5	730	7	1	1	0.85	1	5248.152	1	30%	831.6	524.8152	1	
Food Forest [24]	1 [25]	327	327	1	1152	3	47980 [26]	1000	46980 [27]	0	99 [28]	10913.5	730	7	1	1	0.85	1	861	1	30%	98.1	86.1	1	
Bee Hive [29]	12	34710	34710 [30]	18	0	0	40957.8	0	0	0	35.4	34567.5	0	0	0	0	0	0	0	0	5 [31]	0	0	0	0

Basic Considerations

- On Average a person consumes 1.8 pounds of food each meal, 1.996 pounds, or nearly one ton is estimated — by weight — the average American eats over the course of one year
- Harvesting periods are controlled systems by Food Computers
- One harvest of Food Computer can support a yield for 4 people @ 2.2 pounds per day
- For system a team of three to four people are required to manage controlled systems
- Bee Hives are uncontrolled systems
- Primary function of Reconstructed Wetlands is water filtration

Nutrients

- Soil can be purchased but for this research soil can be made of dirt, some well-aged compost and a handful of sand.
- Food Forest requires min 3 feet of soil. For estimations, 8 feet of soil is provided following the height of container
- Eco Garden requires 1 feet of soil
- Alley Cropping requires 8 feet of soil

Nutrients

- For water medium systems the compost tea produced in one system is 403 Gallons after putting in 540 pounds food scraps/biomass
- For water mediums, one part of concentrated compost tea is required per fifty parts of water in the system
- Vermicomposting container can process 140 pounds of food scraps per day to give an output up to 1,280 pounds of grubs that could be fish food. Fish like Tilapia require feeding three times in a day for initial 60-90 days.
- One container of composting can produce 5,424 cubic feet of nutrients to be mixed with soil
- 1458 pound of worm casting are required per container of Eco Garden to be mixed with soil
- 3915 pounds of worm casting are required per container of Food Forest and Alley Cropping to be

- 1000 pounds of Compost is required per container of Soil-Based System
- One container space of Biochar can yield up to 13.5 cubic feet of nutrient per cycle to be mixed with soil
- It is estimated that a percentage of yield is converted to biomass depending on the crop types grown: 20% Aquaponics, 10% Aeraponics, Hydroponics, 40% Reconstructed Wetlands with wetland agriculture and 30% from Food Forest, Eco Garden and Alley Cropping.
- 177 pounds of food waste is processed in one cycle of biomass generator and would require multiple cycles to convert to biochar which is roughly 33% of the input amount.
- One container can produce up to 18.38lbs from Biomass that is yielded from the system

Energy Production Systems

- Solar**
- Classic Panels with 7 panels per container producing 9.88 kWh of energy per day
- Hybrid Panels with 7 panels per container producing 14.97 kWh of energy per day
- Preferred: 7 Hybrid Panels per Container
- Bio Diesel and Algae Production**
- 149cc engine producing 432 kWh/Day of Energy per container
- 3330cc engine producing 720 kWh/Day of Energy per container
- Preferred 3300CC: One system can house up to 4 bio diesel generators
- One Container of Algae can produce 36 Gallons of Fuel per day while the consumptions of algae bio diesel is 38.04 Gallons per day therefore, ratio is approximated to be 1:1

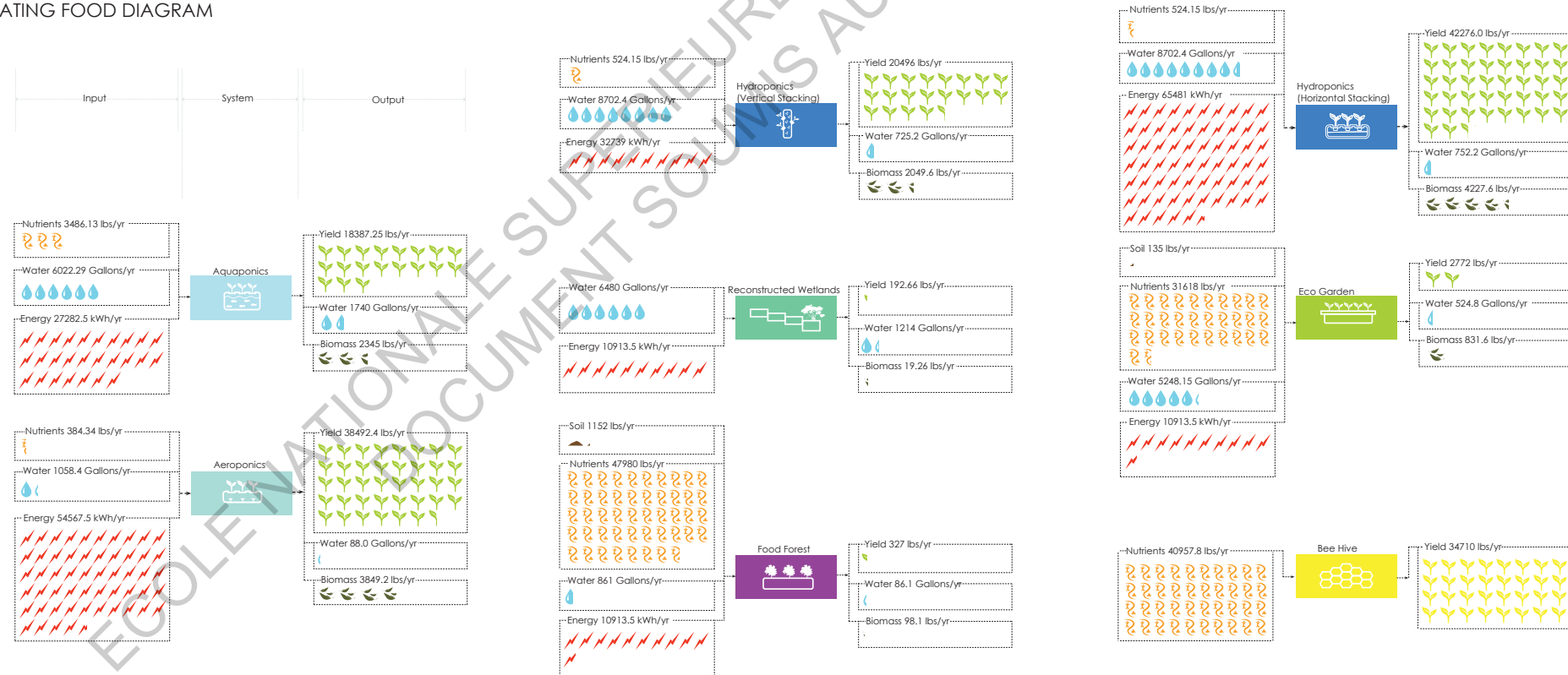
Wind Energy Production

- 400W Generator producing 9.6 kWh/Day of Energy per 4 food computers
- 600W Generator producing 14.4 kWh/Day of Energy per 3 food containers
- 1500W Generator producing 35 kWh/Day of Energy in one stacked system required per container
- Preferred 1500W: One wind turbine per container

Water

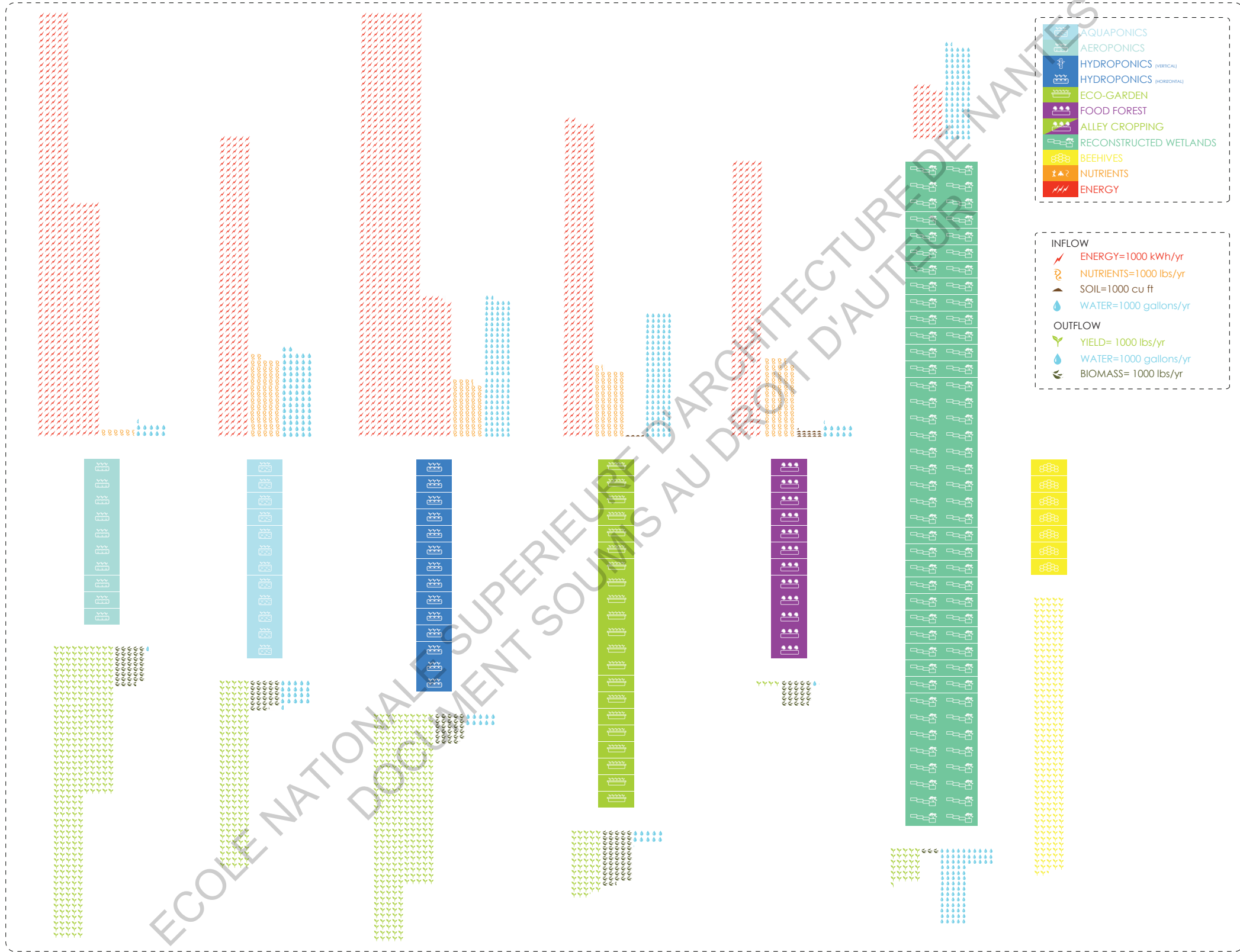
- Maximum holding capacity of container is 1660 Gallons of water
- Mangroves and cattails are used as a bio-filter for the system
- Water can be greywater or saltwater/brackish water for this system
- Water is pumped continuously throughout the system to avoid stagnation
- Water system requires an Equalizer Tank Tidal Flow Tank, and Polishing Tank.
- Water temp should never be lower than 20 degree Celsius; best is 23-27 degree Celsius; humidity is 50%

FABRICATING FOOD DIAGRAM



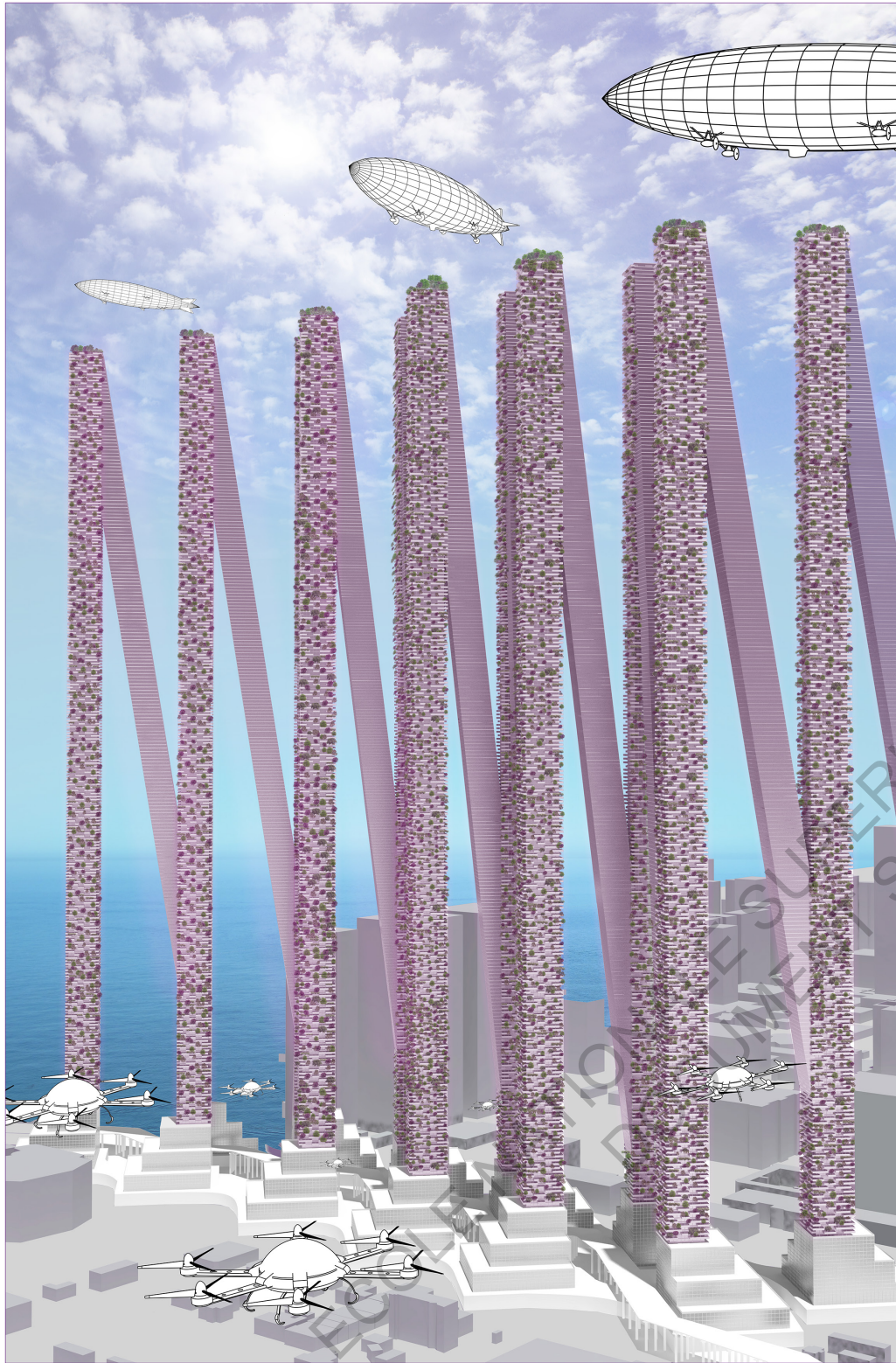
INFRASTRUCTURE: GENERATIVE TOOL

Données entrantes ...

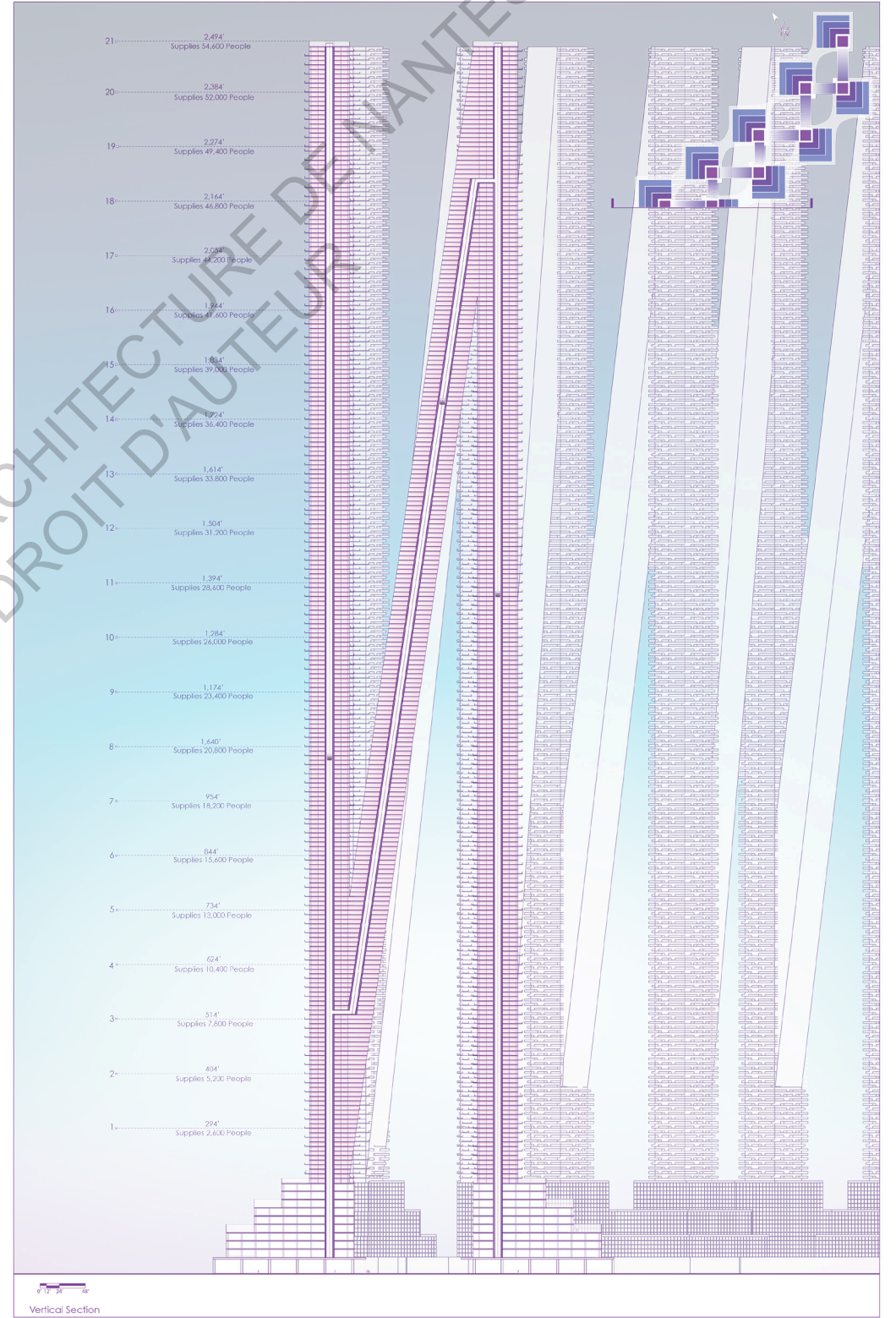


... et données sortantes de l'autosuffisance alimentaire à Miami.

INFRASTRUCTURE: SELF-SUFFICIENT SYSTEM



Version verticale de autosuffisance alimentaire de Miami



Selon la coupe, 44 tours seraient nécessaires à l'autonomie alimentaire de la ville

DERRIÈRE L'IMAGE, QUELLE VOLONTÉ ?

Ramener le cout financier mirobolant à la réalité du volume d'infrastructure extra-monumentale d'une telle opération nous plonge de plein pied dans une vision écrasante de fonctionnalisme, exempté de toute recherche de beauté architecturale, qui rend l'expérience pesante. Il est d'ailleurs intéressant de pointer qu'à l'inverse de ce qu'a fait Callebaut, aucune trace de vert n'apparaît ; seul le spectre d'une lumière ultraviolette émane des émergences verticales, autrement plus sévères et opaques. C'est sur cette distinction essentielle que le « Paris Smart City 2050 » s'oppose au projet de Miami. Le premier fonctionne sur une approche « top down³⁹ », beaucoup de l'énergie de travail du Belge est consacrée à l'enveloppe. La recherche architecturale du projet est esthétique, formelle, avec une complexité qui sème le flou sur le fond du propos à savoir l'autonomie énergétique de la ville de Paris à l'horizon 2050. A l'inverse, le projet de Miami est entièrement « bottom up⁴⁰ », on vient essentiellement faire du « data mining⁴¹ » en appliquant ensuite une architecture à vocation fonctionnelle pure et dure. Le projet de Miami est assumé dans son austérité, et ne prétend à rien d'autre que ce qui lui est demandé, produire, froidement, au maximum. Il interroge par sa froideur, et cela aussi, c'est assumé. James Brazil, professeur à la direction de ce studio de projet m'a accordé un entretien durant lequel il explique la conclusion dogmatique de ce projet. Lorsque je lui pose la question de la peur que peut inspirer la vision finale de son studio, il me répond : « *Je pense que l'idée est d'amener les gens à dépasser leur scepticisme à travers une image qui peut choquer, mais qui serait réelle, celle de Miami si elle devait s'auto-suffire d'un point de vue alimentaire. J'imagine que la ligne oscille entre choquer les gens et leur apporter une forme d'éducation sur un sujet qu'ils ignorent pour la plupart d'entre eux.*⁴² »

Ces mots résonnent d'autant plus au moment où je conclus cette partie. L'essence de ce travail est de rendre visible l'invisible. Beaucoup de villes, comme Miami, consomment sans avoir à y réfléchir. Il s'agit d'un confort qui s'est installé silencieusement dans les sociétés occidentales, où rien n'est plus simple que d'aller acheter ses légumes au supermarché du coin. Replacer cette réalité de production au cœur d'une urbanité établie rend visible à tous ce que ce confort cache. Comme la partie cachée d'un iceberg dont nous n'aurions pas conscience jusqu'à ce que la question se pose : « Et si ici, nous étions obligés de produire tout ce que nous consommons. » Ne nous cachons pas derrière la « pseudo vertu » d'une urbanité qui se trouverait végétalisé et revitalisé par cette

arrivée agricole. La réalité de production agricole actuelle n'est pas celle du petit potager participatif de la dent creuse du coin, elle est celle d'une nécessité primordiale de grands espaces pour produire beaucoup. Si à l'avenir les terres sont trop appauvries par les traitements chimiques par exemple, serons-nous obligés de créer et d'empiler ces donjons urbains prétendument verts ? Éveiller les consciences en créant un choc cognitif et émotionnel, plutôt que de faire miroiter un futur d'agriculture urbaine désirable, elle est peut-être là, la véritable finalité de ces utopies alternatives : devenir une démonstration par la dystopie.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

I.

—

- NOTES -

- 1 . Le concept BIMBY désigne toute action ou démarche ayant pour objectif de favoriser la création de logements, Sans étalement urbain, À l'initiative de l'habitant, Orchestrée par les collectivités locales, Sans spéculation foncière.
 - 2 . <http://senseable.mit.edu/treepedia>
 - 3 . Incredible Edible, ou les Incroyables Comestibles en français, est un mouvement mondial d'innovation sociale, lancé en 2008, par un groupe citoyen de Todmorden (ville de 15 000 habitants du nord-ouest de l'Angleterre). L'objectif vise à créer une abondance gratuite de nourriture à partager pour tous, dans une démarche d'autonomie alimentaire locale, saine, durable, engagée et inclusive.
 - 4 . La Ville de Paris et ses partenaires se mobilisent pour végétaliser 100 hectares de bâti d'ici 2020 dans la capitale, dont un tiers consacré à l'agriculture urbaine.
 - 5 . Les adjoints aux parcs, jardins et square, à la nature en ville, à l'écotourisme et aux jardins familiaux, au plan Paysage & patrimoine, et aux parcours de la biodiversité.
 - 6 . <https://www.nantes.fr/home/actualites/a-nantes-et-pas-aileurs/2018/quai-plantes.html>
 - 7 . <https://villeresiliente.org/comment/1-nourrir-paris/>
- Concrètement, attribuer ou donner accès à 50m² d'herbe à chacun 2.2 millions de parisiens intramuros reviendrait à 11 000 ha, soit quasiment la superficie de paris intramuros, soit 3 fois la superficie de l'aéroport Charles de Gaulle (que la ville post carbon devra récupérer), ou par personne le double d'une place de parking (ratio de 25m², englobant la voie d'accès à ce parking). Cette attribution pourrait être étendue à l'ensemble des franciliens vivant en logement collectif (72% des logements en Ile de France). 11 000 ha c'est aussi l'équivalent d'une ceinture verte (ou plutôt maraîchère) localisée à environ 10 km de Paris, d'une circonférence de 110 km et d'1km d'épaisseur. Ce pourrait être la limite de l'agglomération.
- 8 . Mécanisme manuel d'acheminement vertical de l'eau par une vis dans un tube
 - 9 . Mathis, Charles-François et Pépy, Emilie-Anne, *La Ville Végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe - XXIe siècle)*, L'environnement a une histoire, Champ Vallon, 2017, P.21

- 10 . Mathis, Charles-François et Pépy, Emilie-Anne, *La Ville Végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe - XXIe siècle)*, L'environnement a une histoire, Champ Vallon, 2017, P.25
- 11 . Mathis, Charles-François et Pépy, Emilie-Anne, *La Ville Végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe - XXIe siècle)*, L'environnement a une histoire, Champ Vallon, 2017, P.155
- 12 . ref : <http://www.lefigaro.fr/sciences/2017/07/11/01008-20170711ARTFIG00271-la-mort-annoncee-des-palmiers-de-la-cote-d-azur.php>
- 13 . Mathis, Charles-François et Pépy, Emilie-Anne, *La Ville Végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe - XXIe siècle)*, L'environnement a une histoire, Champ Vallon, 2017, P.109
- 14 . Barbe, Frédéric et Leclerc Aguilon, Ambre, *Rapport au Ladyss. Une étude de cas à Montreuil. Les « services écosystémiques culturels » dans une ville de banlieue Éléments pour une valorisation plurielle de la nature en ville*, Juin 2015, P.1
- 15 . https://www.plante-et-cite.fr/data/fichiers_ressources/pdf_fiches/synthese/jardins%20therapeutiques%20finale.pdf
- 16 . Mathis, Charles-François et Pépy, Emilie-Anne, *La Ville Végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe - XXIe siècle)*, L'environnement a une histoire, Champ Vallon, 2017, P.235
- 17 . <https://www.murvegetalpatrickblanc.com/realisations/lyon/parking-perrache-lyon>
- 18 . Mathis, Charles-François et Pépy, Emilie-Anne, *La Ville Végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe - XXIe siècle)*, L'environnement a une histoire, Champ Vallon, 2017, P.216
- 19 . <https://www.bastamag.net/La-bergerie-des-Malassis-rumine-la-ville>
- 20 . <https://www.bastamag.net/La-bergerie-des-Malassis-rumine-la-ville>
- 21 . <https://vimeo.com/169139199> 3e minute

- 22 . <https://vimeo.com/169139199> 5e minute
- 23 . <https://vimeo.com/169139199> 7e minute
- 24 . <http://sorsdeterre.blogspot.com/>
25. Ref intersetllar
<https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-planete/20141115.RUE6623/pourquoi-interstellar-a-tout-faux-sur-le-chaos-climatique.html>
26. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Terraformation>
27. https://fr.wikipedia.org/wiki/Garbage_Warrior
28. Site officiel de Luc Schuiten : <http://www.vegetalcity.net/topics/la-ville-resiliante/>
29. *Revoir Paris - L'exposition*, François Schuiten, Benoît Peeters - Editions Casterman
30. BFMTV : <https://www.youtube.com/watch?v=fEYe38KOGeg>
- 31 . LCI : <https://www.youtube.com/watch?v=gS9Z7SAIKxE>
- 32 . M6 : <https://www.youtube.com/watch?v=Mz8fxTl5pns>
- 33 . Mathématisation du développement de cellules végétales ou animales qui forment un pattern de polygones. Utilisé en architecture notamment dans le dessin de surfaces vitrées, il combine des propriétés esthétiques et structurelles.
- 34 . http://vincent.callebaut.org/object/180630_taozhuyinyuansite/taozhuyinyuansite/projects/user
35. Josselin Thonnellier dans un de ses premiers billets sur UrbanNews.fr datant de 2010
<https://www.urbannews.fr/2010/09/27/7066-cachez-moi-ce-vert-que-je-ne-saurais-plus-voir/>
36. <https://www.freshfromflorida.com/Divisions-Offices/Marketing-and-Development/Education/For-Researchers/Florida-Agriculture-Overview-and-Statistics>

37. <https://media.wholefoodsmarket.com/news/whole-foods-market-opens-new-midwest-distribution-center>
38. <https://www.media.mit.edu/posts/build-a-food-computer/>
39. https://fr.wikipedia.org/wiki/Approches_ascendante_et_descendante
40. https://fr.wikipedia.org/wiki/Approches_ascendante_et_descendante
41. recherche de données statistiques sur internet
42. Voir entretien James et Shruti

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II.

—

- QUELLE LÉGITIMITÉ,
POUR UNE RÉALITÉ PLEINE DE
PROMESSES ? -

A/ Low-Tech & High-Tech, DEUX ÉCOLES ET UN VASTE INTERVALLE

Lorsque l'on parle d'agriculture urbaine, plusieurs images viennent à l'esprit. Peut survenir celle du petit jardin participatif, aussi bien que celle du grand hangar industriel de production hors sol. Dans les faits il convient de dire que la définition de l'agriculture urbaine est multiple. Il n'y a pas une agriculture urbaine, mais plutôt des agricultures urbaines, qui s'opposent notamment par leur technique, basse, ou haute.

LOW-TECH

La Ferme du Bec Hellouin

Tout d'abord, il incombe non pas de donner une définition du « low-tech » puisque la notion n'en a pas vraiment, mais plutôt de désigner les axes de compréhensions de ce que l'on entend par « basse technologie », ainsi que son application au champ de l'agriculture urbaine. Par opposition au « high tech », dont nous parlerons plus après, le low tech est comme son nom l'indique, un ensemble de techniques basiques, apparemment simples, pratiques, économiques, et populaires. Aussi dans les valeurs qu'il développe, le low tech se veut bien pensé, bien dimensionné, de fabrication locale, et plus proche de l'artisanat que de la production industrielle¹. En ce sens, le low tech agricole puise des inspirations multiples, anciennes mais aussi récentes. La Ferme du Bec Hellouin, dans l'Eure, fait office de modèle en la matière. Elle puise sa genèse dans l'héritage des anciens maraîchers parisiens, l'agriculture jardinée du Japon et de Corée, et bien évidemment l'agriculture biologique contemporaine². Avec sa méthode, évolutive, faite d'expérimentations, depuis les débuts de l'exploitation en 2004, la micro-ferme normande impressionne par ses résultats. Avec ce profil atypique, Charles et Perrine Hervé-Gruyer attirent rapidement l'attention de l'INRA (Institut National de la Recherche Agronomique). Le bilan comptable des chercheurs, après un suivi de près de quatre ans est remarquable : « Sur 1000 mètres carrés de terrain, les exploitants sont parvenus à produire l'équivalent de 55.000 euros de fruits et légumes avec une rentabilité comparable à celle de 1 hectare en agriculture conventionnelle, mais avec des frais moindres puisque rien n'est mécanisé. »³ Il n'y a pas eu de recette à cet aboutissement, qui, à mis du temps à voir porter ses fruits : « *Faute de préparation, la belle aventure s'est souvent transformée en*



Marécages et rangs serrés, la permaculture en pratique à la Ferme du Bec Hellouin, © Ferme du Bec Hellouin

parcours du combattant, et le rêve d'harmonie a failli virer au cauchemar, tant le chemin a été émaillé de moments de découragement et de scènes de ménage ! »⁴ écrit Charles sur le site internet de la ferme. Peu préparés, ils l'étaient indéniablement, puisqu'aucun des deux n'a suivi de formation, préalablement au lancement de leur projet. Perrine était une brillante « business woman », au service d'une entreprise asiatique, tandis que Charles, militant de la protection environnementale depuis plusieurs années, à long temps sillonné le monde, allant à la rencontre des peuples autochtones d'Amazonie, Aborigènes, Papous, et tribus africaines. Autant d'épopées dont il tirera de nombreux enseignements, qui alimenteront ensuite une soixantaine de documentaires, ainsi que de nombreux livres. Peu de choses ou rien, rapproche le couple de l'agriculture. Lâchés dans le grand bain d'un monde aux rigueurs qu'ils ignorent, les premières années furent difficiles. Selon leurs dires, c'est à cause de cette « naïveté » que leurs débuts furent si compliqués. Mais c'est aussi elle qui, en fin de compte, leur permettra de ne pas se formater aux codes de l'agriculture conventionnelle. Ils avouent avoir fait toutes les erreurs possibles, mais leurs voyages, formations, lectures, rencontres, et influences, comme celles de Pierre Rabhi ou Eliot Coleman, leur a permis de construire une propre manière de faire, multiple, la leur.

Comme pierre angulaire de leur technique agricole, ils embrasseront la permaculture, essence même de toute pratique agricole low tech, née en Australie dans les années 70 sous l'impulsion de Bill Mollison, David Holmgren ou encore P.A Yeomans⁵. Lorsque les Normands en prennent connaissance en 2008, elle entre en profonde résonance avec leurs aspirations. Au terme de deux ans d'application d'une pratique permaculturelle à leur ferme, ils constatent une nette amélioration de leurs rendements. Après dix ans de tâtonnement, réflexions, et à l'aube de la parution fin 2018 de leur manuel technique et pratique de 800 pages, rendant compte de la « méthode Bec Hellouin », le couple d'agriculteurs tire déjà quelques conclusions de ce que la permaculture peut apporter à la ville. « *Cette toute petite surface cultivée autorise l'essor de micro-fermes permaculturelles en milieu urbain et péri-urbain, pour lesquelles l'accès au foncier constitue le frein majeur.* » La question de la surface cultivée en permaculture s'impose comme une clé essentielle de la réussite de cette méthode. Les Normands en avait peu, en l'occurrence 4500 mètres carrés en maraichage⁶, contre entre 1 et 4 hectares - 1 hectare équivaut à 10 000 mètres carrés - en moyenne pour un agriculteur bio conventionnel. Il s'agissait donc de palier ce déficit d'espace par une meilleure rentabilité, ce que

leur a permis la permaculture. Le problème est vraisemblablement le même en terrain urbain. Des restrictions s'imposent à ces agricultures. Foncière, tout d'abord, puisque la régulation veut évidemment qu'à l'acquisition ou à la location, le mètre carré urbain soit plus onéreux qu'en milieu rural. Le terrain disponible est donc réduit, et impose de le cultiver densément, intensivement si l'on veut atteindre un équilibre financier. La permaculture répond à cela.

Inspirée du fonctionnement de la nature, la permaculture entend reproduire, par mimétisme, les rouages qui depuis des centaines de millions d'années créent des écosystèmes harmonieux et durables, générant eux-mêmes les conditions favorables au développement des formes de vies qui les composent. Elle se place en opposition à ce qu'a pu faire l'être humain, particulièrement en occident, durant les derniers siècles en artificialisant les écosystèmes. En s'imposant des carences normalement assurées par la nature, l'agriculture conventionnelle d'hier a dû les combler par des apports extérieurs, comme la matière organique, ou bien l'irrigation intensive afin de palier à l'absence d'eau de pluie. Dans son sens premier, la permaculture est la contraction de « permanent culture ». Faire pousser toute l'année avec des rotations bien établies fait partie des avantages de ce type de production ? Sur la ferme du Bec Hellouin, sont réalisées de 3 à 9 cultures sur un même sol pendant l'année, contre 1,2 de moyenne pour une exploitation de maraichage biologique classique.

Cultiver densément, ce n'est pas uniquement diminuer les distances entre les carottes d'un même rang, il s'agit aussi de mêler la diversité de production. L'association des légumes au sein d'une même butte - de 2 à 4 légumes cultivés simultanément⁷ - est une des raisons du succès du maraichage de la ferme Normande. Les associations réussies sont la conséquence d'expérimentations complexes. Aussi, il ne faut pas aller dans l'excès de cette cohabitation forcée puisqu'au dessus de quatre variétés, la praticité de récolte peut en pâtir.

Néanmoins, les combinaisons ont leur intérêt de par les apports mutuels que les plantes peuvent générer. A titre d'exemple, on peut associer au sein d'une serre des plants de tomates, de basilic, et de vigne grimpante. On considère la tomate comme la production principale, à son pied est planté le basilic qui émane par son odeur de quoi faire fuir les insectes nuisibles. Enfin agrippée au dessus, dans une pousse sauvage, la vigne génère un léger ombrage qui prévient les tomates de souffrir du trop-plein de soleil en été. La juxtaposition des écosystèmes

possède également ses avantages, positionner une planche de culture d'oignons à proximité d'un marais vient spontanément enrichir la terre qui la borde et ainsi nourrir ce qui y pousse.

La terre, c'est là aussi quelque chose d'essentiel : « *Finally, notre entreprise, depuis ces 8 ans, ça a été de créer du sol. Souvent, on aime à dire qu'on est producteurs de légumes, de fruits, mais aussi et surtout des sols, pour faire en sorte que les végétaux soient en bonne santé.* »⁸ explique Perrine Hervé-Guyot. Si la terre de son exploitation était très mauvaise à son arrivée, c'est à grand renfort de composts, de « mulching »⁹, et d'engrais verts, que les exploitants ont réussi à fertiliser et recréer des sols à même de faire pousser les légumes dans des conditions optimales.

Le bon positionnement de ce qui est cultivé est une dimension essentielle de la permaculture. On parle d'ailleurs de « design permaculturel » puisqu'il est primordial de penser le dessin de l'exploitation. Il faut placer les différentes fonctions de manière judicieuse, pour qu'elles s'associent au mieux, comme expliqué précédemment, mais aussi dans un souci d'économie des énergies. Et par énergies est également entendu celle des travailleurs. Un bon design permaculturel permet d'économiser de l'énergie à tous les niveaux. Raccourcir les trajets en brouette, par exemple, en rapprochant le lieu de lavage et conditionnement des légumes des jardins, diminue la fatigue et économise l'énergie humaine¹⁰.

La permaculture est un concept entier, qui oscille entre science et philosophie de vie. Derrière la vision fonctionnaliste prônée par le design de permaculture, il y a essentiellement l'idée d'une harmonie. Il est primordial d'évoluer dans de bonnes conditions de travail mais aussi dans un bel environnement. D'autant plus lorsque comme à la ferme du Bec Hellouin, on prône une agriculture sans mécanisation, où la pénibilité d'un travail manuel doit être facilitée.

Mécanisation n'est pas antinomique de permaculture, mais la conjugaison des deux choses est imparfaite. Planter en rangs serrés, sur des planches qui ne sont que très peu espacées ne permet pas à un tracteur de parcourir ce type de ferme. Aussi, les zones de manœuvres des véhicules prévues sur les exploitations classiques empièteraient sur un maraîchage de permaculture où tout espace disponible est un potentiel espace de culture.

La mécanisation est finalement un des points qui interroge car se



Peinture de la Ferme du Bec Hellouin, & son 'design permaculturel', © Ferme du Bec Hellouin

rapproche plus du conventionnel. En terme d'agriculture, on pourrait ranger le type de mécanisation décrit précédemment comme un mode de technologie moyen, tant il est répandu et banal, mais qui entame tout de même une pente douce qui nous éloigne du low tech.

HIGH TECH

En agriculture, parler d'industrie nous ramène à une notion certaine de production, reposant sur une mécanisation intensive, ou des systèmes d'irrigation automatisée. Ces outils ne sont pas à mettre dans le cadre d'une agriculture urbaine dite high tech. Néanmoins, ils en sont les cousins éloignés, plus par le fond que par la forme.

AeroFarms

Procédons, là aussi, à partir d'un exemple, avec « AeroFarms » à Newark, dans le New Jersey. Situé à 45 minutes de Manhattan, c'est dans un immense hangar de 16 000 mètres carrés, ancien terrain de jeu de paintball, que s'est implanté la plus grande ferme verticale « indoor » connue à ce jour. Outre le fait que la startup soit leader dans son domaine, AeroFarms a développé sa propre technologie, l'aéroponie, qui conjuguée à une méthode de production bien définie, entre en plein dans la définition high tech de l'agriculture urbaine. Cette technique est calquée sur celle de l'hydroponie, déjà beaucoup utilisée en agriculture conventionnelle, notamment dans la production industrielle de tomates. Généralement la culture se fait sous de vastes serres ou tunnels de plusieurs hectares, dans les régions méridionales françaises, en Bretagne et dans des pays septentrionaux comme les Pays-Bas et la Belgique¹¹. Il s'agit d'une technique dite hors-sol, c'est à dire sans utilisation de terre, où les racines des plantes trempent dans une solution composée d'eau et de nutriments qui circule de manière cyclique. Substituts de la matière organique et minérale présente dans les sols d'une agriculture de pleine terre, les nutriments présents dans l'eau permettent à la plante de se développer, et nécessitent souvent d'être amenés de l'extérieur. En clair, c'est une technologie agricole qui nécessite des engrais. A peu de choses près, l'aéroponie fonctionne de la même manière, à la différence que l'eau est amenée à la plante par le biais d'une sorte de brumisateur, un « mist nozzle ». Les deux techniques, par la récupération de l'eau dans leurs circuits, permettent de consommer un dixième de ce que nécessite une agriculture conventionnelle qui verrait l'eau s'échapper en profondeur. L'aéroponie présente un avantage par rapport à l'hydroponie. Celui-ci réside dans

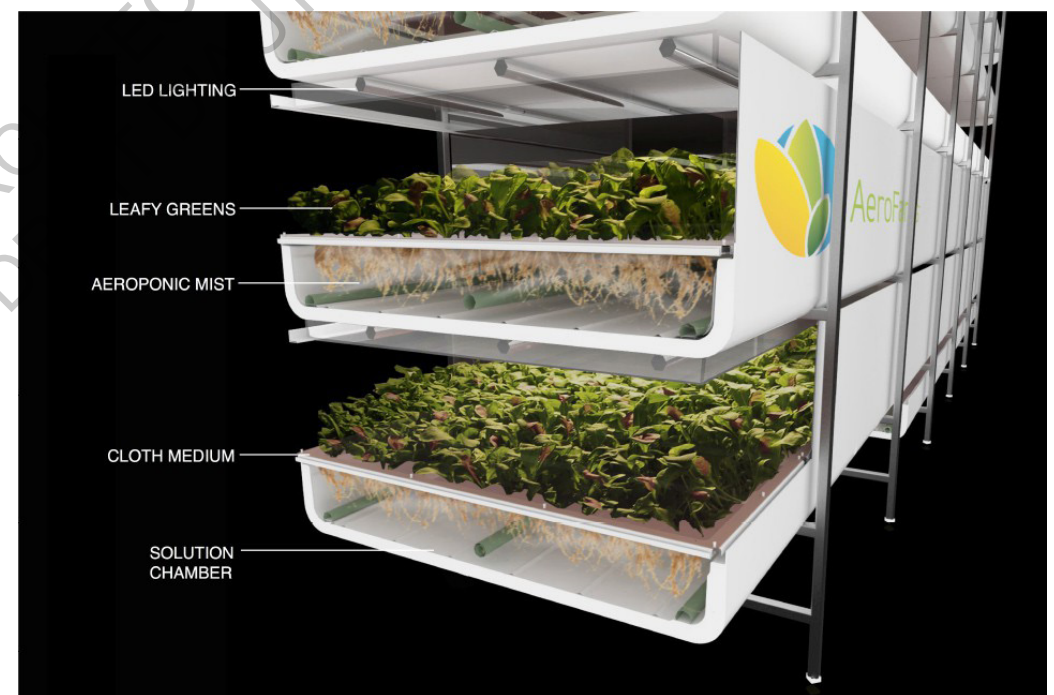


Illustration de la technique d'Aéroponie d'AeroFarms, © AeroFarms

le brouillard humide envoyé à intervalles réguliers aux système racinaire des plantes. Avec une consommation en eau encore amoindrie de 40% par rapport à l'hydroponie¹², la technologie propose 100% de disponibilité en air, ainsi que 100% de disponibilité en eau¹³, à des plantes qui atteignent des performances de croissance considérables. Chez AeroFarms, compagnie créée en 2004, et qui détient sa propre méthode d'aéroponie, la rapidité des cycles est telle que la compagnie américaine atteint 22 cycles de récolte par an¹⁴.

Parce que la production agricole high tech fonctionne comme un énorme laboratoire, elle prend possession de chacun des ressorts de croissance de la plante. Eau, nutriment, température, mais aussi apports lumineux. Ainsi chacune des plantes se voit attribué un éclairage à la LED¹⁵, dont le spectre est contenu sur l'ultraviolet, puisqu'il s'agit des seules ondes lumineuses nécessaire à la photosynthèse. Cette réduction lumineuse permet également une moindre consommation électrique. Ce traitement, spécifique à chaque légume qui se retrouve confiné, permet au plantes d'être superposées les unes au dessus des autres, puisqu'indépendantes à la fois du sol, et du soleil.

A travers une approche scientifique, si ce n'est chirurgicale de l'agriculture, AeroFarms affiche avec fierté ses performances : « *Parce que nous cultivons verticalement dans nos machines, nous sommes environ 130 fois plus productifs par an qu'une ferme de terrain de même taille. De plus, nous utilisons également 95% d'eau en moins.*¹⁶ » affirme Michael Birron, responsable recherche & développement au sein de l'entreprise. Le succès est tel que les investisseurs ne se font pas prier pour apporter leurs financements. Parmi eux, Goldman Sachs, ainsi que plusieurs promoteurs de Chine et du Royaume Uni¹⁷. Plus récemment, une enveloppe de 40 millions de dollars a été portée par le Sheikh de Dubaï, IKEA, et le chef cuisinier star David Chang¹⁸, ce qui permet à Michael Birron de rêver en grand. « *Chez AeroFarms, nous nous concentrons sur l'évolution de l'agriculture en construisant et en exploitant des fermes respectueuses de l'environnement dans le monde entier pour nourrir nos communautés avec des aliments sûrs, nutritifs et délicieux. Le mantra de l'entreprise c'est : Agriculture locale. Globalement.* » Ultra compétitif avec plus de 725 000 kg de salades produites par an¹⁹, à la pointe de ses propres technologies avec notamment le brevetage d'un substrat « maison », réutilisable après désinfection, AeroFarms effectue un parcours sans faute parmi la compétition agricole high tech.

Pourtant, de par sa méthode méticuleusement poussée, la compagnie du New Jersey fait des choix qui lui sont préjudiciables. Si aucun pesticide n'est utilisé au sein de la ferme/usine, elle ne peut prétendre à produire une agriculture biologique du fait de l'absence totale de

terre. Un label qui, s'avère crucial pour un marché d'avenir qui se veut, je cite : « *engagée dans les pratiques durables d'une nourriture saine* »²⁰

L'entreprise enregistre également un retard dans la diversité de sa production. Bien que plus de 30 variétés aient été développées dans leurs systèmes, la récolte se concentre sur les légumes verts feuillus, comme la roquette, le chignon, le cresson, la laitue, et les feuilles de moutarde. Dans les faits AeroFarms ne produit que des salades. En empilant les étages, jusqu'à 12 niveaux, l'entreprise américaine repousse les limites de production, mais perd du terrain du point de vue de son éthique, en offrant une vision sophistiquée de l'exploitation intensive classique. Comme une version revisitée de l'agriculture expansive.

Ce type d'agriculture urbaine, pensé sur des bases techniques complexes atteint ses limites dans les contradictions qu'il porte. Le high tech se retrouve bloqué entre les avancées de ses technologies de production, et la stagnation de sa qualité et diversité maraîchère. Jusqu'à preuve du contraire, ces techniques sont toujours incapables de produire une bonne partie des nourritures qui constituent le régime alimentaire de l'Homme. Les céréales, entre autres, ne poussent pas dans ces systèmes. Passionnante sur bien des points, l'agriculture urbaine high tech, quant elle dérive du domaine de la recherche, retombe dans les travers des modes d'agriculture d'un passé récent. Elle est souvent contraire à l'idée d'une autonomie de production qui, comme expliqué plus tôt, dépend pour beaucoup des apports énergétiques indispensables à son fonctionnement. L'impératif, ou la volonté, de - grande - rentabilité en font finalement de grandes entreprises agricoles, venant dénaturer la vocation première de ces maraîchages urbains.

Les mœurs de consommation tendent à évoluer. L'agriculture biologique se fait une place dans un marché sur lequel l'agriculture conventionnelle a longtemps eu la mainmise. Un rapport de «TechSci Research» prévoit une croissance de l'ordre de 14% entre 2016 et 2021 pour l'agriculture biologique²¹. D'après un sondage commandé par Public Sénat, 59% des Français diraient que les agriculteurs ne respectent pas l'environnement²², signe d'une confiance du consommateur déjà fissurée. Comment donc positionner l'agriculture urbaine high tech sur un curseur de légitimité ? Est-elle progressiste et émancipatrice comme le clamaient hier les agricultures de la PAC ? L'opacité de ces environnements contrôlés qui produisent des nourritures dont nous ne savons encore très peu de choses dissimule-t-elle quelque chose ? L'aseptisation de cette agriculture de tubes à essais nous promet-elle une constante d'avenir désirable, résilient et pérenne ?



Locaux d'AeroFarms dans le New Jersey, charlotte sur la tête, nacelle élévatrice, et lumières UV , © AeroFarms

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

B/ OPPOSITION DE STYLE : ENTREPRISES ET ASSOCIATIONS

ENTREPRISES

AeroFarms jouit actuellement d'un cercle vertueux qui voit son destin se rapprocher de la « success story ». Michael Birron, le dit lui même :

« Le projet a débuté en 2004, mais AeroFarms a réellement commencé à prendre en ampleur à notre installation à Newark en 2015. Et depuis fin 2016, nous sommes en plein essor.²³ » Le succès de la ferme urbaine repose entre autre sur une gestion digne de celle d'une jeune entreprise de la Silicon Valley. Le personnel, composé de près de 60 individus est révélateur de cela, puisqu'on y trouve des développeurs de logiciels, des « data scientists », des ingénieurs, des agronomes, une équipe de marketing, une équipe de vente, une équipe de développement commercial, et ainsi de suite.²⁴ Si l'effectif est pléthorique et diversifié en compétences, il dessine en tout cas un schéma d'entreprise ambitieux. Cela dit l'objectif est clair, il s'agit de produire des légumes, fonction première de l'agriculture, et cela, on ne peut pas le leur reprocher. Ce n'est pas le cas de tout le monde. Dans les tendances actuelles et les figures émergentes, jaillissent des projets entrepreneuriaux, de startup qui, bien que rattachés au « label » agriculture urbaine, semblent graviter autour du sujet avant même de rentrer dedans.

FarmBot

FarmBot est de ceux-là. Projet de recherche devenu petite entreprise, le concept s'est depuis ouvert au public. Depuis ses débuts en 2011, le fondateur Rory Aronson²⁵, a pu développer son concept de « jardinage CNC »²⁶ durant ses études en ingénierie mécanique à l'Université Polytechnique d'Etat de Californie. L'idée est de pouvoir, à l'aide d'un robot-ouvrier, produire ses propres légumes dans son carré de jardin, sans avoir besoin de mettre les mains dans la terre. A mi chemin entre les méthodes High Tech d'AeroFarms, et celles, plus traditionnelles d'un jardinage privatif, l'initiative FarmBot développe un fonctionnement unique, et pionnier en la matière. Sur un petit rectangle de 2,9 m de long par 1,4 de large, le projet entreprend toute l'automatisation et l'entretien du potager, de la plantation des graines jusqu'à l'enfouissement des mauvaises herbes, en passant par la surveillance des sols, et l'apport millimétré en eau. La réalisation de toute cela passe par la technologie CNC, dont la tête-outil est interchangeable, tantôt semoir, tantôt



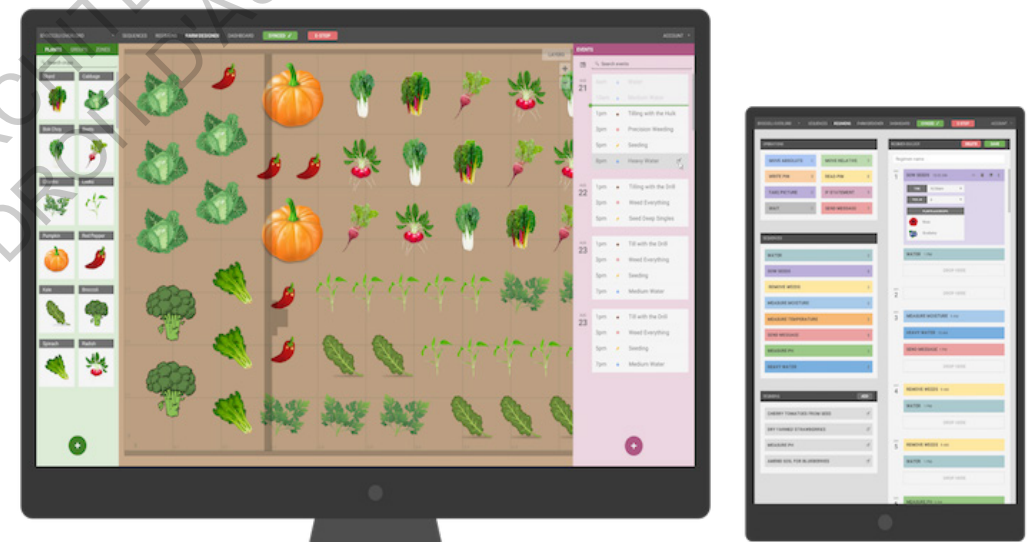
Potager + CNC, le concept mis en pratique par FarmBot, © FarmBot

arrosoir, tantôt mini-truelle. Le déplacement s'effectue de long en large, au dessus des plantes, avec la possibilité de descendre en hauteur pour s'approcher du sol s'il faut semer ou encore tuer les organismes parasites. Cette technique est proche du fonctionnement d'une agriculture jardinière, par l'imitation du geste manuel et l'absence de traitement chimique, elle permet donc une récolte de légumes biologiques²⁷.

L'interface, constitue pour moitié ce qu'est FarmBot. Le logiciel, utilisable via une plateforme web, joue sur l'intuitivité du « drag & drop ». On fait glisser le légume voulu sur la matrice de son rectangle potager, une zone se dégage autour, indiquant l'espace nécessaire à sa pousse. Tous les paramètres de croissance et caractéristiques de la plante se retrouvent listés sur le côté : nom, besoin en eau, en lumière, en espace, ou encore méthode de plantation²⁸. La visualisation sur écran du potager est ensuite retransmise par code au robot, qui n'a plus qu'à s'atteler à sa tâche. « Farmbot Genesis », bibliothèque virtuelle des disponibilités végétales fait état de plus d'une trentaine de variétés cultivables. Parmi elles, on compte la pomme de terre, les pois, les courges, l'artichaut, ou encore la côte de bette, et la liste devrait s'allonger dans les années à venir.

Si l'on désire obtenir cet outil, il est cependant nécessaire d'y mettre le prix. 3150 dollars pour le modèle présenté, avec une remise de 25%²⁹, ce qui n'en fait clairement pas un investissement rentable, même si l'objet est matériellement sensé pouvoir résister au froid et à la pluie, et est donc durable dans le temps. Il est toutefois possible, pour les plus bricoleurs, de passer outre l'achat de la machine en téléchargeant les codes sources et les plans de la machine, mis à disposition de tous, afin de construire son propre engin. Dans tous les cas, il s'agit plus ici pour le particulier, d'un gadget de jardinage qui atteint au mieux les riches technophiles, ou par défaut les branches technologiques des universités, comme l'IUT de Nantes qui en a récemment fait l'acquisition³⁰. Les grandes villes en sont d'ailleurs très friandes, avec plus de 600 personnes possédant un FarmBot, pour une grande majorité situées dans de grandes agglomérations.

Le projet pose également une question existentielle sur le jardinier. Qu'en est-il du plaisir de jardiner, et de mettre ses mains dans la terre pour y récolter son labeur ? Sur 4 mètres carrés de potager, on est loin de l'insurmontable, du pénible, ou du fastidieux. Un membre d'un jardin collectif avec qui j'ai eu l'opportunité de m'entretenir me disait ceci :



L'interface du potager virtualisé, inventée par FarmBot, © FarmBot

« *Moi, être les mains dans la terre, à Nantes, des fois quand c'est l'hiver et qu'il y a les petits rayons de soleil qui sont rasants, ça m'apporte beaucoup* »³¹ Quel est l'intérêt, sur si peu de surface, de supprimer un loisir jardinier ? La suppression du jardinage comme thérapie d'utilité bienfaitrice pose aussi question. Connecter numériquement l'agriculture tout en déconnectant davantage les gens de la réalité. C'est une vision presque paroxysmique de la distanciation production/consommateur, poussant le vice jusqu'à la séparation du jardinier et de son propre potager. FarmBot explique être une réponse à la nécessité de 60% de production agricole en plus d'ici 2050, nécessaire pour nourrir 9 milliards d'êtres humains³². Il n'est pas certain cela dit, au prix où elle est vendue, que la machine soit accessible dans les pays émergents où l'explosion démographique se fera le plus ressentir.

Gard'In

« Gard'In » est un projet Nantais, local. Alexandre Delmar, porteur du projet, propose à n'importe quel citoyen d'avoir un jardin cultivable, 365 jours par an, au sein même de son appartement. Il s'agit d'un « package » qui contient un bac à réservoir d'eau, une pastille de terreau sèche qui devient fertile à l'arrosage, un « GARD'INpot », sorte de pot complet, prêt à arroser et 100% biodégradable, ainsi qu'une rallonge métallique sur laquelle vient se percher une LED qui permet un éclairage optimal des plantes tout au long de l'année. Pour l'intéressé, plus que du jardinage en ville, il s'agit bel et bien d'agriculture urbaine³³. L'ambition affichée par la jeune entreprise est de ramener la culture en ville, en commençant par l'intérieur des appartements³⁴. Le projet commence réellement début 2017 quand une campagne « kickstarter » est lancée, communiquant aux potentiels donateurs les principales informations et objectifs visés par l'équipe Jard'in. Avec un objectif visé de 30 000 € au 11 avril 2017, le financement désiré ne sera finalement pas atteint, puisque les 29 contributeurs n'apporteront « que » 2278 € à la cagnotte. Peu de nouvelles du projet depuis, malgré plusieurs tentatives de prise de contact de ma part. Si le plan n'a à priori pas fonctionné comme prévu pour Gard'in, et qu'il est au point mort, si ce n'est annulé, il peut être intéressant d'analyser les raisons de cette déconvenue. Non pas pour tirer à boulet rouge sur ce qui a été entrepris, mais plutôt pour voir en quoi le projet à la fois sur le fond et la forme, peut poser question.

La communication ne semble pas être le problème, tant le fascicule édité par la jeune startup présente bien. Il y a deux versions, une écrite en français, et l'autre en anglais, optimales donc afin de toucher un

maximum de monde. En bas de page figure également un lien vers un vidéo où s'exprime Alexandre Delmar, là aussi en anglais, sous-titré français. Après une présentation étayée des grandes lignes de son produit, l'intéressé explique la pertinence d'un passage par la plateforme kickstarter : « *Nous voulons rendre cette technologie disponible pour tout le monde, et pour ça il nous faut réduire les coûts. Pour arriver à cela, il nous faut produire en grande quantité, à échelle industrielle. Avec ce 'crowdfunding', nous pouvons réunir l'apport minimal en argent et en commandes pour lancer cette production, et ainsi en baisser les coûts.* »³⁵ Assez répandue parmi les initiatives en lien avec le végétal ou l'écologie, la charte graphique présentée est celle d'une mise en avant du vert, du végétal comme élément et motif, ainsi que d'une typographie au trait d'imitation fait main levée. Cette norme communicationnelle, sans faute apparente, peut cependant amener une forme de méfiance en raison de son aspect trop polissé.

Car faire acte de bonne foi ne suffit peut-être pas à vendre un projet qui pêche probablement par son manque de profondeur. S'il existe sûrement un public (au moins 29 personnes), qui ferait volontiers l'acquisition de ce genre de produit, on peut être en droit de douter de l'intérêt de ce qui constitue, peu ou prou, ce que certains considéreraient comme un kit sophistiqué d'herbes aromatiques. Dans les faits, c'est peut être de cela dont il s'agit. Gard'in fait pousser des aromates, puisque mis à part les tomates cerises, dans les graines fournies dans le pack, on trouve basilic, ciboulette, coriandre, menthe, aneth, et persil plat. La technologie LED pensée par des ingénieurs spécialisés afin de répondre au mieux aux aromates, ainsi que les pots et le terreau conçus en partenariat avec la Bernardière, entreprise locale spécialisée dans les substrats d'agriculture, sont sûrement de bons facilitateurs à la croissance des plantes qui y poussent. Mais, à la fin du compte les gens n'ont pas attendu Gard'In pour faire pousser du basilic sur leur balcon. Pourquoi devoir donc se munir d'un accessoire de ce type ? Derrière ce qui ressemble plus à un gadget qu'un vrai progrès d'agriculture urbaine se cache peut-être une certaine idée d'instrumentalisation commerciale du sujet. Sur le kickstarter est promis une récompense au plus généreux donateurs. A hauteur de 62 € minimum, on peut prétendre à recevoir le pack complet décrit plus haut, c'est à dire le potager complet, la LED, 6 GARDIN'pot, et une pastille de terreau³⁶. On peut douter de la compétitivité de l'offre « made in Nantes », quand en grande distribution ou en ligne, on trouve facilement un plateau de 7 herbes aromatiques – certes sans éclairage LED – coûtant 25 euros ou moins^{37 38}.

Si Alexandre Delmar dit avoir eu le déclic, lors de son année d'étude à

HEC Montréal, où il a ressenti la nécessité de consommer des nourritures saines à moindre coût, dans un pays où bien s'alimenter est onéreux, peut être que ses aspirations sont antérieures à cela. La Bernardière, mentionnée plus tôt est bien davantage qu'un simple partenaire du projet. L'entreprise spécialisée en substrats agricoles, basée à 30 minutes au nord de Nantes, mène en marge de son activité principale un front d'innovation autour de l'agriculture urbaine, avec une ferme verticale expérimentale ainsi qu'une barge de culture flottante. Ainsi c'est finalement la Bernardière qui porte le projet de la startup qui, depuis, semble avoir intégré la gamme de produits de l'entreprise de Jacques-Henri Delmar, le père d'Alexandre Delmar³⁹. Il s'agit finalement peut être plus d'une affaire de famille que d'une réelle interrogation sur le mode de consommation du citoyen.

Se réclamer de l'agriculture urbaine devient aujourd'hui une passerelle que certains ne se refuseraient pas d'emprunter. Si l'appellation est relativement récente, elle entre aujourd'hui parmi ces labels dont il est facile de s'emparer, comme celui de l'éco-responsabilité, ou du commerce équitable. Autant de labels qui parfois, soit n'ont pas de sens parce que la définition est trop large, ou bien en ont-un, dont nous ignorons pour beaucoup les ficelles. Si l'agriculture tend parfois à rentrer dans ce cadre là, ses défenseurs devraient s'inquiéter que la notion ne devienne pas un nouveau mot valise parmi tant d'autres. Les initiatives commerciales ne sont pas en reste pour ce qui est de manipuler/utiliser ce genre de concept gravitant autour de l'image vertueuse du végétal.

ASSOCIATIONS

Un autre pan de l'agriculture en ville existe, celui du cadre associatif, en action plus ou moins engagée, de bénévolat mais pas seulement. L'émulation autour du sujet prend bien des formes, avec une idée toujours bien présente qui veut que ce genre d'initiative se réfléchisse dans la concertation et se concrétise dans le groupe d'acteurs.

Ecos

Créée en 2006 à l'initiative d'un plasticien, ECOS est l'idée d'un artiste qui à l'origine travaille sur des œuvres sonores. La fondation s'est faite à Rezé, au sein de la cité radieuse, où l'intéressé regrettait un manque de dynamisme collectif entre les habitants du quartier. Depuis, la structure a beaucoup évolué, l'équipe est en constante reconstitution. L'idée derrière ECOS est de créer des initiatives collectives, par la nature en



Le potager complet Gard'IN, © Gard'IN

ville, l'occupation de l'espace public, dans une démarche écologique ainsi que des œuvres artistiques⁴⁰.

Aude Villard, chargée de projet de la Maison de l'Agriculture Urbaine et de la zone Doulon-Gohards au sein de l'association nous accueille dans ses locaux de l'île de Nantes, près du parc du CRAPA. Dès le début de cet entretien, elle nous indique une carte des projets d'ECOS sur tout Nantes. Il y en a une multitude sur la carte, elle nous explique : « *Quand il y a une petite flèche sur un projet, cela signifie qu'il est arrêté, soit parce qu'il est prévu dès l'origine que ça s'arrête, soit parce que ce sont des projets initiés par ECOS, et qui sont désormais gérés en interne par les habitants et les gens du quartier.* » L'association se pose généralement en amont des initiatives. Elle effectue une mission de reconnaissance de ce qui peut se faire sur le territoire Nantais, et peut rentrer dans son champ de compétences, mais elle se place parfois également comme origine de projets collectifs.

Depuis peu, ECOS prend une dimension nouvelle avec l'arrivée prochaine du projet urbain de Doulon-Gohards, un cas d'étude dont nous aurons l'occasion de reparler plus tard tant il prend sens dans ce mémoire. Pour reprendre mot pour mot les éléments de communication de la mairie : « *Ce dernier s'inscrit dans la dynamique du grand quartier Doulon-Bottière, à l'Est de Nantes. Situé sur 180 hectares d'anciennes terres maraîchères, le projet s'appuie sur ce patrimoine pour créer un nouveau quartier mixant, agriculture urbaine, espaces naturels, logements, et services.*⁴¹ » Argument phare du projet, le volet agriculture urbaine se veut ambitieux. Il projette entre autre, la création de 4 fermes urbaines, Saint-Médard (1 ha), Berto (1 ha), la Loueterie (2 ha) et le bois des Anses (4 ha), pour un total de 8 hectares d'exploitation au sein de Nantes. ECOS, ambassadeur de ce type de démarche s'est évidemment senti concerné par ces nouveaux aménagements, mais elle n'a pas eu besoin de démarcher la mairie pour s'intégrer à cette dynamique. C'est par le biais d'une maison abandonnée, la « Papote », propriété de Nantes, qui tient son nom de la rue dans laquelle elle se situe, tout à son extrémité, la rue de la Papotière, qu'ECOS rentre au sein de la ZAC. Aude nous explique : « *C'est la mairie qui, d'elle même, nous a mis à disposition cet endroit, sous la forme d'un prêt en juin 2017.* » Aucune condition n'a été posée à ECOS dans le cadre de ce prêt gracieux, si ce n'est que le lieu soit occupé par l'association. Rien d'officiel n'a été formulé quant aux contreparties que Nantes Métropole Aménagement exigerait d'ECOS. Pourtant, dans les faits, il y en a : « *Nous on a fait très peu de retour là bas parce qu'on pensait qu'il n'y*

avait pas besoin d'en faire. Normalement on n'a pas besoin de faire de retour à un propriétaire en disant : « on a fait une grosse fête là, c'était super », et en fait si. Il y a peu de temps, ils nous ont dit, on a besoin de vos retours, on a besoin de savoir un peu ce qu'il se passe, parce que c'est important pour nous, c'est important aussi pour le projet urbain, pour la globalité aussi, et il ne faut pas que vous fassiez les choses que dans votre sens. » raconte Aude, un peu désabusée.

Si Nantes Métropole Aménagement veut tant savoir ce qui se passe autour d'ECOS, ce n'est pas tant par surveillance de ses nouveaux locataires, que pour prendre la température de l'ambiance, et de l'accueil du projet. Comme tout aménagement d'une certaine ampleur, La ZAC Doulon-Gohards se heurte à bonne quantité de détracteurs. Cependant, les méfiances peuvent paraître surprenantes quand on sait que le projet fait la part belle à l'arrivée massive d'une agriculture urbaine, et de l'un des plus grands parcs Ligérien, naturel protégé, sur 100 hectares. C'est justement à cause de ce discours que certains s'insurgent. Car si les 100 hectares sont mis en avant, ce sont 80 hectares d'espaces naturels déjà existants, sur 180 de la zone de la ZAC, qui vont disparaître au profit de la bétonisation et des logements. En parallèle, l'implémentation des fermes urbaines fait doucement rire, si ce n'est mettre en rage, certains acteurs déjà bien installés sur le territoire Doulonnais. Parmi eux, le « Jardin des Ronces », collectif et autogéré, qui depuis plusieurs années squatte une parcelle de friche abandonnée pour y jardiner en communauté. Un jardinage abusif, toléré sans suite en raison de la maintenance apportée par les acteurs du jardin. Pourtant, ce jardinage, en milieu urbain, se retrouve mis en péril par l'arrivée prochaine, d'une agriculture urbaine, estampillée par l'agglomération Nantaise, plus docile, et vendeuse, dans l'idée de faire du quartier une vitrine verte de la ville.

Le cas du Jardin des Ronces est d'ailleurs symptomatique du conflit d'intérêt dans lequel se trouve ECOS. A demi-mot, Aude nous avoue la position complexe dans laquelle se trouve son association :

« *Dans le cadre d'une étude, on les avait sollicités, pour voir un peu comment ils fonctionnaient, voir comment était leur terrain. Sauf que quand on est arrivé sur le terrain, on a été étiquetés Nantes Métropole Aménagement. Donc en fait nos discussions se sont très vite arrêtées, et il y a eu cette volonté de ne pas discuter avec ECOS de la part du Jardin des Ronces.* » Ce qui ne signifie pas non plus qu'ECOS aille à l'encontre des ronciers. Aude continue : « *Ils sont dans une position frontale, c'est des acteurs de la lutte. Après il y a eu des interpositions,*

et là je parle au nom d'ECOS, entre des gens des Ronces et d'ECOS. A titre personnel, certains salariés d'ECOS vont au Jardin des Ronces, parce qu'au final on a des valeurs communes. Mais ECOS c'est une association apolitique, et on ne va pas rentrer dans la lutte parce que ce n'est pas voué à ça. » Sur cette question, ECOS a dû se justifier par le biais d'un écrit⁴² censé clarifier le positionnement de l'association sur, et au sein de la ZAC. Pour résumer, l'association est plutôt favorable au projet urbain. Aude nous explique son ressenti : « Par rapport au projet urbain, il a des aspects qui sont très intéressants parce que cette zone là ne peut pas rester en l'état. Actuellement je ne sais pas si vous avez pris certaines rues, mais il y a des nids de poule partout, la route est saccagée, il y a des dépôts impressionnants de décharges sauvage, et ce n'est pas viable. » Tout en tempérant son propos sur un projet qu'ECOS juge imparfait : « la réactivation des fermes c'est quand même assez intelligent, même s'il pourrait y en avoir beaucoup plus, et ça c'est dommage et toujours discutable. Pourquoi ne pas rénover des maisons qui sont aujourd'hui vacantes en plein centre ville, ce sont des choix, des décisions politiques qui sont faites dans tous les cas. »

INTERLUDE DE RÉCIT

VISITE DE TERRAIN, JARDIN DES RONCES, 15/04/18

Avec Anne on s'était dit départ 15h, finalement, le temps que tout le monde arrive, de boire un thé, fumer une cigarette, discuter de la manif de la veille, trouver une solution vélo pour Jeanne qui n'en a pas, on part plutôt aux alentours de 15h30.

On s'est fixé 2 itinéraires : à l'aller, nous longerons la Loire pour après remonter vers le Jardin de Ronces en passant par les vestiges du Vieux Doulon, ses friches, ses éternelles jachères, mais aussi ses plus récents camps de Rom. C'est aussi l'occasion de profiter d'une des rares journées ensoleillées d'une ville de Nantes qui met du temps à voir arriver le printemps. Sur les pistes cyclables, en bord de berge en plus, ça peut être sympa. Pour le retour on prendra des voies plus conventionnelles, on s'était dit que ça serait plus rapide, demi-tour par la route de Sainte-Luce, puis le boulevard Dalby, et enfin, retour maison.

On enfourche donc nos vélos respectifs, un bicloo pour Jeanne, et on part de Mangin plutôt contents de ce qui nous attend. La plupart du temps je suis un peu devant, et les filles discutent derrière, jusqu'à ce que je manque un changement de direction, ce qui arrivera plusieurs fois, et qu'elles me repassent devant. On file droit pendant les 10-15 premières minutes, en même temps, l'île de Nantes on la connaît déjà bien. On traverse le pont Tabarly, des vieux nous grognent dessus parce qu'on roule sur le trottoir, c'est vrai qu'on est en tort mais franchement il y avait la place, on ne gênait personne. On passe à côté de Malakoff, toujours le long de la Loire, jusqu'à ce que voie routière et chemin cycliste de terre ne se séparent, on bifurque donc à gauche pour rejoindre les quelques voitures présentes, même si poursuivre tout droit et continuer dominicale constituait une alternative plutôt désirable.

Mais bon, on n'est pas là pour ça, et puis ça va nous permettre d'entrer dans toute cette étrange zone, assez indéfinissable, qui précède Doulon, à la fois industrielle, ferroviaire, et post-maraîchère. Sur le chemin des bateliers, les jardins familiaux de la « Terre Promise » font face à « Arsenal Guns », un gros ensemble de préfabriqués abritant le premier revendeur d'airsoft Français, activité sportive où les participants s'affrontent avec des répliques d'armes à feu, propulseurs de petites billes en plastique, drôle de contraste. Puis la déchetterie Prairie de Mauves qui cache une

immensité de verdure, bien opaque cela dit. On s'en rend d'autant plus compte en pédalant longuement sur son flan, qui nous prend en étau avec de l'autre côté le « technicentre » de la SNCF, large faisceau de rails où les TER et trains intercity attendent sagement de repartir, en ces temps de grève des cheminots. Jusqu'ici tout était plat, Nantes est relativement plat de toute manière, mais ce passage, haut d'au moins 3 m de part et d'autre, annonce un regain de relief.

On s'apprête à passer par dessus les voies quand mon vélo déraille, une première fois. On s'arrête en haut de ce semblant de côte, extrémité de la rue de la Bonnetière, nous offrant une vue imprenable sur ce qui semble être une ferme abandonnée, avec des serres délabrées, une vieille bâtisse assez haute qui fait figure d'entrée du « domaine » et des longères attenantes qui devaient surement accueillir les productions agricoles. On spéculé un moment sur la nature de tout ça, et puis on repart. Une fois passé le pont des Américains, on tombe nez à nez avec une échappée de cyclistes en pleine course, les organisateurs nous indiquent de passer outre les barrières, mais de faire vite quand même. On se dépêche donc, obligé de bifurquer de la chaussée au trottoir. On touche au but, en passant la ferme à venir de Saint-Médard, planifiée par Nantes Métropole Aménagement pour la ZAC Doulon-Gohards, la parcelle est d'ailleurs attenante à celle du Jardin des Ronces. Enfin nous y sommes, au bout d'une bonne demi-heure.

Une brèche dans la longueur du vieux mur de pierre permet d'entrer sur le terrain, de part et d'autre de cette ouverture, une signalétique de mousse végétale clame haut et fort « LES RONCES, JARDIN À DÉFENDRE », le ton est donné. C'est dimanche, un des deux jours de jardinage du collectif autogéré, pourtant l'endroit est désert à notre entrée sur site. Anne connaît un peu les lieux, et nous guide au fur et à mesure que l'on s'enfoncé dans les ronces, dans l'espoir de tomber sur un jardinier du dimanche. Sur le chemin, on croise une géode approximative faite de bâches et d'arcs métalliques qui s'entrecroisent pour former une serre de fortune, puis un carré d'herbes aromatiques, puis des rhubarbes qui semblent arriver à maturité, puis un puits. Le parcours se réoriente vers l'entrée du jardin quand nous tombons enfin sur des membres du collectif, ils doivent être 5 ou 6, en train d'arracher les mauvaises herbes. On les salue de loin quand Anne interpelle Bruno et Jérôme qu'elle a déjà rencontré en décembre, lors de la journée de mobilisation contre la ZAC.

On se présente, on commence à discuter, on leur explique qu'on aimerait bien pouvoir prendre un temps, peut être plus tard dans le mois pour parler de nos sujets de mémoire respectif. Pour Anne c'est au sujet de la concertation dans le projet urbain, pour ma part c'est plutôt en rapport avec la probable instrumentalisation de l'agriculture urbaine par la ville de Nantes dans l'aménagement de Doulon. En tout les cas, nos sujets se rassemblent sur le cas de la ZAC Doulon-Gohards, et ça, ça leur parle puisqu'ils sont en lutte contre la mairie. Jérôme à l'air assez remonté contre ce qui se passe, surtout vis-à-vis de son nouveau voisin, un agriculteur déjà connu dans la région Nantaise, qui s'installe sur la future ferme Saint Médard : « C'est dégueulasse, de toute façon lui c'est le maraîcher attitré de Nantes Métropole, c'est lui aussi qui va récupérer les 5 ponts. » Les projets de fermes urbaines naissent un peu partout dans Nantes, sur la ZAC à venir bien sûr, mais pas que, la ferme des 5 ponts sera un potager sous serre sur les toits d'un bâtiment de logement social, d'accueil de SDF, et de personnes en réinsertion, au sud de l'île de Nantes. Bruno renchérit, tout en pesant davantage ses mots : « Qui sait ce qu'il se passe en interne, mais bon, il a codirigé l'étude de faisabilité des fermes de la ZAC, et comme par hasard il récupère ce projet, sans même qu'il n'y ait eu délibération d'un jury sur l'attribution de ces terres. C'est magouille et compagnie. »

On convient de se revoir, d'ici 15 jours, ils ne seront pas vraiment disponibles avant, il y aura probablement un pique nique. Notre regard se porte sur le château d'eau à l'entrée, qui est surement plutôt un réservoir d'époque d'ailleurs, un peu vétuste, perché à une bonne dizaine de mètres de hauteur, on doit avoir un sacré point de vue sur tout le jardin. On aimerait bien y monter mais en s'en approchant on se rend compte que l'accès est condamné, on aurait dû s'en douter. On refait un tour du terrain pour explorer ce qu'on avait pas eu le temps de voir, jusqu'à ce qu'on se retrouve bloqué par les nouvelles clôtures qui séparent le Jardin des Ronces de la ferme Saint Médard, la terre est déjà toute retournée de l'autre côté, et les hostilités ont déjà été lancées. Les camps semblent retranchés dans ce voisinage imposé, que ce soit pour l'un ou pour l'autre. Bruno, un peu nostalgique, nous expliquait il y a quelques minutes qu'il n'y a même pas 6 mois, ils étaient allés cueillir des pommes sur ce terrain, à l'époque abandonné. Depuis, le nouveau maraîcher est arrivé, des travaux ont déjà été entrepris depuis 2 mois, mais aucun contact n'a été pris avec le Jardin des Ronces. Jérôme ironisait quelques instants auparavant : « Il faudrait peut-être qu'on aille dire bonjour au nouveau voisin un de ces quatre », ça arrivera, éventuellement, mais pour l'instant, c'est un peu la guerre froide.

Une fois notre tour fini, et les quelques photos enregistrées dans l'appareil, nous ressortons par l'entrée, on cherche quelqu'un à saluer ou à remercier au loin mais la place s'est vidée, obligation donc de partir comme ça, un peu comme des voleurs. Une fois arrivés sur la rue, on repère un autre réservoir du même type que le premier, identique même, un peu plus loin dans la rue de la Papotière. On décide d'aller voir si on ne pourrait pas grimper sur celui là pour le coup, peine perdue, là aussi la première échelle a été retirée. Tant pis, on sait que plus loin dans la rue, on pourra trouver la Papote, sorte de QG annexe attribué par la mairie à ECOS, une association reconnue d'intérêt général dans le domaine de l'environnement, qui expérimente des projets transversaux liant écologie urbaine, art et pratiques alternatives dans les espaces communs, publics et partagés de Nantes et sa Métropole.

On pensait seulement avoir à faire une centaine de mètres pour atteindre notre objectif mais cela fut bien plus long que prévu, le temps du trajet nous laisse entrevoir un, puis deux camps de Rom, le premier assez insalubre, le deuxième nettement plus aisé à la vue des caravanes et des voitures qui y sont stationnées. On est très proche du périphérique. Anne s'intéresse beaucoup aux questions relatives au campement et à l'accueil des migrants, d'après elle, les camps ont été déplacés, ils étaient auparavant beaucoup plus proche du Vieux Doulon. On serait passé à côté d'un ancien emplacement plus tôt dans la journée, mais ils ont été expulsés, et ensuite d'énormes tranchées ont été faites par le propriétaire, afin d'être sûr que personne ne puisse s'installer de nouveau sur le terrain. Cela n'a pas manqué de fortement perturber les travaux des archéologues, prescrits par l'Etat au préalable du lancement de la ZAC, pour faire des fouilles sur tous les terrains, afin vérifier la présence de traces d'anciennes occupations humaines. Bref. Tout ça pour dire que plus la Métropole avance, plus les populations Roms reculent jusqu'à se retrouver sous le périphérique. Le périphérique, nous le passons justement, dernière étape de notre chemin vers la Papote sur laquelle nous aboutissons enfin. « Lieu d'échange autour du jardinage », « permanence lundi et mardi de 14h30 à 18h », tout est donc fermé, la barrière, la maison. Le lieu fait face aux vieux murs de pierres omniprésents même jusqu'ici, et qui présentent l'inconvénient de réverbérer l'aspect très sonore des voitures environnantes. Ce n'est pas l'endroit le plus agréable qui soit, entouré par ailleurs d'un rond point qui distribue sur la route de Sainte Luce point de passage des sorties et entrées de ville, mais aussi par une zone commerciale caractéristiques de cette couronne extérieure de ville. Il est 17h, l'horaire n'est pas optimal pour ce qui est du trafic routier, cela ne s'améliorera pas sur notre chemin du retour.

Notre « checklist » remplie, nous repartons assez vite par cette route de Sainte Luce quand le temps se met à ternir. Le vent se lève, alors que nous essayons de composer un jeu de chassé croisé avec les automobiles, prisent dans ce qui annonce un début d'embouteillage. Cet afflux d'air qui nous écrase par l'avant rajoute de la pénibilité à ce trajet retour qui ne s'annonce pas de tout repos. Peu après, nous sommes interpellés sur notre gauche par de grandes fresques murales qui nous semblent familières, on s'arrête un temps devant le « Quai des Chaps » pour comprendre rapidement qu'il s'agit des locaux de la « Sweatlodge », un organisateur d'événements et soirées techno dans la région, qui ont pour fil conducteur le cirque et les arts nomades. Peut être qu'en fin de compte, il existe un embryon de contre-culture ou de culture alternative, et que le Jardin des Ronces n'est pas si isolé que ça à Doulon. On essaye de ne pas trop s'éterniser, il y a meilleur aire de repos que ce bas côté de chaussé et puis on sent qu'il est temps de rentrer, donc on repart. Je déraïlle, une deuxième fois, je commence à avoir l'habitude, 15 secondes plus tard nous sommes de nouveau en mouvement. On commence vraiment à galérer, le vent de face est usant, et peut déjà sentir une petite pluie inquiétante nous tomber dessus. A partir de là on ne s'arrêtera plus, si ce n'est aux feux, stops et intersections, les minutes du retour nous semblent assez longues. On pourra quand même apprécier les aménagements du néo-quartier de Bottières, avant de tracer la route jusqu'à Malakoff, rejoindre l'île de Nantes par Tabarly afin de retrouver un peu de calme ambiant, et de soleil. Enfin on rejoint Vincent Gâche par les berges, pour ensuite suivre les traces du tramway pour relier Mangin et finir notre après midi sur les coups de 18h.



Itinéraire de la journée du 15 avril au Jardin des Ronces
En vert, l'empreinte de la future ZAC des Gohards



Entre jardinage et lieu de vie.



Le réservoir du Jardin des Ronces, condamné.



Entrée d'un jardin militant

Jardin des Ronces

Si ECOS fait figure de nouvel arrivant au sein de la ZAC, le Jardin des Ronces, fait lui, partie intégrante du paysage Douloonnais, depuis 2014 déjà. Avec une quinzaine de réguliers, et autant de jardiniers satellites qui passent du temps au jardin, l'endroit constitue un véritable îlot de moments de vie collective. Le positionnement des Ronciers par rapport à la ZAC n'a pas été une ligne droite. En faisant d'emblée preuve de méfiance vis à vis de la ZAC, le jardin a vite commencé à tenir des réunions publiques, afin que les habitants du quartier puissent se poser les bonnes questions. La sensibilisation n'a pas l'effet escompté, dans un quartier moins engagé politiquement que le jardin des ronces, clairement ancré à gauche. Bruno Léger, jardinier rencontré lors d'une des visites sur place explique : « *On s'est dit : au lieu de parler à la tête des gens, on va plutôt parler à leur cœur, leur faire aimer ce lieu. On avait pas suffisamment l'énergie pour faire à la fois le projet du jardin et un projet militant, donc on s'est dit qu'on allait surtout prioriser ce qui se vivait ici, c'est-à-dire le jardin, le côté collectif, tout en gardant un œil sur le projet des Gohards. Mais bon, puisqu'on arrive pas à mobiliser les gens et créer une dynamique, on met ça de côté. Et puis on continue à faire des fêtes, pour justement toucher les gens, pour qu'ils aient envie de connaître un peu mieux tout ça.*⁴³ »

En ce qui concerne l'avenir du jardin des ronces, la question reste ouverte. Il n'y a aucun contact direct, ni de discussion entre Nantes Métropole et le Jardin des Ronces qui refuse de participer aux concertations. Selon Bruno, intervenir lors de ces réunions afin de réclamer des faveurs pour le jardin serait contre-productif, les ronciers se mettraient en position de faiblesse. Les deux parties font une sorte de guerre froide qui voit les informations parvenir de manière indirecte, peu précise, et indéfinie.

« *Parfois, il y a des documents officiels ou des documents de travail de la mairie auquel nous avons accès, comme tout le monde finalement. Et donc, parfois on voit que subitement, on est sur le plan. Après ça ne veut rien dire du tout, ça veut juste dire qu'ils nous ont recensés comme existants. Parfois il y a telle ou telle personne qui a eu vent de tel ou tel chose, mais globalement on ne sait pas. On a appris que notre parcelle était à priori épargnée des fouilles archéologiques dans un premier temps, par le journal, en lisant le journal.* »

Si pour l'instant, un flou ambiant règne sur le sort du Jardin de Ronces, sa survie, si elle à lieu, se fera sans aucune concession. Bruno est réaliste, mais résigné dans sa lucidité, il ne croit pas au fait que le jardin, par

son militantisme, puisse arrêter le projet des Gohards. Cependant, s'il parvient à rester au sein de la ZAC, l'objectif pour le jardin serait de constituer ce rappel d'une idée du jardinage collectif, marqué dans le territoire, propice à poser question. « *De toute façon on ne sera sûrement pas acceptés comme un petit îlot anarchiste au milieu du projet figé. A titre personnel je ne me projette pas trop, si jamais les conditions sont ingérables, qu'ils veulent qu'on soit une association, et qu'on traite nos terres avec des produits chimiques, j'en sais rien je dis n'importe quoi, mais si ça devient trop compliqué, on dégagera je pense. Il y a tellement de projets alternatifs qu'on trouvera d'autres coins de terre pour jardiner.* »

Au moment de conclure cet entretien intervient la question de l'acceptation du terme « agriculture urbaine », le Jardin des Ronces s'inscrit-il dans une telle démarche ? Bruno réfute l'hypothèse : « *Ah, moi je n'aime pas le mot en fait. C'est pas un mot que j'emploierai spontanément. Pour moi, je suis un jardinier. Et c'est vrai que mettre le terme 'acteur de l'agriculture urbaine' ça me gêne parce que c'est encore mettre un de ces termes, comme la 'croissance verte', ou le 'développement durable'. Ce que ça veut dire, c'est que du moment qu'on a le terme, et qu'il existe, alors la solution est là, et il n'y a plus besoin de chercher. Il y a le terme, donc il y a le concept, donc endormez vous tranquillement, on s'occupe de tout, et pour moi c'est hyper dangereux parce qu'on voit bien qu'il y a plein d'enjeux derrière, que rien n'est réglé, et que forcément ça ne va pas assez loin. Ça ce n'est que mon avis, mais en tout cas le fait est que si le terme est posé, pour moi c'est trompeur.* »

INTERLUDE DE PORTRAIT



Pr. James Brazil, dans ses grandes œuvres.

Il a beau être professeur au sein d'une université américaine réputée, il n'en adopte pas les codes. A 33 ans, James Brazil, architecte australien et enseignant à l'Université de Miami est facilement repérable dans la foule de gens qui arpente le Campus. Casquette vissée sur la tête, jamais la même du jour au lendemain, lunettes de soleil de la marque « CRAP » chemisette à motif de palmier, short, sneakers, une dégaine de touriste en quelque sorte. S'il fallait le décrire rapidement, on pourrait dire que c'est ce grand gars, plutôt costaud, typé asiatique, qui ressemble à un étudiant mais n'en est pas un. Il paraît pour un excentrique dans ce campus où tous les professeurs sont en costard cravate, et où les étudiants se ressemblent tous un peu. Mais en soit, rien de bien choquant chez lui.

Au delà de ce que son image renvoie, parfois un peu perturbante pour le reste du corps enseignant, James Brazil est à sa place dans cette école puisqu'il est le seul ici à avoir un tel profil. Il est jeune, travaillait précédemment à Barcelone au sein d'un collectif composé d'artistes, d'architectes, et d'ingénieurs sur des projets de petite échelle allant de l'art au design à l'installation. Travail, mode de pensée, et fonctionnement sur courant alternatif – une pensée émue pour mes heures non-payées, mais aussi les nombreuses bières que je n'ai pas eu à régler –, il reste cependant le plus investi dans la vie et l'évolution des enseignements de l'école d'architecture.

Bon vivant, il aime bien manger, bien boire, s'amuser, et pas besoin de passer énormément de temps avec lui pour s'en rendre compte. Pas spécialement indigné par le monde de consommation qui l'entoure. Plus ceviche que salade de chou kale. Perfectionniste mais pas spécialement engagé ni politisé. Plus intellectuel que manutentionnaire, de lui même il me dira un jour qu'il n'aurait jamais pensé travailler sur ce genre de sujet il y a 3 ans de cela.

Pourtant, même si rien ne l'y prédestinait, James passe aujourd'hui l'essentiel de son temps à travailler sur l'agriculture urbaine.

C/ DES AGRICULTURES SANS AGRICULTEURS ? QUI SONT LES NOUVEAUX ACTEURS QUI FONT L'AGRICULTURE URBAINE ?

L'agriculture urbaine pourrait s'inscrire dans cette vision médicale de la ville. Dans un futur potentiel, plus ou moins lointain, plus ou moins fantasmé, la ville pourrait être dans l'incapacité de se nourrir. Si la ville est aujourd'hui ultra dépendante de l'importation de denrées alimentaires venant des campagnes pour se nourrir, l'exode rural pourrait dangereusement mettre en péril le système de distribution actuel, et par la même occasion, la pérennité alimentaire. La crise des agriculteurs est souvent évoquée dans l'actualité récente, que ce soit pour dénoncer les conditions de travail, ou bien les revenus, d'une profession malade. A tel point que pour un agriculteur, faute d'attractivité et de pérennité, assurer la revente de son exploitation et la transmission de son patrimoine n'est pas chose aisée. Ils étaient 4 millions en 1963, aujourd'hui ils sont un peu moins de 900 000⁴⁴, hier ils représentaient donc 8% de la population, alors que maintenant ils dépassent à peine le petit un pourcent représentatif (1,34%). Cette population en déclin s'explique évidemment par la transition en 50 ans d'une multitude de petites fermes familiales, en un nombre plus restreint d'exploitations de plus grande ampleurs, au labour facilité par la mécanisation. Cela étant dit, la question de l'attractivité du monde agricole rural auprès des générations plus jeunes est très certainement à mettre en compte dans l'équation. Il devient alors nécessaire de se demander qui seront ceux qui voudront être les agriculteurs de demain. Comment cela se transpose-t-il à la question de la ville qui part du néant agricole ? Qui seront ces agriculteurs urbains ?

AMÉNAGEURS

Nantes et le ZAC Doulon-Gohards

A travers le cas d'étude que constitue la ZAC Doulon-Gohards, apparaît une figure de l'agriculture urbaine, celle de l'écu, de l'agglomération, de la métropole, bref, de la ville et sa volonté d'aménagement. Désiré-Colombe, Bottière-Chénaie, Bas-Chantenay, Vallon des Garettes, Caserne Mellinet, Dervallières, Nantes Métropole, est sur tous les fronts dans la reconstruction de son urbanité. Doulon voit tous les projecteurs

se braquer au moment où les travaux d'une entreprise qui en est à son commencement vont venir transformer le paysage jusqu'en 2034. Doulon jouit d'une histoire, et d'un passé agricole fort, et en ce sens, la place du Vieux Doulon relève plus de l'idée d'un centre de ruralité que de celui d'un bord de ville. Le territoire est marqué par les traces de maraîchage et les cheminots. On en retrouve d'ailleurs les typologies : de vieilles fermes, de grands murs, des réservoirs et le réseau ferroviaire qui traverse l'ensemble. Ce n'est pourtant pas Doulon qui est rentré dans la ville, mais plutôt l'inverse. Dans l'étalement croissant de Nantes, c'est tout ce centre-bourg de l'Est qui s'est vite retrouvé entouré d'urbanité, sans pour autant que Doulon ne prenne réellement les hauteurs construites d'une ville standard. Mis à part le parc de logement social qui fait face à la place du Vieux Doulon, il n'y a que des clochers qui se font remarquer par leur hauteur. Le reste est pour beaucoup constitué de pavillonnaire qui rappelle que le Doulon actuel est semblable en bien des points à ce que nous connaissons du périurbain. Nantes Métropole Aménagement fait fi de cela pour se concentrer sur l'ADN maraîcher du quartier et y bâtir un projet qui puisse y résonner. Contenu par le ruisseau de l'Aubinière, la commune de Sainte Luce sur Loire à l'Est, le bourg du Vieux Doulon et l'écoquartier Bottière-Chénaie à l'Ouest, et le faisceau ferroviaire de la SNCF, la zone d'intervention délimitée par Nantes entend répondre à plusieurs objectifs. A travers un programme mixte apparaît un savant mélange d'agriculture urbaine, d'espaces naturels, de logements, et de services⁴⁵.

Dans sa communication, la ville met réellement l'accès sur les 100 hectares classés zone naturelle ou inondable qui ne comporteront pas d'aménagements, ainsi que sur la réactivation des fermes urbaines. Pourtant cela cache des travaux monstres puisque quasiment la moitié (80 sur 180 hectares) du territoire considéré va se retrouver construit. Une vraie volonté de créer un quartier durable est affichée par les uns, quand les autres dénoncent une bétonisation qui passe par l'édification de 2700 logements, maquillée de « greenwashing ». A travers la remise en cause de la légitimité du Jardin des Ronces, l'organe aménageur met en évidence ses contradictions par l'éviction d'un collectif de jardinage jugé illégitime, au bénéfice d'un projet urbain civilisateur. Il y a peu que le Jardin des Ronces a pu faire office de « ferme pédagogique » auprès de l'école Maurice Macé, à la demande des enseignants, désireux de découvrir avec les enfants ce qu'il se passait juste à côté de chez eux. D'après Bruno, l'équipe enseignante aurait été mise en garde par un mail de la mairie arguant qu'il existait des jardins officiels et légaux. Ce gain de légitimité serait dérangeant⁴⁶. Les priorités ne sont pas claires

dans l'aménagement du territoire par la mairie, sont-elles celles d'une agriculture urbaine ou bien d'une création massive de logements ? L'agriculture urbaine ne serait-elle pas un outil servant à asseoir un peu plus l'autorité locale, un nouvel instrument politique ?

Saint Nazaire et la CARENE

Plus loin dans l'estuaire, une autre posture est adoptée, mais qui sur la même confrontation de la ville et de ses logements, contre la ruralité et son agriculture, fonde ses intentions d'une manière diamétralement opposée. La CARENE (Communauté d'Aménagement de la Région Nazairienne et de l'Estuaire) est l'équivalent de Nantes Métropole Aménagement, à Saint-Nazaire. Son propos n'est pas celui de la création d'une agriculture urbaine, mais au contraire, de la conservation du patrimoine agricole situé en bordure de ville.

Arnaud Le Goff s'est installé depuis un peu moins d'un mois sur un terrain agricole abandonné, où trônent une maison et un hangar, épaves d'un maraîchage rare au sein du territoire Nazairien. Lorsque le propriétaire décède, la CARENE le préempte. Pas dans le but d'y inscrire une nouvelle urbanité mais d'y réinstaller un nouvel agriculteur, sur des terres qui depuis des dizaines d'années, n'ont pas été exploitées. Une initiative rare, et qui, dans le fond, tranche avec celle de Nantes Métropole Aménagement. Plutôt que de favoriser la construction d'une maison qui, selon Arnaud, dans la zone où elle se situe, en extrême bordure de Saint Nazaire mais à 5 minutes seulement de la gare en voiture, pourrait valoir dans les 130 000€, la mairie a préféré rapidement préserver le terrain. L'objectif derrière l'installation d'un nouveau paysan, est de montrer qu'il est encore possible pour Saint Nazaire, qui dans ses limites territoriales ne compte qu'un seul maraîcher, de conserver un minimum de maraîchage de proximité. Sur un terrain qui était destiné au plus offrant et donc à l'établissement de maisons typiques de ce qui existe déjà dans le quartier, la CARENE a préféré stopper l'hémorragie de l'étalement pavillonnaire. Une vraie preuve de volonté politique selon Arnaud : « C'est assez rare, ce n'est pas commun pour une agglomération de faire ce genre de choses. Mais voilà, ils sont engagés, ils ont des convictions, et ils les mettent en place. Alors ce n'est pas forcément simple, je dirais même que ça a été un gros bordel. Il y a des inconvénients, notamment dans les conditions qu'ils m'ont posées, l'obligation d'acheter, le planning à respecter, et les garanties demandées etc. Par contre, derrière, c'était une vraie volonté de leur part d'installer un agriculteur, et là dessus, ils ont été à 100% »

La Carène défend ses terres agricoles

L'AGRICULTURE SUR LA CARÈNE EN CHIFFRES

- 67 entreprises agricoles
- 70% de moins qu'en 2014
- 135 équivalent temps plein
- 890 hectares

« Le PEAN nous a permis d'acheter ces terres »

«La Carène défend ses terres agricoles», article de journal paru le 27 février 2018

© Presses Océan

Une action politique qui a également le mérite d'être honnête pour Saint Nazaire, en privilégiant une agriculture péri-urbaine, plutôt que de faire miroiter la panacée d'une agriculture urbaine.

ARCHITECTES

James Brazil

Avec ce portrait de James Brazil, brossé d'une once de dérision je l'avoue, je voulais exacerber l'atypicité d'un personnage de l'agriculture urbaine. Évoquer James, que j'ai beaucoup côtoyé durant mon semestre d'échange à Miami, reste cependant insuffisant pour comprendre les ficelles qui ont guidé son appétence pour le sujet qui nous intéresse. Il m'a donc accordé un entretien Skype afin de m'aider à mieux comprendre la trajectoire empruntée.

Son premier souvenir d'agriculture urbaine remonte à son adolescence, entre ses 15 et 21 ans, lorsqu'il travaillait chez un paysagiste, en Australie. Il a d'ailleurs entendu parler de permaculture avant même de prendre connaissance de son sujet de prédilection⁴⁷. « *Parce que la permaculture est née en Australie, sous l'influence de P.A. Yeomans*⁴⁸ » me dit-il avec fierté. Avant tout, c'est sa mère qui lui a enseigné sa passion du jardinage. Chinoise d'origine, elle a toujours été très impliquée dans son jardinage, faisant pousser légumes et herbes médicinales pour agrémenter ses plats. Au delà du potager de sa mère, la nourriture prend une place importante dans l'éducation de l'architecte australien : « *Ma famille est dans le milieu du fruit de mer, donc le poisson a toujours été quelque chose qu'on mangeait tous les jours. Je pourrais dire qu'on était des enfants gâtés parce qu'on avait du poisson frais qui arrivait directement du marché en livraison tous les jours. Je n'ai pas de régime alimentaire particulier, par contre l'idée d'un bon régime a toujours été considéré comme une sorte de traitement sain chez moi. Tu connais le dicton : 'Un esprit sain dans un corps sain'. La chose la plus immédiate à laquelle je pouvais avoir accès chez moi c'était de bons produits frais et sains.* » James adopte un style de vie épicurien, faite de bons plats et de bonnes boissons. Ses habitudes alimentaires, pensées dans la générosité, constituent selon lui une conflictualité génératrice d'intérêt : « *Pour ce qui est de mes habitudes alimentaires et mon style de vie, en sachant que je travaille sur l'agriculture urbaine, je demande encore à être convaincu !* » plaisante-t-il, « *C'est ça le truc en fait, je suis très sceptique des choses que j'essaye moi même de faire connaître ! Et je pense que*

cette conflictualité me pousse plus qu'autre chose. Pour moi qui suis très sceptique, j'ai besoin de voir l'impact réel de chaque idée que je propose pour voir exactement de quoi on parle. »

A demi-convaincu que l'agriculture urbaine est la réponse alimentaire à la ville durable, James vise, à travers ses travaux, à une sensibilisation de ceux qui comme lui, doutent de l'utilité d'un tel concept : « *Moi ce que je constate c'est que la plupart des gens sont sceptiques à l'idée même qu'il y ait des questions à se poser sur notre façon de consommer ce que nous mangeons. Beaucoup ne voient pas l'intérêt de se poser des questions, alors qu'il suffit juste de descendre au fast food le plus proche pour se payer un burger ou aller au supermarché d'à côté pour acheter les oranges du Mexique qui sont 2 fois moins chères que celles de Floride. Ces sceptiques là sont la cible numéro une du travail que nous effectuons. Que pouvons nous faire pour semer les doute dans les esprits, et faire germer ces questionnements ? Je pense que c'est là où nous en sommes actuellement. Il s'agit de leur proposer notre travail d'une manière qui leur soit tangible, c'est ça le plus gros challenge, changer les mentalités. Il faut qu'ils puissent interagir avec nos propos, que ce soit à travers une image séduisante, une exposition, ou quoi que ce soit. Je pense que c'est là où nous en sommes actuellement.* »

Passionné par les travaux de Superstudio, Archigram, ou encore Archizoom, James s'inspire des scénarii radicaux proposés par les collectifs italiens des années 60, avec la même finalité d'une image choquante, impactante. Le postulat du studio qu'il dirige s'inscrit dans cette radicalité : l'autonomie alimentaire de Miami, par son agriculture urbaine, et aboutit sur le même type d'imagerie. C'est pour lui, une manière de porter le fond de son propos et de sa recherche : « *Je pense que c'est à la fois une nécessité et de la recherche. Peut être qu'avoir ces objectifs extrêmes n'est peut-être pas la meilleure manière de faire comprendre les problématiques que nous essayons d'aborder. Mais quand on voit la paralysie qu'a provoqué l'Ouragan Irma il y a peu, on se dit que le concept n'est pas si étranger à nos réalités que cela. Quand on voit tous les retards, les délais provoqués sur Miami en matière d'import, cela fait sens de se demander si on ne pourrait pas essayer de vivre sans cette dépendance d'entités extérieures afin d'affronter ce genre de situations qui sont courantes. Ici des ouragans il y en a tous les ans. L'autosuffisance aujourd'hui c'est une notion qui appartient surtout à la construction de bâtiment, en terme d'énergie surtout, mais qui nous parle évidemment à nous aussi dans*

le travail que nous faisons, et c'est sur ce chevauchement de la notion d'autosuffisance que nous devons travailler. »

Ses recherches l'amènent petit à petit à prendre parti, celui d'une agriculture urbaine de grande échelle, industrielle : *« Nous avons listé les différents fournisseurs des différentes technologies, essayé de voir de quels types de systèmes nous allons avoir besoin, et à quelle échelle. Ce qui nous motive et ce que nous avons pu constater pour le moment c'est que les bénéfices potentiels de l'agriculture urbaine sont énormes. Je viens tout juste de lire un article sur de jeunes entrepreneurs qui viennent de démarrer leur entreprise de production agricole urbaine sur le même schéma, et les résultats sont déjà là. L'idée restant quand même que c'est moins viable si ce n'est pas sur une production industrielle. Il y a de réelles opportunités pour ramener l'agriculture au sein de la ville. Certaines sont plus viables financièrement que d'autres, d'un point de vue marketing et en terme de production. Dans le meilleur des cas il faudra que ce soit une usine »* conclut-il un peu résigné, en riant un peu jaune. Comme si la fatalité d'une nouvelle industrialisation agricole était la seule option pour les villes de demain.

Jeanne Leman

Si James sensibilise ainsi une génération d'apprentis architectes à travers son studio, comme beaucoup d'autres professeurs dans leurs appétences personnelles, qu'en est-il du ressenti des élèves, sur un sujet qui de plus en plus se retrouve sur la table des Ecoles d'architecture.

Jeanne Leman, 22 ans, étudiante en architecture a également fait l'expérience de l'agriculture urbaine, à Nantes, durant son studio de projet du semestre dernier, dirigé par un architecte parisien. L'intitulé, « Utopos », ne laisse en rien deviner que l'agriculture urbaine prendra une place centrale du projet architectural. Jeanne ne le savait d'ailleurs pas quand elle s'est engagée dans l'option : *« Je ne sais pas si c'était écrit dans la plaquette de présentation de l'option, en tout cas ce qui est sûr c'est que l'idée d'une agriculture urbaine n'était pas dans le titre, et que c'était la première fois que les professeurs tentaient l'expérience⁴⁹ »* A l'origine, si Jeanne s'est engagée dans cette option incontournable du cycle Master, c'est avant tout pour se confronter au pragmatisme d'un professeur à la réputation technique. Sur ce niveau là, le studio a tenu ses promesses, mais pas vraiment comme Jeanne l'aurait entendu : *« L'architecte en charge de l'option nous a souvent dit que le rôle de l'architecte était en train de changer. Nous ne*

pouvons plus être que de simples dessinateurs et concepteurs, on doit maintenant aller démarcher. Sans parler d'être programmiste, il nous a bien fait comprendre que maintenant, il fallait démarcher des gens, et penser l'économie d'un projet, penser des projets d'entreprise aussi quoi. Et ça c'était vraiment très intéressant. » C'est une manière de confronter l'étudiant à la réalité du métier, pas forcément celle de la construction ou du dessin technique, mais plutôt celle de ce qui se fait en amont de tout cela.

L'étudiante reste cependant étonnée d'une approche du projet architectural qui se rapproche de celle d'un urbaniste : *« Ca m'a étonnée, j'avais cette image d'un studio, hyper technique, sans réelle prise en compte du programme qu'on fait, ou de pourquoi on le fait. Au final pas du tout, ce n'était pas dans cette optique là. Je pense qu'en fait c'était vraiment inspiré du concours de 'Réinventer Paris'⁵⁰. Ils voulaient nous confronter à ce genre d'appel d'offre. Ils nous ont beaucoup parlé du fait que c'est une demande de la mairie, et que par conséquent, c'est à l'architecte d'aller chercher ses propres promoteurs, de trouver son propre programme, afin d'être innovant et compétitif. Derrière, c'est aussi l'idée de prendre part à des concours qui sont très orientés sur le marketing urbain de la ville de Paris. »*

Ce n'est d'ailleurs peut être pas vraiment par conviction que le corps professoral a choisi l'agriculture urbaine comme programme imposé du studio. Plutôt orienté sur un entraînement à la projection professionnelle des étudiants, le studio se calquerait finalement sur la demande architecturale du moment pour faire entrer les étudiants dans une sorte de simulation du monde du travail. Pour Jeanne, c'était l'année de l'agriculture urbaine, mais pas sûr que ça soit toujours le cas dans un an : *« En fait personne au sein de l'option ne comprenait pourquoi à un moment donné on était obligés de mettre de l'agriculture urbaine, alors qu'on a quand même un choix de programme qui est hyper large. On se retrouvait à devoir mélanger des choses qui n'ont rien à voir. Au final moi c'est ce que j'ai ressenti. Ça faisait un peu un programme de base d'une ville, plaqué à un autre endroit, pour répondre à une demande politique. Le politique veut ça, donc nous on va le faire, mais sans vraiment se poser la question de comment c'est viable, ou bien d'autres questions. »*

Preuve s'il en est que l'agriculture urbaine n'était pas tant au cœur de cet enseignement que cela, Jeanne arrivera finalement à esquiver le sujet en transformant sa ferme urbaine en activité de recyclage des matériaux d'arts, de décors de théâtres, et de scénographies. Un non-respect de la règle dont les professeurs, réputés exigeants, ne

tiendront pas rigueur : « *Au final c'était plus cohérent de faire ce projet de recyclage, que de faire celui de l'agriculture urbaine, qui n'aurait aucun sens dans mon projet. Mais je me souviens quand même d'un moment qui m'avait choqué, quand un professeur m'avait dit : 'Ça pourrait être bien de voir ta couche verte au dessus, venir servir de décors dans le spectacle.' Ou encore pire, un autre professeur de l'option, qui me disait : 'Tu n'as qu'à faire des plantations de cannabis.' Je me suis demandé pourquoi ils essayaient de donner du sens à quelque chose qui n'en a pas.* »

AGRICULTEURS

Pour conclure ces multiples prises de paroles d'acteurs, liées de loin ou de près à l'agriculture urbaine, il me semblait important de sonder ceux qui devraient peut-être en être les principaux intéressés : les agriculteurs.

Cédric Duval

Cédric Duval est connu et reconnu sur Nantes. Son exploitation maraîchère des Sorinières fait des miracles. Sur un demi-hectare seulement - 5 000 mètres carrés -, l'agriculteur, agronome de formation fait pousser une grande variété de légumes, biologiques, sans traitements et dans le respect de l'environnement. De par ses voyages à travers le monde, il a également adopté une panoplie de techniques. De son passage en Bolivie, il retiendra l'exploit physique des cultures de quinoa en haute altitude, et du Japon, le défi d'un territoire qui impose des cultures denses, sur de petites surfaces. Sa réputation fait de lui l'un des producteurs préférés des grands restaurants de la région Nantaise, allant même servir plusieurs chefs étoilés, de Paris jusqu'à Noirmoutier. Au delà de sa production, il tient la gérance du potager de la cantine du Voyage à Nantes, où, durant l'été, il distribue ses précieux conseils aux quelques curieux, une manière aussi pour lui, de faire de la pédagogie maraîchère⁴⁹.

Son expertise est, pour Nantes Métropole, là aussi très précieuse. Dans le cadre de la ZAC Doulon-Gohards, l'organisme d'aménagement lui demande en 2016, en collaboration avec l'agence d'urbanisme parisienne Alphaville, de réaliser une étude de faisabilité des quatre réactivations de ferme. C'est de cette manière que se réalise son premier ancrage au projet urbain. 2017 est une année blanche, durant laquelle les projets de fermes restent au point de patinage,

me raconte l'agriculteur. C'est tout début 2018 que Nantes Métropole Aménagement appelle les porteurs de projet au positionnement sur les fermes urbaines. Entre temps, l'exploitation des Sorinières connaît des péripéties. Un projet de contournement routier, prévu pour 2025, passe sur sa ferme, condamnant le maraîchage, déjà petit, à être grignoté, si ce n'est supprimé, par le bras d'infrastructure. L'agriculteur, locataire de ses terres, et coincé par un bail précaire, réfléchit donc à la délocalisation de son activité, et se positionne sur la ferme Saint Médard du projet de la ZAC qu'il a coréalisé. Il justifie également cela par ses envies de changer d'environnement : « *Aux Sorinières c'est dur d'évoluer, je ne peux pas planter d'arbres, notamment fruitier, moi j'aime l'arbre fruitier. Après c'est vrai que je gère aussi le potager de la cantine donc j'ai déjà un pied en urbain et pour moi ce sont des sites et des approches différentes mais avec une philosophie de base qui est toujours la même. On est bio, on ne fait aucun traitement, on fait du qualitatif, et on est sur des petites surfaces qu'on optimise au maximum. L'ergonomie au travail pour les gens qui travaillent, mes employés, c'est super important, et bien sur le lien humain, le lien social, que ce soit avec les clients du marché ou autre. Pour moi ce sont des sites différents parce qu'aux Sorinières on a une serre de 1500 m2 qui est une vieille serre, elle a plus de 40 ans, mais ça reste un super outil de production. Ici c'est nouveau, donc avant que ça soit vraiment opérationnel, fonctionnel, il va falloir un petit peu de temps quoi. Ça ne se passe pas en un coup de clic on va dire. Il faut du temps donc il faut attendre bien 2, 3 ans avant de s'implanter ici.⁵¹ »*

A Doulon, la ferme Saint-Médard de Cédric Duval, nouvelle arrivante, et limitrophe du Jardin des Ronciers, n'est pas bien perçue par ces derniers. A travers son blog, le jardin collectif publie le 12 septembre 2018 un communiqué à charge contre la ZAC, mais aussi contre le maraîcher :

« *Comme dans chaque secteur de la politique publique de la ville, ces projets sont soumis à un total contrôle de la part des pouvoirs publics. Comment les membres de CAP 44 peuvent-ils accepter de participer à l'intronisation de Cédric Duval sur la ferme de la Saint-Médard, alors que de jeunes maraîchers avaient aussi postulé auprès d'eux ? Cédric Duval, celui qui cultive les bons petits légumes pour les restos nantais et la cantine du Voyage à Nantes est en train de devenir le 'maraîcher' en titre de la vitrine agricole métropolitaine. Lui qui a mené des études pour Nantes Métropole sur les potentialités agricoles sur la zone des Gohards, et qui finalement, en toute discrétion, puisque Nantes Métropole indique toujours qu'aucun jury*

n'a eu lieu, récupère le projet de ferme de la Saint-Médard. De jeunes maraîchers en installation avaient pourtant postulé auprès de CAP 44. Comment ne pas y voir un signe de conflits d'intérêt, une place de juge et partie ⁵²? »

Cet édito incendiaire, tant sur la forme que le fond, diverge de la version du maraîcher. – quant à la date Cédric Duval nous indique avoir répondu à l'appel d'offre début 2018 – Ce conflit de voisinage a établi une sorte de guerre froide entre les deux parties, un grillage a même été dressé entre l'exploitation et le jardin. Il s'agit là d'une friction sur laquelle nous ne prendrons pas partie, car ce n'est pas l'objectif de ce travail, mais aussi parce que les éléments d'analyse, et les vérités nous manquent. Cette joute aura au moins le mérite de démontrer qu'un sujet comme l'agriculture urbaine, d'apparence consensuelle, n'est pas épargné par les conflits provoqués par ses acteurs.

Pour conclure cet entretien, Cédric Duval nous signalera son attachement à la profession agricole, surtout en milieu urbain : « *Je trouvais intéressant d'avoir des liens, notamment avec le Lycée Agricole Le Grand Blottereau qui est juste à côté avec qui je travaille beaucoup, j'ai souvent des stagiaires. Ça peut aussi être 'Moissons Nouvelles' qui est à côté, et son pôle maraîchage. L'agriculture urbaine c'est multiple, mais voilà moi je suis agriculteur et pour moi c'est important que dans l'agriculture urbaine il y ait des agriculteurs. Parce que si on parle d'agriculture urbaine et qu'il n'y a pas d'agriculteurs c'est vraiment dommage.* »

Arnaud Le Goff

Arnaud Le Goff, 33 ans, avait lui aussi, eu vent de la réactivation des fermes de l'Est Nantais, au moment où il était en recherche de projets où s'installer. Il me confie avoir postulé : « *C'est vrai que j'avais candidaté sur des choses similaires, à Nantes ou à Rennes, mais ça s'apparentait plus à de la com'. Genre : 'oui on va installer un petit maraîcher', mais derrière, les métropoles elles, ne voulaient pas lâcher les terres. Elles veulent les garder, au cas où il y aurait un projet mieux à faire dans 10 ans, et donc moi ça ne me permettait pas de m'installer correctement.*⁵³ »

Si l'option proposée par la CARENE présentait pour Arnaud plus de garantie que celle de Nantes Métropole Aménagement, le geste de l'organisme Nazairien envers l'agriculteur répond aussi à des exigences

qui dépassent le pouvoir local. En effet la loi PEAN (périmètre de Protection d'Espaces Agricoles et Naturels Périurbain), directive émanant du conseil de Loire Atlantique, prévient de la disparition des agriculteurs au profit du projet immobilier. En ce sens, la CARENE applique les ordres d'un organe qui lui est supérieur. ⁵⁴

Si Arnaud a un avis bien tranché sur les relations entre les instances publiques et le monde agricole, ce n'est pourtant pas de là qu'il vient. Jusqu'à l'année dernière, il était encore écologue en milieux tropicaux, en Nouvelle Calédonie, puis à la Réunion. Au moment de revenir en métropole se pose la question de sa reconversion. Il décide de devenir maraîcher, sans pour autant avoir d'attache à ce milieu : « *Mon père a toujours eu son potager, mon grand-père aussi, mais personne dans ma famille ne vient du milieu agricole.* » Un rattachement qui tient tout de même sa logique par le vécu, le travail, et les convictions d'Arnaud : « *Il y a un côté 'lien à la terre', entre guillemets, en tout cas à l'extérieur et à la nature, aux plantes. En fait j'ai une formation de botaniste à la base, d'où les légumes, et pas les vaches et les moutons en fait. C'est un peu le pendant de l'écologie en milieu agricole. Mais en fait l'idée à la base, c'est que je ne voulais pas vivre à la ville. Donc je n'avais pas non plus envie de me dire que j'allais faire un boulot en bureau d'étude où j'allais bien gagner ma vie, mais par contre acheter une maison à la campagne, pour en fait travailler en ville... Enfin ça ne me plaisait pas quoi. Du coup je me suis dit, si tu veux habiter à la campagne, tu travailles à la campagne, et qu'est-ce qu'il y a de mieux à faire qu'agriculteur. Après j'avais déjà fait du woofing, des stages etc. J'ai rencontré un maraîcher, qui m'a donné envie de faire ça, donc c'est aussi grâce, ou à cause de lui, je ne sais pas le temps le dira (rires). Ça s'est fait un peu tout seul, petit à petit.* »

L'emplacement de sa ferme, en bordure extrême de Saint Nazaire, correspond à un idéal de cadre de vie, d'épanouissement, mais aussi à un judicieux pari pour le développement de son exploitation : « *C'est ce que je recherchais en fait, un cadre de vie, avec des arbres, des oiseaux, ne pas voir mon voisin, en gros. Par contre, comme je fais du maraîchage, et que le but c'est de développer de la vente directe, et locale, il fallait quand même que je puisse toucher des gens. Si j'avais acheté des terres dans le fin fond du Finistère, certes j'aurais pu les trouver, mais je n'aurais pas eu un client à qui vendre mes légumes. Et si j'avais acheté des terres en plein centre ville de Nantes, et bien je n'aurais pas fait des légumes, j'aurais fait de l'immobilier ! (rires) Après on cherchait aussi à être à proximité d'une ville pas encore trop*

grande. Moi j'avais dans l'idée, Saint Nazaire et Lorient, pour moi c'est un peu les villes de demain, ou alors Saint Brieuc, dans le Nord. Ce sont des villes qui ont des dynamiques, des habitants, mais ne sont pas encore des mégapoles. Il y a encore de la campagne à proximité des villes, donc on peut nourrir les habitants, sans pour autant devoir faire 50 km pour livrer. C'est pour ça que Saint Nazaire me semblait bien. Et puis on avait la famille à côté, donc ça semblait adapté. »

Lorsque je lui demande ce qu'il pense de l'agriculture urbaine, Arnaud me dit ne pas connaître sa définition exacte. Les formes d'agriculture urbaine dont il a pu entendre parler sont toutes différentes, toutefois, il aurait tendance à déplorer son pendant High Tech : *« L'agriculture High Tech, c'est à dire faire pousser des salades en plein centre ville, dans un container, sans lumière, sans rien, en hydroponie, en dépensant de l'électricité et de l'énergie, pour moi ça n'a pas de sens. On dépense de l'énergie pour faire pousser quelque chose qui est sensé pousser sans. Pour moi c'est ça la définition de l'agriculture urbaine, ou en tout cas le côté négatif de l'agriculture urbaine. Moi ça ne me paraît pas du tout judicieux, sauf à Singapour ou à Hong Kong, ou même pourquoi pas à Paris, dans des villes à extrême densité en fait. Après il faut savoir ce qui consomme le plus d'énergie. Est-ce que c'est faire pousser des mauvais légumes en hydroponie, sous lumière fluo, à Paris. Ou alors faire pousser des légumes à la campagne et les transporter vers Paris avec des camions. Si c'est en terme d'énergie, je ne sais pas, après si c'est en terme de qualité, il n'y a pas photo. »*

Jeune maraîcher, ancien ingénieur, ayant fait de longues études, pour revenir à une formation professionnalisante courte, le profil d'Arnaud est de plus en plus courant. C'est celui de toute une génération de jeunes adultes qui voit dans ce retour à la terre et à la ruralité une solution à la désillusion du travail, du chaos urbain, à l'épanouissement de ses enfants. Ce phénomène sociétal dans lequel je ne rentrerai pas, fait l'objet du futur mémoire d'Aurore Udo, belle-sœur d'Arnaud le Goff, dont la parution est prévue en Janvier 2019.

Pour revenir au sujet, ce qui ressort de ces portraits, c'est un intérêt prononcé des professions intellectuelles, pour un métier à la dominante manuelle. Des constructeurs, ingénieurs, chercheurs, élus, aménageurs, promoteurs, sortants d'écoles de commerce, ou d'architecture, tous attirés par l'agriculture urbaine. *« Il faut cultiver notre jardin »*, si la maxime de *Candide* de Voltaire semble résonner avec ce constat, la conclusion n'est peut-être pas si simple. La célèbre phrase signifie bien

des choses : la valeur des joies simples, de la coopération familiale, le labeur pour atteindre le bonheur, donner un sens à sa vie et atteindre la liberté spirituelle, l'activité physique comme échappatoire à l'ennui et au vice. Une abondance de valeurs qui rentrent parfois en contradiction avec ce que certains font ou imaginent faire de l'agriculture urbaine. Car si l'agriculture urbaine ne peut pas être définie tant elle est diverse, peut être que ses acteurs ne peuvent pas l'être non plus. S'il ne fallait retenir qu'une seule chose, peut-être serait-ce qu'il y a autant de manière de faire de l'agriculture urbaine qu'il y a de gens pour la pratiquer.



Arnaud le Goff, plantage d'oignons sur «bâche faite à base de betterave»

ECOLE

ERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
T SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II.

—

- NOTES -

- 1 . <https://fr.wikipedia.org/wiki/Low-tech>
- 2 . <https://www.fermedubec.com/wp-content/uploads/2017/11/La-m%C3%A9thode-de-la-Ferme-du-Bec-Hellouin.pdf> P.3
- 3 . <http://www.lefigaro.fr/conjoncture/2017/02/27/20002-20170227ARTFIG00015-une-petite-ferme-normande-devient-un-modele-dans-le-monde-entier.php>
- 4 . <https://www.fermedubec.com/la-ferme/lhistoire-de-ferme/>
- 5 . <https://www.permaculturedesign.fr/livre-permaculture-permaculture-tome-1-bill-mollison-david-holmgren/>
- 6 . <https://www.fermedubec.com/wp-content/uploads/2017/11/La-m%C3%A9thode-de-la-Ferme-du-Bec-Hellouin.pdf> P.5
- 7 . <https://www.fermedubec.com/wp-content/uploads/2017/11/La-m%C3%A9thode-de-la-Ferme-du-Bec-Hellouin.pdf> P.20
- 8 . <https://www.fermedubec.com/wp-content/uploads/2017/11/La-m%C3%A9thode-de-la-Ferme-du-Bec-Hellouin.pdf> P.18
- 9 . <https://www.youtube.com/watch?v=5w3VqluGfGY> 11e minute
- 10 . Le mulching est une technique de tonte sans ramassage de l'herbe. La tondeuse mulcheuse coupe la partie haute de l'herbe en infimes parties qui sont redéposées uniformément sur la pelouse, pour former un mulch ou paillis. La tonte, par broyages multiples de l'herbe, passe presque inaperçue, puisque l'herbe hachée s'insinue entre les brins de la pelouse, où elle s'y décompose. L'herbe broyée sert alors d'engrais naturel au gazon.
- 11 . <https://www.fermedubec.com/wp-content/uploads/2017/11/La-m%C3%A9thode-de-la-Ferme-du-Bec-Hellouin.pdf> P.14
- 12 . <https://www.futura-sciences.com/planete/dossiers/botanique-tomate-reine-legumes-fruits-1675/page/6/>
- 13 . <https://fr.wikipedia.org/wiki/A%C3%A9roponie>
- 14 . <https://www.leprismemagazine.com/single-post/2017/07/11/Aerofarm-histoire-de-la-plus-grande-ferme-int%C3%A9rieure-et-verticale-au-monde-racont%C3%A9-par-Michael-Birron-english-version>

- 15 . Diode électroluminescente
- 16 . <https://www.leprismemagazine.com/single-post/2017/07/11/Aerofarm-histoire-de-la-plus-grande-ferme-int%C3%A9rieure-et-verticale-au-monde-racont%C3%A9-par-Michael-Birron-english-version>
- 17 . <https://www.leprismemagazine.com/single-post/2017/07/11/Aerofarm-histoire-de-la-plus-grande-ferme-int%C3%A9rieure-et-verticale-au-monde-racont%C3%A9-par-Michael-Birron-english-version>
- 18 . <https://inhabitat.com/ikea-david-chang-and-ruler-of-dubai-invest-40-million-in-aerofarms-vertical-farming/>
- 19 . <https://www.leprismemagazine.com/single-post/2017/07/11/Aerofarm-histoire-de-la-plus-grande-ferme-int%C3%A9rieure-et-verticale-au-monde-racont%C3%A9-par-Michael-Birron-english-version>
- 20 . <http://aerofarms.com/values/>
- 21 . <https://www.techsciresearch.com/news/1992-organic-food-market-to-grow-at-cagr-14-till-2021.html>
- 22 . <https://www.publicsenat.fr/article/politique/sondage-les-agriculteurs-ne-sont-pas-respectueux-de-l-environnement-selon-59-des>
- 23 . <https://www.leprismemagazine.com/single-post/2017/07/11/Aerofarm-histoire-de-la-plus-grande-ferme-int%C3%A9rieure-et-verticale-au-monde-racont%C3%A9-par-Michael-Birron-english-version>
- 24 . <http://aerofarms.com/team/>
- 25 . <https://en.wikipedia.org/wiki/FarmBot>
- 26 . Une CNC (Computer Numerical Control) est une machine-outil à commande numérique. Le déplacement sur 3 axes, X,Y, et Z est assuré par l'ordinateur qui lui est relié.
https://fr.wikipedia.org/wiki/Machine-outil_%C3%A0_commande_num%C3%A9rique
- 27 . <https://www.numerama.com/tech/181987-farmbot-une-revolution-open-source-pour-cultiver-bio-sans-effort.html>
- 28 . <https://www.numerama.com/tech/181987-farmbot-une-revolution-open-source-pour-cultiver-bio-sans-effort.html>

- 29 . <https://www.numerama.com/tech/181987-farmbot-une-revolution-open-source-pour-cultiver-bio-sans-effort.html>
- 30 . <http://www.iutnantes.univ-nantes.fr/farmbot-un-robot-potager-intelligent-concu-a-nantes-2238609.kjsp>
- 31 . voire entretien jardin des ronces
- 32 . <https://en.wikipedia.org/wiki/FarmBot#Software>
- 33 . <https://maisonagricultureurbaine.com/l-agriculture-urbaine/les-bons-conseils/l-agriculture-urbaine-a-domicile/>
- 34 . <https://www.kickstarter.com/projects/782981447/vegetable-garden-jardin>
- 35 . <https://www.kickstarter.com/projects/782981447/vegetable-garden-jardin>
- 36 . <https://www.leroymerlin.fr/v3/p/produits/potager-d-interieur-viviana-vilmorin-e1501328639>
- https://www.amazon.fr/Florex-Plateau-7-herbes-aromatiques/dp/B00AECSXGM/ref=asc_df_B00AECSXGM/?tag=googshopfr-21&linkCode=df0&hvdev=c&hvnetw=g&hvqmt=&psc=1
- 37 . <https://www.florentaise.com/fr/marques/jardin>
- 38 . Voir entretien ECOS
- 39 . <http://www.nantes-amenagement.fr/projet/doulon-gohards/>
- 40 . <http://www.ecosnantes.org/blog/blog/quelle-est-l'intervention-decos-dans-le-quartier-doulon-gohards/>
- 41 . voire entretien Jardin Des Ronces
- 42 . <http://www.rtl.fr/actu/debats-societe/combien-reste-t-il-de-payans-aujourd-hui-en-france-7781203391>
- 43 . <http://www.nantes-amenagement.fr/projet/doulon-gohards/>
- 44 . voire entretien Jardin des Ronces
- 45 . voire entretien James & Shruti

- 46 . https://fr.wikipedia.org/wiki/Percival_Alfred_Yeomans
- 47 . voire entretien Jeanne Leman
- 48 . Appel à projets urbains innovants pour transformer les souterrains de Paris et révéler leur potentiel
- <http://www.reinventer.paris/>
- 49 . Interview de O. Durand sur Sun Business : <https://www.youtube.com/watch?v=ng5PDS3zgnI>
- 50 . Voir entretien Olivier Durand
- 51 . <https://lesronces.noblogs.org/post/2017/12/09/comprendre-la-zac-des-gohards-pour-mieux-y-resister/#more-488>
- 52 . Organisme auquel Nantes Métropole Aménagement a délégué une partie de l'accompagnement des fermes urbaines de la ZAC. CAP44 est surtout dans le cas présent, jury des porteurs de projet de fermes urbaines.
- 53 . Voir prise de notes Arnaud Le Goff
- 54 . https://www.loire-atlantique.fr/jcms/services/environnement-energies/le-pean-des-vallees-de-l-erdre-du-gesvres-et-du-cens-fr-p1_75165

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



- CONCLUSION -

Dire de l'agriculture urbaine qu'elle ne sert à rien est une question qui relève de la provocation. Il convient de dire, et nous en avons vu quelques preuves, qu'elle possède bien des utilités, certaines que nous n'avons par ailleurs pas évoquées. Nous aurions pu, plus que de le mentionner dans le morceau de récit du Jardin de Ronces, approfondir le projet de la Ferme des 5 Ponts de l'île de Nantes. Un projet immobilier mixte au sud de l'île de Nantes, initié par l'association Eaux Vives, comportant un accueil de jour et de nuit pour personnes SDF. Les 40 hébergements mis à disposition de ces personnes entrent en relation avec un restaurant qui leur est dédié, ainsi qu'un potager sur toit qui vient compléter le cercle vertueux de ce lieu à vocation de réinsertion. De manière générale, ce sont ces type de services « alter-productifs », rendus par l'agriculture urbaine qui en font tout son intérêt. Car quoi qu'on puisse en dire, lorsqu'elle est bien pratiquée, c'est à dire à bon escient, l'agriculture urbaine est très productive. Productive, à son échelle, comme un complément d'agriculture pour les villes, et productive dans ce qu'elle dégage en bienfaits autour d'elle, mais pas productiviste.

Car si certains voudraient faire de l'agriculture urbaine un objet de productivisme, à mon sens, ils se trompent. Il s'agirait d'un retour à la déconnexion entre producteur et consommateur. En allant à l'encontre de ce que ce jardinage en ville peut générer sur ceux qui le pratiquent, afin de pousser une économie de production agricole économiquement profitable, nous serions dans une fuite en avant vers des principes qui nous viennent finalement du passé, ceux de l'agriculture expansive conventionnelle, et dont nous avons tant de mal à nous détacher aujourd'hui.

Il serait plus qu'illusoire de dire que nous pourrions nourrir la ville par la ville. Ce constat est fait très tôt dans ce travail, dès le début d'ailleurs. Il s'agissait de désamorcer un débat qui n'a pas lieu d'être. Ce n'est pas son rôle, et ça ne l'a jamais été. Villes et campagnes ont toujours fonctionné en complémentarité, elles sont dépendantes l'une de l'autre. Vouloir que la ville ressemble davantage à la campagne, tout en faisant en sorte que la campagne devienne ville, à défaut de la voir perdre ses habitants et mourir à petit feu, est un des travers des politiques d'aménagement contemporaines. On nous parle souvent de l'inévitabilité de voir l'exode rural s'accroître, il ne s'agit pourtant pas tant d'une fatalité, mais plutôt d'une volonté politique que les pouvoirs en place seraient en capacité de changer. La volonté métropolitaine

serait de s'étendre, d'absorber les campagnes environnantes, et de vider celles plus éloignées, par des appels du pied faits aux populations rurales. Il serait intéressant, plutôt que de troubler les identités et les fonctionnements bien distincts des deux entités, d'essayer de travailler les espaces tampons qui constituent toutes les zones périurbaines, à la fois proches des villes tout en étant à même de les nourrir de par l'espace et la proximité à la campagne dont elles disposent.

Lorsqu'elle est à l'initiative d'un pouvoir public, l'agriculture urbaine entre malheureusement parfois dans un cercle vicieux. Sachons faire davantage de végétalisation en ville, en passant pourquoi pas par l'agriculture urbaine, sans pour autant oublier les agriculteurs de la ruralité, ce qu'ils ont toujours apporté à la ville, et ce qu'ils devront lui apporter à l'avenir.

Les exemples de ce manque de tact de la part des autorités sont criants par bien des projets. Nous aurions pu parler d'Europacity, comble d'hypocrisie dès sa posture initiale, mais également par les péripéties qui l'ont vu évoluer. Un gigantesque centre de commerces et de loisirs de 280 ha, en lieu et place d'une terre agricole très fertile en céréales, le Triangle des Gonesses. Un projet qui permet de se rappeler que l'équivalent d'un département français est recouvert de béton tous les 8 ans. Retoqué par les autorités judiciaires, le projet de BIG a dû être modifié. L'agence de l'architecte star Bjark Ingels, dessinera une forme architecturale plus proche de son environnement, tout en conservant les mêmes codes. La deuxième esquisse verra donc apparaître un « programme surprise », 7 hectares de fermes urbaines qui viennent servir de « couvre chef » à la nouvelle architecture. Un remaniement qui ne manque pas de faire grincer des dents ceux qui défendent ces terres céréalières, puisqu'au final, il s'agit de remplacer 280 ha de bonnes terres par 7 ha « d'agriculture urbaine »

Bien d'autres projets immobiliers, pilotés par des mairies, empruntent ce même chemin. On pourrait citer le projet de réaménagement du site de l'ex-usine EIF dans le quartier des murs à pêches de Montreuil, qui suscite lui aussi de vifs débats. Au delà de tous les exemples que nous avons pu étudier, survoler, et ceux que nous n'avons pas évoqués, vient en sous-titre l'idée d'une instrumentalisation multiple de l'agriculture urbaine, idée très pertinente dont nous pourrions défendre de nombreuses applications à travers le monde dans un autre exercice.

La question : « A qu(o)i sert l'agriculture urbaine ? », pourrait se traduire par : « Qui se sert de l'agriculture urbaine ? » dans le sens où le sujet s'apparente parfois à un objet de servilité qu'il ne devrait pas être.

Si le travail effectué est un mémoire critique d'un sujet qui d'apparence ne s'y prête pas, il est plus critique des méthodes qui mènent l'agriculture urbaine à devenir un outil d'aménagement, de marketing ou d'autres usages, que de l'agriculture urbaine en elle-même. L'assentiment du rédacteur pour le sujet est d'ailleurs à l'origine bien réel, bien que cela ne transparaisse peut être pas dans les écrits. Les déconvenues vis à vis du traitement que peut recevoir un tel concept ont été génératrices de ce travail. Un travail qui ne se veut pourtant pas d'être à charge, mais plutôt de rendre compte d'une réalité parfois peu visible.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

#.

—

- BIBLIOGRAPHIE -

- Mathis, Charles-François et Pépy, Emilie-Anne, *La Ville Végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVIIe - XXIe siècle)*, L'environnement a une histoire, Champ Vallon, 2017, 369 p.
- White, M. 2011. « D-Town Farm : African-American Resistance to Food Insecurity and the Transformation of Detroit », *Environmental Practice*, vol. 13, p. 406-417.
- <https://www.fermedubec.com/wp-content/uploads/2017/11/La-m%C3%A9thode-de-la-Ferme-du-Bec-Hellouin.pdf>
- Peeters, Benoît, et François Schuiten. *Les portes du possible*. Paris: Casterman, 2005.
- Pedro, Gadanho, Laia Joao, et Ventura Susana. *Utopia / Dystopia : a paradigm shift in art and architecture*. Milan: MAAT Museum of art architecture and technology, 2017.
- Nina Rappaport. *Vertical urban factory*. Actar, 2015.
- Mark, Gorgolewski, Komisar June, et Nasr Joe. *Carrot City*. New York: The Monacelli Press, 2011.
- Greg, Goldin, Lubell Sam, et Libeskind Daniel. *Never Built New York*. New York: Metropolis books, 2016.
- Amale Andraos, Dan Wood. *Above the pavement - the Farm !* New York: Princeton architectural press, 2010.
- Revoir Paris, l'exposition / François Schuiten, Benoît Peeters ; Christelle Lecoœur : Exposition, 2014-2015, Paris, Cité de l'architecture et du patrimoine, Bruxelles : Casterman, 2014 .- 96 p. : ill. ; 34 cm
- *Sunburnt cities : the great recession, depopulation and urban planning in the american Sunbelt* / Justin B. Hollander ; foreword by Frank Popper, Londres : Routledge, 2011 .- 165 p. : ill. ; 25 cm.
- Barbe, Frédéric et Leclerc Aguilon, Ambre, *Rapport au Ladyss. Une étude de cas à Montreuil. Les « services écosystémiques culturels » dans une ville de banlieue Éléments pour une valorisation plurielle de la nature en ville*, Juin 2015, 48 p.
- *Breaking Through Concrete : building an urban farm revival* / David Hanson, Edwin Marty ; photographs by Michael Hanson, foreword by Mark Wine, Berkeley : University of California Press, 2012 .- 181 p.

- *Beauty Redeemed : recycling post-industrial landscapes* / Ellen Braae, Berlin : Birkhäuser, 2015 .- 335 p. : fotogr., plans ; 28 cm.
- Flaminia Paddeu, « Sortir du mythe de la panacée. Les ambiguïtés de l'agriculture urbaine à Détroit », *Métropolitiques*, 13 avril 2017.
URL : <http://www.metropolitiques.eu/Sortir-du-mythe-de-la-panacee-Les.html>.
- André Torre & Lise Bourdeau-Lepage, « Quand l'agriculture s'installe en ville... Désir de nature ou contraintes économiques ? », *Métropolitiques*, 6 février 2013.
URL : <http://www.metropolitiques.eu/Quand-l-agriculture-s-installe-en.html>.
- François Déalle-Facquez, « L'agriculture en ville : un projet urbain comme un autre », *Métropolitiques*, 16 décembre 2013.
URL : <http://www.metropolitiques.eu/L-agriculture-en-ville-un-projet.html>.
- *Farming the city : food as tool for today's urbanisation* / edited by CITIES, trancity - valiz
Amsterdam : Valiz, 2013 .- 232 p. : ill. ; 24 cm.
Solutions alternatives à la grande distribution pour nourrir les populations urbaines : fermes en ville, marchés de producteurs locaux.
- <https://lesronces.noblogs.org/post/category/gohards/>
- Paddeu, F. 2017. « Legalising urban agriculture in Detroit : a contested way of planning for decline », *Town Planning Review*, vol. 88, n° 1, p. 109-129
- Paddeu, F. 2015. *De la crise urbaine à la réappropriation du territoire. Mobilisations civiques pour la justice environnementale et alimentaire dans les quartiers défavorisés de Détroit et du Bronx à New York*, thèse de doctorat de géographie dirigée par Cynthia Ghorra-Gobin et soutenue le 7 décembre 2015 à l'université Paris-4 Sorbonne.
- Morgan, K. 2015. « Nourishing the City : The Rise of the Urban Food Question in The Global North », *Urban Studies*, vol. 52, n° 8, p. 1379-1394.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

*

.

—

- ANNEXES -

ENTRETIEN JAMES BRAZIL

J = James Brazil (professeur) / S = Shruti (assistante étudiante) / A = Alexis

- A : Est-ce que vous vous souvenez de la première fois que vous avez entendu parler d'agriculture urbaine ?

- J : Ah c'était il y a longtemps, à mon premier boulot en tant que paysagiste. Je travaillais dans une boîte de paysagistes chez moi en Australie entre mes 15 ET 21 ans je crois. Et pour être tout à fait honnête je crois que j'ai entendu parler de permaculture avant même d'entendre parler d'agriculture urbaine, parce que la permaculture est plus ou moins née en Australie sous l'influence de P.A. Yeomans. Nous avons une expression en Australie, on ne dit pas : « grandir en Australie, mais grandir avec l'Australie ». C'est une présence tellement grande dans ta vie, ne serait-ce que par l'immensité du territoire, que cela devient presque quelqu'un dans ta vie, comme une personnalité importante. En Australie tout ce que nous faisons, que ce soit en paysage ou en architecture, est intimement lié à cette vision des choses.

- S : Je me souviens en avoir entendu parler en 2014 je crois. Mais en Inde on ne parle pas d'agriculture urbaine à proprement parler. Nous avons des arbres fruitiers au sein des villes mais nous n'avons pas de labels pour cela.

- A : Donc toi James, tu avais déjà un intérêt pour l'agriculture avant même de prendre connaissance des notions d'agriculture urbaine puisqu'il s'agissait de ton travail.

- J : Oui clairement, mais je pense que cela a commencé bien avant cela. Ma mère a toujours été extrêmement impliquée dans son jardinage. Etant elle-même chinoise d'origine elle a toujours fait pousser des légumes et herbes médicinales pour sa propre consommation. Je me souviens qu'à chaque fois qu'elle était en train de cuisiner quelque chose elle me demandait d'aller chercher des herbes ou autres dans le jardin pour agrémenter ses plats. C'est inscrit dans mon éducation.

- A : Et toi Shruti, tu t'intéressais au jardinage ou autre chose ?

- S : Mon grand père mettait beaucoup de cœur dans son jardinage et son potager. Même sur son lieu de travail à l'époque il y avait un espace dédié au jardinage pour les employés. Du coup il n'y avait que rarement

besoin d'aller chercher la nourriture ailleurs, tous les légumes de bases, oignons, basilic étaient là. Donc oui l'intérêt pour l'agriculture a toujours été présent dans ma famille, et j'imagine que le fait de moi même faire pousser ma consommation a développé ma capacité à être n'importe où et me sentir en sécurité pour ce qui est de la nourriture, ne pas avoir à m'en soucier.

- A : Ce que tu viens de dire me rappelle la visite de la ferme urbaine de Wynwood. Je me souviens que le responsable de l'endroit nous a dit en fin de visite, un peu pour conclure notre venue sur une note d'humour également, que tout ce qu'il avait créé ici avait été créé pour pouvoir survivre dans le cas d'une apocalypse de zombie. C'était bien sûr de l'humour mais d'une certaine manière on peut interpréter cela comme une posture sur la sécurité alimentaire qui n'est pas vide de sens quand on sait à quel point le Sud de la Floride n'est pas à l'abri des catastrophes climatiques.

- J,S : Oui c'est vrai c'était amusant on peut l'interpréter comme ça.

- A : Bref, je sais que toi par exemple Shruti tu ne manges pas de viande. Est-ce que tu penses que tes habitudes alimentaires ont un lien avec l'intérêt que tu portes pour l'agriculture urbaine ?

- S : Ouai, je mangeais de la viande avant, plus maintenant. Oui je pense que tu as raison je pense que l'un a influencé l'autre. Et j'ajouterais que c'est sûrement quelque chose que je partage avec James en terme d'habitudes culturelles, et de comportement religieux dans une certaine limite, mais pas trop religieux quand même (rires). En Inde il y a une variété des communautés qui mène à une variété des comportements, certaines personnes ne mangent pas de bœuf, ou pas de viande, ou pas d'ail pour X raison, mais souvent religieuses. Je ne dirais pas que suis allée à ce point dans l'extrême. Mais depuis que j'ai accès à Facebook et aux réseaux sociaux j'ai commencé à voir des choses, sur la page de PETA par exemple, et c'est à partir de là que j'ai commencé à changer mes habitudes alimentaires. En 2014 j'habitais dans une ville très connue pour ses élevages de volailles. A partir du moment où j'ai pris conscience de ce qu'il se passe à l'intérieur de ces fermes qui sont en fait des usines, je me suis dit : c'est bon j'arrête. Mes expériences de vie et mes habitudes culturelles m'ont peu à peu conduit vers ma vision actuelle de la consommation alimentaire.

- A : Est-ce que l'un d'entre vous a des allergies ou un régime spécifique qui vous a mené à être plus conscient de ce que vous mangez, et par extension vous aurait guidé vers le phénomène agriculture urbaine ?

- S : Je n'ai aucune allergie ou régime particulier. J'ai peut-être des intolérances dont je n'aurais pas connaissance. Pour ce qui est de mon régime alimentaire tout de même, je pense que je retourne progressivement aux traditions alimentaires anciennes. J'essaie de regarder comment les gens mangeaient dans le temps, dans différents endroits du monde.

- J : Pour moi, comme je te le disais, ma mère avait un grand jardin qui représentait une grande source de ce que nous mangions. Mais une chose intéressante également c'est que ma famille est dans le milieu du fruit de mer, donc le poisson a toujours été quelque chose qu'on mangeait tous les jours. Je pourrais dire qu'on était des enfants gâtés parce qu'on avait du poisson frais qui arrivait directement du marché en livraison tous les jours. Pour résumer tout cela en une chose je dirais que ma mère a toujours été très sensible à ce que nous mangions, les œufs fermiers tout ça... A part ça j'ai été intolérant au lactose pendant un moment mais ça s'est dissipé avec le temps. Par contre l'idée d'un bon régime a toujours été considéré comme une sorte de traitement sain chez moi. Tu connais le dicton : « Un esprit sain dans un corps sain », et la chose la plus immédiate à laquelle je pouvais avoir accès chez moi c'était de bons produits frais et sains.

- S : Il y a de cela 2 ou 3 ans en Inde il y a eu des pénuries d'eau extrêmes et en conséquence tous les champs de culture ont plus ou moins été cramés par la chaleur de l'été. C'est à peu près à ce moment là aussi que j'ai commencé à m'intéresser à notre propre production, et force était de constater que nous sommes toujours aujourd'hui très dépendants des importations pour nous nourrir, alors même que nous avons des produits dont personne n'a jamais entendu parler mais qui méritent qu'on s'y intéresse. J'ai récemment déménagé dans une très jolie maison avec un beau jardin derrière où l'on fait pousser beaucoup de choses, je ne me souviens pas de tout ce qu'il y a mais il y a un arbre à Jackfruit (jacquier). C'est un fruit intéressant qui vient d'Asie du Sud Est, et il y a plein de fruit et légumes là a bas auxquels nous ne sommes pas habitués mais qui ont des vertus et propriétés impressionnantes.

- A : Est-ce que vos habitudes alimentaires ont évolué depuis que vous vous êtes impliqués dans l'agriculture urbaine ? Diriez-vous qu'il y a une cohérence entre votre intérêt et votre style de vie ?

- J : Pour ce qui est de mes habitudes alimentaires et mon style de vie, en sachant que je travaille sur l'agriculture urbaine, je demande encore à être convaincu ! (rires)

- A : C'est toujours difficile, pour ne pas dire impossible, de s'appliquer

une idée à 100%, même si on y adhère.

- J : C'est ça le truc en fait, je suis très sceptique des choses que j'essaie moi-même de faire connaître ! Et je pense que cette conflictualité me pousse plus qu'autre chose. Pour moi qui suis très sceptique, j'ai besoin de voir l'impact réel de chaque idée que je propose pour voir exactement de quoi on parle.

- A : Je suis assez d'accord avec toi, et je pense que c'est ce défi des habitudes alimentaires qui rend les choses intéressantes. Si on réfléchit à une planification de l'agriculture urbaine comme le seul et unique moyen de produire de la nourriture, il faut savoir qu'on ne pourra plus manger de la même manière parce que les nouveaux systèmes de culture ne permettent pas à tous les légumes de pousser. Et c'est cette observation là qui rend sceptique, rend compte de l'ampleur du challenge, et interroge sur comment on peut le surpasser.

- A : Question simple : Quel est pour vous le but de l'agriculture urbaine ?

- S : Pour moi il s'agit de répondre aux problématiques d'insécurité alimentaire et rendre les villes plus productives en termes de nourriture sur le long terme.

- J : Pour moi le but principal de l'agriculture urbaine est de répondre aux problématiques de densité du territoire. C'est le but principal puisque plus la terre vieillit et plus nous subissons les conséquences du changement climatique, le moins nous disposons de terres, et nous nous devons densifier toutes nos activités, dont l'agriculture. C'est la réponse à la ville durable, l'agriculture urbaine.

- A : Est-ce que vous comprenez que certaines personnes émettent des doutes quant à la nécessité de l'agriculture urbaine ?

- J : Moi ce que je constate c'est que la plupart des gens sont sceptiques à l'idée même qu'il y ait des questions à se poser sur notre façon de consommer ce que nous mangeons. Beaucoup ne voient pas l'intérêt de se poser des questions alors qu'il suffit juste de descendre au fast food le plus proche pour se payer un burger ou aller au supermarché d'à côté pour acheter les oranges du Mexique qui sont 2 fois moins cher que celles de Floride. Ces sceptiques là sont la cible n°1 du travail que nous effectuons. Que pouvons-nous faire pour planter les questionnements dans leurs têtes. Je pense que c'est là où nous en sommes actuellement. Il s'agit de leur

proposer notre travail d'une manière qui leur soit tangible, c'est ça le plus gros challenge, changer les mentalités. Il faut qu'ils puissent interagir avec nos propos, que ce soit à travers une image séduisante, une exposition, ou quoi que ce soit. Je pense que c'est là que nous en sommes actuellement. Au passage, j'ai reçu des financements pour construire un prototype donc ça sera similaire à ce que nous avons fait à la makerfair mais vraiment axé sur l'agriculture urbaine.

- A : Quelle est l'idée derrière tout ça ?

- J : Pour résumer, la même personne avec qui nous avons travaillé sur la makerfair, Gavin McKenzie, de la McKenzie Construction Company veut s'associer sur le projet. On part sur un scénario de workshop ouvert, où l'on construirait un prototype qui aurait vocation à communiquer cette idée de l'aliment et sa relation à l'énergie et l'eau. Ensuite vers octobre novembre de l'année prochaine, nous concevons un pavillon au sein duquel les gens pourront s'exprimer et expliquer les grandes lignes de l'agriculture urbaine, ses techniques etc...

- A : Je me souviens que le premier cours que nous avons eu avec toi au dernier semestre avait pour but la création d'un collage sur la ville de Miami, s'inspirant de Superstudio, Archigram, et Archizoom, des collectifs d'architectes se projetant dans des futurs utopiques et distopiques. Penses-tu qu'il y ait un lien entre les projets de villes autonomes qui se reposent sur ces principes d'agriculture urbaine, et les images utopiques/distopiques de la ville ?

- J : Complètement, parce que le futur de notre planète oscille entre un horizon distopique et un autre plus utopique. Donc je pense que spéculer doit faire partie de la nature des projets que nous pensons ou que nous faisons. Il est important de se projeter à la grande échelle pour offrir une vision potentielle, utopique ou distopique, afin d'atteindre les questionnements qui sont les nôtres. Soit dit en passant je trouve que la nature du travail effectué le dernier semestre est presque plus à mettre en lien avec le cinéma.

- A : Oui, moi j'ai vraiment eu l'impression de réaliser un travail de science fiction.

- J : Oui c'est tout à fait ça. Désormais nous sommes moins dans la science fiction, on est plus dans comment mettre en œuvre nos principes à travers des prototypes. Et vis à vis du travail effectué jusqu'à présent,

avec Shruti nous sommes revenus sur certains dessins et certains aspects du projet global. Et la question que nous nous posons maintenant est : Devons-nous continuer dans cette vision utopique de la ville autonome, ou devons-nous redescendre sur des bases plus réalistes.

- A : Moi c'est le fossé qui me marque le plus aujourd'hui, celui de la comparaison de la recherche sur l'agriculture urbaine à grande échelle un peu mégalo quelque part, avec les cas concrets d'interventions citoyennes, associatives, bénévoles de jardin participatifs. Et c'est aussi ce qui peut rendre sceptique sur l'honnêteté de tels projets.

- J : Je pense que l'idée est d'amener les gens à dépasser ce scepticisme à travers une image qui peut choquer, mais qui serait réelle, celle de Miami si elle devait s'auto-suffire alimentaires parlant. J'imagine que la ligne oscille entre choquer les gens et leur apporter une forme d'éducation sur un sujet qu'ils ignorent pour la plupart d'entre eux.

- A : Oui ça me paraît intelligent comme démarche, et quand je disais que j'avais l'impression de faire un travail de science fiction, il n'y avait pas de connotation négative. Les images et projections que nous avons produit en studio ont l'esthétique de la science fiction mais le travail derrière la science fiction ne repose ni plus ni moins que sur des données scientifiques. Donc tout est vrai, ce n'est pas de la science fiction gratuite. Une chose que nous n'avons pas évoqué est l'aspect financier de telles opérations. C'est une chose que nous n'avons pas pu faire parce que cela demande beaucoup de temps, c'est un travail à part entière. Je me souviens d'ailleurs d'un des membres du jury final qui nous disait que tout cela était très bien, mais que la prochaine étape serait évidemment de mettre des chiffres sur le coût de tout cela.

- J : C'est tout à fait vrai. Et avec Gavin McKenzie nous avons commencé à rassembler les éléments qui nous permettront de faire le bilan comptable. Nous sommes réellement en train de le faire en ce moment. Nous avons listé les différents fournisseurs des différentes technologies, essayé de voir de quels types de systèmes nous allons avoir besoin, et à quelle échelle. Ce qui nous motive et ce que nous avons pu constater pour le moment c'est que les bénéfices potentiels de l'agriculture urbaine sont énormes. Aerofarms (entreprise du New Jersey de fermes urbaines à échelle industrielle) en est l'un des meilleurs exemples. Il y a quelques jours justement, la compagnie a rassemblé plus de \$40 millions de financement de IKEA, le chef David Chang, et le Cheik de Dubaï ou quelqu'un d'autre je ne sais plus. Je viens tout juste de lire un article sur de jeunes entrepreneurs qui viennent de démarrer

leur entreprise de production agricole urbaine sur le même schéma, et les résultats sont déjà là. L'idée restant quand même que cela n'est pas aussi viable si ce n'est pas sur une production industrielle. L'agriculture urbaine est aussi économiquement intéressante dans sa capacité à accumuler les surplus d'énergie et d'eau des bâtiments l'environnant. Pour moi c'est une belle idée si vous avez un jeune client qui lance son entreprise, qui est fan de l'idée de l'agriculture urbaine, et qu'il veut l'intégrer à son activité comme quelque chose qui puisse l'aider dans son développement. Il y a de réelles opportunités pour ramener l'agriculture au sein de la ville. Certaines sont plus viables financièrement que d'autres d'un point de vue marketing et en terme de production. Dans le meilleur des cas il faudra que ce soit une usine (rires)

- A : Penses-tu que l'agriculture urbaine sera une réalité dans les années à venir ? Certains disent qu'il s'agit juste d'une tendance, et que l'effet de mode va se dissiper dans le futur.

- J : Et bien je pense que l'agriculture urbaine est déjà une réalité. Mais je pense que la version « indoor », dans un environnement contrôlé comme nous l'envisageons est le visage futur de l'agriculture urbaine. Je le pense vraiment. Il y a définitivement une montée du phénomène et nous en entendrons de plus en plus parler dans les années à venir. Et dans quelques années il y aura également une exigence de le faire parce que la réalité et les urgences du monde nous auront rattrapé.

- A : Le travail du semestre dernier avait pour but de penser le fonctionnement et l'aspect d'une ville autonome, en l'occurrence Miami. Penses-tu que la ville autonome soit une réelle nécessité ou bien s'agit-il plus d'un concept, une recherche qui vise à développer une théorie.

- J : Je pense que c'est à la fois une nécessité et de la recherche. Peut-être qu'avoir ces objectifs extrêmes n'est peut-être pas la meilleure manière de faire comprendre les problématiques que nous essayons d'aborder. Mais quand on voit la paralysie qu'a provoqué l'Ouragan Irma il y a peu, on se dit que le concept n'est pas si étranger de nos réalités que cela. Quand on voit tous les retards, les délais provoqués sur Miami en matière d'imports, cela fait sens de se demander pour on ne pourrait pas essayer de vivre sans cette dépendance d'entités extérieurs pour mieux affronter ce genre de situations qui sont courantes ici, des ouragans il y en a tous les ans. L'autosuffisance aujourd'hui c'est une notion qui appartient surtout à la construction de bâtiment, en terme d'énergie surtout, mais qui nous parle évidemment à nous aussi dans le travail que nous faisons, et c'est sur ce chevauchement de la notion d'autosuffisance que nous devons travailler.

ENTRETIEN CÉDRIC DUVAL

Entretien du 06/03/18, 14h30, avec Cédric Duval, maraicher bio,

- A : Ce que j'aurai voulu savoir c'est comment vous êtes arrivé sur le projet Doulon-Gohards ? Est-ce que Nantes Métropole vous a contacté directement ou bien est-ce que vous avez pris connaissance du projet et êtes ensuite allé manifester votre intérêt pour le projet de la ZAC ?

- C : Alors il faut reprendre depuis le début du projet, c'est Nantes Métropole Aménagement qui est derrière. Et ils avaient l'idée de réactiver des fermes et c'est vrai que c'est pas leur spécialité l'agriculture donc ils ont du aller chercher des personnes capables de répondre à leurs questions, de voir ce qui était possible d'être fait sur le secteur en partant de choses existantes. Donc moi je suis maraicher local on va dire. Je travaille sur petite surface. J'ai un lien aussi avec ce quartier parce que je connais des gens qui exploitaient avant ici et du coup on a fait une rencontre et ils trouvaient pertinent ce que j'expliquais et ce que j'analysais un peu de ce territoire, qui est un territoire où il y a quand même un patrimoine maraicher qu'il faut respecter c'est important, tout en étant dans la modernité d'une agriculture d'un milieu urbain donc il fallait respecter ces 2 choses là, donc on a fait ce tour là, et après on m'a demandé une étude. Moi je suis maraicher, je suis obligé de travailler avec d'autres personnes pour produire des documents, avec une agence d'urbanisme qui s'appelle Alphaville qui est à Paris, on a travaillé ensemble sur une projection du quartier Doulon-Gohards avec moi une partie plus technique bien sûr qui me concerne que ce soit le patrimoine agronomique, le patrimoine du sol, le patrimoine végétal, c'est important pour moi de le préserver, il y a des vieux arbres ici, là bas il y a des vieux pommiers, des vieilles variétés donc ça serait dommage de tout shooter.

- A : Il y a de vieux murs aussi.

- C : Il y a les fermes il y a les murs, il y a beaucoup de choses à respecter voilà. C'était un peu le travail qu'on a eu sur ce rapport là.

- A : Ensuite de cela vous avez eu l'opportunité de créer votre ferme au sein de ce projet urbain, c'est ça ?

- C : Du coup ça c'était en 2016 qu'on a rendu le rapport, 2017 il ne s'est rien passé, et

après il y a eu les manifestations pour se positionner sur les fermes et c'est vrai que moi entre temps j'ai appris que sur mon site des Sorinières, j'ai le contournement des Sorinières qui arrive sur site et du coup je suis dans une zone où je suis locataire, bail précaire, donc j'ai réfléchi à l'opportunité de dire bon bah pourquoi pas faire le pas aussi d'aller sur Doulon vu que je connaissais bien le quartier et que j'avais déjà un peu travaillé dessus, et du coup j'ai proposé un projet à Nantes Métropole Aménagement et la CIAP qui sont liés qui gèrent les porteurs de projet sur une ferme qui serait assez orientées vers le technique et le scientifique qui ferait du maraichage et un peu d'arboriculture voilà et je trouvais intéressant d'avoir des liens notamment avec le Lycée Agricole Le Grand Blottereau qui est juste à côté avec qui je travaille beaucoup, j'ai souvent des stagiaires, et ça peut être « Moissons Nouvelles » aussi qui est à côté, pôle maraichage. Je trouve qu'il y a quelque chose à développer sur ce côté technique et scientifique tout en étant productif. A la base c'est vraiment l'idée de la production parce que on est de vrais agriculteurs quoi. L'agriculture urbaine c'est multiple hein, mais voilà moi je suis agriculteur et pour moi c'est important que dans l'agriculture urbaine il y ait des agriculteurs. Parce que si on parle d'agriculture urbaine et qu'il n'y a pas d'agriculteurs c'est un peu dommage. C'est intéressant parce que ça fait un peu un lien aussi entre la campagne et la ville et moi je vis à la campagne aux Sorinières et ça crée un lien important. C'est important qu'on ait une communication avec la ville et la campagne, ce que l'on perd de plus en plus on va dire. Donc nous on montre ce qu'on fait quoi, parce que agriculteur c'est un métier dur et c'est important de communiquer sur ce qu'on fait, montrer qu'on peut faire des choses jolies aussi, et qu'on se bouge en agriculture.

- A : Vous disiez précédemment que votre exploitation était en péril vis à vis des infrastructures routières qui vont se construire. Est-ce que vous considérez ça comme une délocalisation de ce que vous faisiez avant ?

- C : Oui, et puis les Sorinières c'est dur d'évoluer, je peux pas planter d'arbres notamment fruitier, moi j'aime l'arbre fruitier donc après c'est vrai que je gère aussi le potager de la cantine donc j'ai déjà un pied en urbain et pour moi c'est des sites différents, des approches un peu différentes mais avec une philosophie de base qui est toujours la même, on est bio, on fait aucun traitement, qualitatif, on est sur des petites surfaces qu'on optimise au maximum, l'ergonomie au travail pour les gens qui travaillent, et mes employés c'est super important et le lien humain, le lien social, que ce soit avec les clients du marché ou autre, donc pour moi c'est des sites différents parce

qu'aux Sorinières on a une serre de 1500 m² qui est une vieille serre qui a plus de 40 ans donc, qui est un super outil de production, ici voilà c'est nouveau donc avant que ça soit vraiment opérationnel, fonctionnel, il va falloir un petit peu de temps quoi. Ça ne se passe pas en un coup de clic on va dire. Il faut du temps donc il faut attendre bien 2, 3 ans avant de s'implanter ici oui.

- A : De ce que j'ai lu, ce que vous avez aux Sorinières c'est 1/2 hectare, là c'est 1 hectare si je ne me trompe pas. Est-ce que vous allez rester que sur du plein air ?

- C : Ici il y a plein air mais il y aura sûrement de l'abri qui va arriver à un moment donné, pour avoir la viabilité économique parce que à un moment donné il faut qu'on puisse en vivre et c'est vrai qu'on vend des salades à 1€, des radis à 1,20€, donc avant de gagner sa vie... C'est vrai qu'une serre ou un abri ça permet de sécuriser en amont de la saison et en aval de la saison.

- A : Sur la distribution vous allez être sur le même modèle ? De la vente directe et vente aux restaurateurs ?

- C : La distribution ça sera plutôt vente directe ici puisque c'est vrai qu'on est dans la ville, aux Sorinières on était un peu excentré donc voilà.

- A : Au niveau du foncier comment ça se passe ?

- C : Je suis locataire.

- A : Vous avez un arrangement avec Nantes Métropole ?

- C : Non c'est pas un arrangement c'est comme ça, mais il y a pas le choix donc bon, c'est difficile d'acquérir du terrain quand on est jeune agriculteur, c'est dur quand même en lisière de ville, même aux Sorinières je suis locataire. Donc voilà il faut s'y faire, c'est comme ça et puis voilà.

- A : Est-ce que vous avez un soutien de Nantes Métropole ? Est-ce qu'ils vous aident à vous installer ?

- C : C'est quoi Nantes Métropole ? Parce que il y a plein de choses différentes.

- A : Un soutien financier, d'une instance publique ou privée ?

- C : Après eux ils s'engagent à ce que le terrain soit propre, prêt à être cultivé, il faut que le terrain soit aux normes. Voilà on a pas d'aides spécialement mais ils mettent à disposition un outil fonctionnel pour travailler.

- A : Je vous demande ça parce que je discutais avec un maraîcher qui s'installe à côté de Saint Nazaire, et la CARENE l'aide en lui finançant sa charpente par exemple. Est-ce qu'il y a des choses de cet ordre là ?

- C : Après il peut y en avoir mais moi j'avoue que j'en ai pas, je sais pas encore quoi c'est encore un peu flou, on commence à peine là.

- A : J'ai lu que l'ouverture des fermes était annoncée pour 2019 c'est ça ?

- C : Alors oui, il y a une date qui est liée à des aides qu'a eu Nantes Métropole pour mettre en place le projet d'agriculture ici, qui se termine fin 2019. Après ça doit être commencé, initié, tout n'a pas besoin d'être fini. Donc je pense qu'il faut encore du temps pour bien faire les choses, pas aller trop vite... Ici voilà c'est la première pierre on va dire, le premier terrain, la première installation donc on défriche aussi beaucoup de choses, il y avait l'archéo qui était là aussi la semaine dernière, qu'est-ce que ça implique d'avoir l'archéo qui passe dans des terrains agricoles, voilà il y a plein de choses à prendre en compte quoi. Après ce qui s'est fait, pour parler peu un des arbres et de la forêt là, c'est que sur un terrain classique on aurait tout rasé et voilà. Là il y a eu un parti pris de garder ces arbres parce que je trouve qu'il sont implantés là, ils apportent quelque chose aussi. Pour nous directement, d'un point de vue agronomique ils apportent de la matière organique, par les feuilles qui tombent dont on pourra se servir en paillage et tout. Donc l'approche du projet, puisqu'il doit être assez technique et innovant voilà, c'est de garder une petite forêt. Au milieu d'une exploitation agricole c'est quand même assez culotté, mais voilà on est là pour défricher ça et trouver des modèles intéressants. Et après c'est à nous de travailler sur le système de culture et tout mais c'est clair qu'on sera pas sur du maraîchage extensif, on sera sur des choses assez pointues mais qui valorisent aussi tout le végétal, de la racine de la carotte jusqu'à l'arbre. Et on fait en fonction du terrain, on est pas à faire des plans derrière un ordi tout ça. Entre le projet initial et ce qui va se faire il y a une différence assez importante quand même.

- A : Parce qu'il y a un projet initial qui a été dessiné ?

- C : Moi j'avais fait un projet initial où il y avait des bandes de culture, des bandes

fruitières etc, mais les arbres ne faisaient pas partie du tableau, sauf que là maintenant on a décidé de les laisser voilà. Donc on va poser les cultures en fonction des arbres. C'est plus on rase tout et on met les cultures en place, ça va être s'adapter à l'environnement et ce qui est en place.

- A : Est-ce que vous êtes sur un système de permaculture ?

- C : On est sur une gestion permaculture au niveau des sols. Après moi je fais aucun

traitement donc je suis bio, même plus que bio. Il y a toute une approche écologique derrière qui doit être présente tout en respectant la qualité du légume, le goût, la diversité, surprendre aussi le gens avec des choses qu'ils ont pas l'habitude de goûter et pousser au niveau technique. On a la chance d'avoir un cadre particulier, on est en ville et ça reste assez magnifique. Voilà il faut respecter le lieu et c'est à nous de bouger tout ça.

- A : Vous êtes sur une production manuelle ou vous allez motoriser/mécaniser ?

- C : Oui on motorise un peu, là on va essayer de motoriser un peu moins fort qu'aux

Sorinières, déjà on est peu mécanisés aux Sorinières, après on verra en fonction de la dureté du travail, il faut attendre que le sol se mette en place, voilà ça prend du temps. La notion de temps chez nous elle est quand même assez importante quoi. Chaque année on peut tester un truc mais avant d'avoir un essai représentatif il faut au moins 3 ans puisque chaque saison est différente, on peut pas essayer tout le temps tout le temps, c'est pas possible. En industrie, je sais pas les gâteaux, la pâtisserie tout ça par exemple, s'il veulent tester un truc ils peuvent le tester plein de fois, nous on teste une fois, bon si ça marche pas on verra un an après. Donc c'est ça le problème, c'est qu'on va se retrouver confronté avec un projet agricole qui est plutôt lent et une ville qui est en attente donc on va voir ce que cette jonction va donner.

- A : Et l'existant là (pointe les bâtiments), c'est quoi son devenir ?

- C : Tout reste, tout va être réhabilité, c'est le bâtiment d'exploitation. Il nous faut de quoi accueillir le marché, de quoi accueillir les bureaux, une salle de vie aussi, tout le

pôle technique, le stockage. Parce qu'il faut imaginer quand on récolte les courges et qu'il faut en stocker une tonne, il faut bien les mettre quelque part. Donc voilà, un bâtiment d'exploitation c'est précieux. Donc voilà on va essayer de tout valoriser au maximum

ENTRETIEN ECOS

Entretien avec Aude de ECOS, le 29/03

Au = Aude / An = Anne / Al = Alexis

Au : Sur quoi porte ton mémoire ?

An : Sur les espaces d'expression des citoyens dans le projet urbain en général. Et sur Doulon, l'entre deux entre ce qu'il se passe avec la consultation organisée par la mairie et d'un autre côté les gens qui militent contre le projet. Tout ce qui est un peu dans l'entre deux et sur qu'est ce qu'il y a comme moyens de participation des gens du quartier, en gros...

Au : Et t'as rencontré quels acteurs ?

An : Pour l'instant pas grand monde, je suis allée quelques fois au jardin des ronces pour voir un peu ce qu'ils faisaient, et je voudrais rencontrer la mairie. Mais c'est mon premier entretien.

Au : Et toi Alexis ?

Al : Moi c'est sur l'agriculture urbaine, que ce soit les initiatives des agglomérations ou citoyennes. Tout ça et entre les deux.

Au : On s'est dit qu'elle heure ? Une heure ?

An : Ouai c'est ça, jusqu'à 15h. Et ça te dérange si on enregistre ?

Al : J'ai déjà commencé... tout est enregistré.

Au : Au moins c'est clair.. (rires)

An : Donc je voulais savoir un peu ce que c'est ECOS ? Combien d'adhérents vous avez et quelles différentes missions vous assumez ?

C'est quoi un peu votre organisation ? Des ateliers réservés aux adhérents, des trucs ouverts ? Un petite introduction un peu générale...

Au : Alors ECOS a été créée en 2006. C'est une association à l'initiative d'un plasticien, d'un artiste qui créer aussi, qui met en place pas mal d'oeuvres

sonores aussi. Elle a été créée à Rezé à la cité radieuse. Il trouvait que ce qui manquait dans la cité radieuse c'était cet aspect collectif, il trouvait qu'il y avait pas trop de lien entre les habitants du quartier. Et depuis ECOS a pas mal évolué, là même dernièrement l'équipe se reconstitue aussi. Et nous notre objectif c'est, par la nature de la ville, par l'occupation de l'espace public à la fois dans l'écologie et à la fois par des oeuvres artistiques, on créer des initiatives collectives. Mais c'est toujours des projets qui mettent beaucoup de temps à se créer parce qu'on est très inclusifs, à chaque fois on essaie d'être le plus inclusif possible. Là derrière vous y a des cartes que je pourrais vous envoyer, c'est les cartes des projets d'ECOS et vous voyez quand y a une petite flèche ça veut dire que c'est des projets qui se sont arrêtés. Soit parce que c'était prévu dès l'origine que ça s'arrête, soit c'est des projets qui sont partis d'ECOS et qui se gèrent par les habitants et par les gens du quartier.

An : Ok donc plutôt des projets où vous avez initié le début du truc ..

Au : Ouai voilà

An : et après vous laissez la gestion aux gens directement... Et comment vous choisissez où vous vous installez ? Comment naissent les projets ?

Au : Ça ça dépend, si on souhaite s'intégrer dans un quartier.. Après est ce que c'est.. On est bcp sollicités aussi, par des habitants, par des associations. Donc on peut aussi... Enfaite ça dépend, soit c'est des demandes qui nous sont faites pour agir sur un territoire, soit c'est des personnes qui vont nous demander d'agir, des personnes du territoire qui vont nous demander d'agir. Soit ça peut être à l'initiative par exemple d'habitants, d'associations. Aussi à l'origine des villes qui vont... Voilà, ça dépend enfaite.

An : Et c'est tjrs sur des jardins un peu partagés ou y a d'autres types de lieux que vous développez ?

Au : Ouai y a d'autres types de lieux. Y a les jardins partagés, où là on essaie aussi de créer du lien entre les jardiniers... On a différents lieux, on a notamment Ecosource, qui est situé sur le parking de la ressourceriez de l'île...

An : La géode ?

Au : Oui la géode avec de la culture sur bacs. Donc c'est pas du tout un lieu approprié à la culture et pourtant ça marche plutôt bien. En pleine saison, parce qu'après en hiver ça a tendance à être un peu le creux de la vague mais ça c'est aussi la saison, la saisonnalité qui veut ça. Et c'est marrant d'ail-

leurs parce que dans la travail on sent vachement la saisonnalité, on travaille beaucoup avec les saisons. Parce que du coup on travaille beaucoup avec la terre et ça va de soit. Sinon par exemple à Doulon on a la Papote, qui là se veut plutôt être collectif. Un jardin collectif.

An : Ok, et c'est quoi du coup un jardin partagé ou jardin collectif, y a une différence ?

Au : Ouai, alors bah.. enfaite il peut y avoir une différence. On est pas sur une définition précise mais par exemple, on va distinguer jardin familial de jardin collectif.. Bon après c'est vrai qu'entre partagé et collectif.. Si enfaite, par exemple.. enfin collectif enfaite la nuance c'est qu'on va vraiment être dans du collaboratif on va vraiment avoir tendance à tout mutualiser. Dans le partagé ça va être chacun s'occupe de telle ou telle parcelle. Collectif ça va vraiment être un lieu vraiment où on se l'approprie et où tout le monde se l'approprie sauf si y a des personnes qui veulent absolument juste un petit espace mais voilà... ça va être ça la distinction.

Et on apparait également dans les jardins familiaux, où là... On les... donc là les gens sont plus... enfin tu différencie bien la chose ?

An : Oui là c'est plus des terrains privés qui sont exploités par des gens ou donnés à cultiver par des gens ?

Au : Pas que... enfaite le foncier peut être privé comme public..

An : Ok mais y a pas de mise en commun des ressources ?

Au : si parfois. Parce que justement..

Al : C'est ce qu'on appelait autrefois un jardin ouvrier ?

Au : Oui mais pareil, enfaite voilà c'est des catégories qui sont .. Tu pourrais faire toute une typologie, c'est énorme.. Parce que ça peut être de l'espace public qui peut être mis à disposition pour les ouvriers... historiquement c'est vrai qu'il y avait les cheminots et les ouvriers.. Après y en a des nouveaux qui se créent tous les jours donc, leur histoire... par exemple à Doulon y a le jardin partagé du Bois des hanches, qui lui a pas la même histoire que le jardin des Chaupières et le jardin des Chaupières qui là est sur un terrain public, celui là c'est le plus vieux et le plus grand des jardins qu'il y a sur Doulon. Enfin peut être que tu as fait une étude je te poserai des questions aussi... pour voir un peu... Mais en gros le jardin de la Papotière, où là y a vraiment des espaces privés, là c'est vraiment, par exemple si toi, particulier, tu as un jardin qui t'ap-

partient mais tu l'utilise pas donc du coup tu le mets à disposition contre un loyer, à d'autres jardiniers, mais ça passe pas du tout par l'association des jardins familiaux de Nantes.

An : C'est indépendant quoi..

Au : Oui voilà.

An : Et vous dans l'historique de votre action à Doulon, comment ça a commencé et comment ça se déroule un peu depuis ?

Au : Alors enfaite ça avait commencé par une sollicitation de... dans le cadre de la ZAC de Doulon-Gohards. Y avait cette volonté d'intégrer les jardiniers dans la concertation... Vous voyez, avant fallait réaliser aussi un diagnostic notamment du foncier. De voir si les jardins étaient occupés, tout ça. Nous, vu qu'on est assez... enfin on connaît plutôt bien les jardins, on a tendance à travailler pas mal dans l'accompagnement de jardins partagés, collectifs, et familiaux... C'était possible pour nous de faire une étude donc sur 2 ans, on a mené 2 études différentes sur les 6 jardins familiaux partagés et collectif sur Doulon-Gohards. Donc y avait le jardin des Chaupières, la Papotière, Noë Garreau, la Croix-Rouge, les Ronces, mais attends là ça fait... Chaupières et le Bois des Anses.

An : oui c'est ça, 6. Et là du coup c'était plutôt une étude sur qui faisait quoi et quels types de jardins c'était ?

Au : Ouai, je peux te les montrer si tu veux.

An : C'était les carnets de voyages c'est ça ?

Au : Tu les as vu ?

An : Oui j'ai regardé un peu

Au : Oui bah c'est ça. Et donc, bah en fait c'est à la fois cette étude du foncier, à qui il appartient, si c'est du public ou du privé. Et à la fois les mutualiser, la mutualisation. Qu'est ce qui est mis en place par les jardiniers. Est ce qu'ils mutualisent leur graines, est-ce qu'ils mutualisent leurs outils, est ce qu'ils récupèrent de l'eau, est-ce qu'il prennent l'eau du puits. Voir leurs pratiques, vraiment c'était ça, voir aussi les échanges qu'ils avaient avec le quartier. Y a très peu d'inter-connaissance entre les jardins, ils restent souvent dans leur jardin et voilà y avait aussi cette idée de faire découvrir les autres jardins aux

jardiniers et tout ça.

An : Ok, et ça ça a été initié par la mairie du coup ? par les chefs de projets de la ZAC ?

Au : Ouai alors, enfaite là vite fait pour les acteurs : la mairie n'intervient pas, c'est juste Nantes Métropole Aménagement ou Nantes Métropole mais principalement Nantes Métropole Aménagement. Et nous on est... 'fin ouai on était un peu... On est toujours, vu qu'on s'occupe de cette étude là, on est amené à discuter régulièrement avec les jardiniers et les jardiniers viennent régulièrement à la Papote aussi.

An : Et la Papote c'est un peu le lieu qui centralise, ou qui permet de... Enfin du coup tu disais que c'était un jardin, y a un jardin à la Papote ?

Au : Ouai

An : Mais c'est aussi une maison où vous organisez des...

Au : Ouai, c'est ça une maison

An : Qu'est ce qui s'y passe du coup ?

Au : En gros pour refaire l'histoire de la Papote, elle nous a été mise à disposition en juin 2017. Et enfaite bah c'est juste un prêt. Nous l'objectif de cette maison c'est voilà de mutualiser les pratiques, d'essayer d'avoir un point d'ancrage pour faciliter aussi les choses, faciliter les échanges, pouvoir faire une réception par exemple de compost, de paille et tout ça et pouvoir après redistribuer dans les jardins. Parce qu'il y a des jardins qui peuvent être aidés par le service des espaces verts, et d'autres pas du tout quoi...

An : Ouai, qui sont complètement indépendants

Au : Voilà, ouai. Après nous le but c'est pas de rendre totalement dépendant à Ecos les jardiniers (rires). Mais voilà en tout cas de se les faire rencontrer et notre public en fait, on s'en aperçoit constamment, c'est pas uniquement les jardiniers de ces jardins là mais ça va être des personnes qui souhaitent s'intéresser à ces questions là, des personnes qui s'intéressent au bricolage, parce que en fait on aborde plusieurs thématiques à la Papote. On aborde à la fois l'aspect bricolage, l'aspect également jardinage. Le bricolage c'est plutôt bidouille, hein c'est toujours du gros système D, voilà, bien efficace, pas cher et simple quoi. Enfin simple, pas toujours (rires) Voilà.. Et le volet artistique

aussi.

An : Ok, et vous faites plus des installations ?

Au : Des installations ?

An : Je sais pas le volet artistique c'est plus des ateliers ou.. ?

Au : Ouai, alors soit il peut passer par... Enfaite tu vois il peut y avoir différents volets dans le... Enfaite il y a artistique et culturel par exemple on a créé des temps d'échanges entre les roms et les habitants du quartiers. Avec l'association ROATA notamment. Là c'est pas du tout artistique mais c'est vraiment culturel, après on a fait aussi intervenir 2 artistes de Quai des Chaps.

An : Qui est pas loin du coup ?

Au : Ouai c'est nos voisins du coup, ils sont cools. Après ça peut être aussi par exemple des ateliers tissage ou qui poussent à la création par les adhérents, les bénévoles. D'ailleurs je te l'avais pas dit au début tu me demandais combien y avait d'adhérents. Y en a 300. Dans tout l'ensemble de Nantes, Rezé.

An : Et du coup par rapport aux échanges, enfin au public qui sont concernés par ce que vous faites, plutôt à la Papote ; est ce que y a des événements pour les adhérents, des événements publics entre guillemets ?

Au : Non enfaite c'est ouvert à tous, tout le temps. Ouai ça c'est vraiment une grosse volonté de notre part que ce soit pas un frein. Après pour des raisons d'assurance on va demander l'adhésion, qui coute 10€ par an, donc c'est souvent ouvert au adhérents. Enfin oui du coup là vous allez dire attends tu dis le contraire de ce que tu dis, mais y a des ateliers qui sont ouverts à tous par exemple on a fait des diffusions de film qui étaient ouvertes à tous sans avoir la nécessité d'être adhérents et là c'est une simple bidouille entre nous. Parce que du coup quand c'est un gros événement bah on se dit y aura plus de 30 personnes ou environ une trentaine de personnes on assure tout l'événement et dans ces cas là y a pas besoin d'être adhérent parce que tout est assuré. Mais on peut pas se permettre d'assurer tous les jours parce que.. Après c'est pas parce que t'es pas adhérent que si tu passes le portail on va te mettre dehors... (rires)

An : Oui c'est sur la base du volontariat.

Au : C'est ça.

An : Et vous arrivez à toucher, ou en tout cas à discuter avec pas mal de gens différents dans le quartier ? Ou vous sentez que ça, c'est un peu des habitués, ou ça dépend des événements?

Au : Ouai alors après c'est souvent dans les projets collectifs, tu as besoin d'avoir une base. Un noyau quoi, et c'est vrai qu'il y a des personnes qui reviennent systématiquement et ça pourrait pas se faire sans eux, donc ils sont essentiels. Après nous ce qui nous intéresse c'est d'avoir un public différent et varié pour pouvoir.. Enfaite ça se voit dans nos discussions, quand y a 10 personnes autour de la table qui ont les même problématiques ça tourne vite fait en rond et c'est pas... C'est enrichissant mais ça a pas la même force des fois que des échanges entre des personnes qui s'y connaissent pas du tout et des personnes qui s'y connaissent, d'autres personnes qui pratiquent et qui expérimentent certaines manière de faire et quand t'es 10 autour d'une table et quand y a vraiment des profils différents là tu dis c'est cool quoi ! Il peut y avoir des jeunes, des retraités, des actifs, des personnes qui sont pas actifs, des personnes qui sont là juste pour bricoler et d'autres qui veulent connaître des choses sur le compost... là tu te dis bah c'est cool parce que j'arrive à toucher un public différent. Par contre c'est vrai que ça reste toujours un public qui est actif ou dans le sens qui est un peu... qui est intéressé à la question.

An : Ouai qui est déjà dans d'autres assos ou qui jardine ?

Au : Ouai par forcément dans d'autres assos mais qui jardinent ou qui ont déjà un intérêt. Et donc du coup nous ce qui... On pourrait essayer de varier le public mais là pour le coup je pense que pour essayer de toucher un public différent aussi vraiment, fin.. faut changer de lieu régulièrement, faut changer les créneau régulièrement, et tout ça. Nous pour l'instant on est pas en capacité..

An : Oui d'être dispo tout le temps...

Au : Oui c'est ça. Et du coup on a une permanence de 14h à 18h30 le lundi et le mardi à la papote et ça du coup c'est .. Du coup on arrive à avoir les gens qui sont disponibles à ces moments là et c'est peu, parce que tu vois vas y avoir des gens qui sont beaucoup plus disponibles le samedi ou en week ou le mercredi, le jeudi, le vendredi, mais enfaite c'est... On peut pas après...

An : Ouai vous êtes pas non plus 10 000 personnes à la Papote.

Au : Oui et même on est pas 10 000 salariés tout court dans ECOS (rires)

An : Vous êtes combien de salariés en ce moment ?

Au : En gros on est 1,2, 3, 4, 5, 6 salariés plus une stagiaire, un service civique. Sauf qu'enfaite en équivalent temps plein on est 4,5. Donc pour avoir un peu une valeur plus réelle.

An : Ok, et ce que tu disais par rapport au diagnostique qui s'est fait en 2 phases... Un premier diagnostique sur les 6 jardins, et après ?

Au : Ouai alors enfaite c'est l'étude... ça a été 2 études de 3 jardins, donc les carnets de voyage. Mais ça c'est sur les carnets de voyage mais la première étude elle devait faire Croix-Rouge, Chaupières, Papotière je crois quelque chose comme ça et après c'est les 3 autres.

An : Ok, mais du coup ça restait plutôt sur ces zones là de jardin ?

Au : Oui.

An : Et quand y eu le processus de consultation de Nantes Métropole avec les ateliers, etc. Vous étiez acteurs de ça ou c'est complètement indépendant ?

Au : Non, non nous on fait pas partie des concertations.

An : Vous avez pas été sollicités pour ça ?

Au : Non, non non. Alors je sais pas parce que, non on en fait pas partie. Si, parfois on va voir des concertations pour voir un peu comment ça se passe. Mais juste d'un aspect spectateur. Parce que nous on est amenés à en faire des concertations, mais quand on fait des concertations on fait en sorte que ce soit une concertation que ce soit... que les participants de la concertation puissent se l'approprier. Donc on va voir juste comment ils s'y prenaient et avoir un point de vue là dessus.

An : Et du coup c'est quoi votre point de vue sur comment ils s'y prennent ?

Au : Bah... Moi j'ai fait des études dans l'aménagement urbain donc ça reste typique d'une concertation de ZAC. Ça pose pas vraiment le... C'est très très limité.

An : Et quand vous, enfin vous parlez aussi du projet pendant vos ateliers ou vous êtes plus sur... ?

Au : Oui, parce qu'en fait on est souvent questionnés. Parce que en fait on est... Dès qu'on est arrivé sur le quartier on avait cette étiquette Nantes Métropole Aménagement, mais c'était pas... En fait elle nous a été donnée de fait. Même si c'était pas ce qu'on voulait. On nous pose des questions. Nous on se veut pas du tout être le représentant de Nantes Métropole mais dans ce quartier là elle nous a été donnée. Donc on est au courant du projet urbain parce que du coup Nantes Métropole Aménagement nous prête un local donc on demande aussi à être au courant car on nous pose des questions sur le projet urbain, par exemple quand on... Vu que nous on est directement situés derrière le Bois des Ronces, enfin le Bois des Anses, et quand on a notre voisin qui vient presque tous les lundis nous poser des questions sur « bah ils font quoi là parce qu'on a vu 5 tractopelles... et tout le jardin vient d'être rasé » c'est normal qu'on puisse donner une réponse donc on demande d'avoir des infos pour pouvoir aussi les donner aux jardiniers qui nous posent des questions. Parce que c'est vrai qu'enfaite bah c'est toujours la même chose, un projet urbain ça laisse place à plein de questionnements, plein de doutes et t'as envie de savoir parce que t'habites dans le quartier donc c'est normal que tu ai envie de savoir parce que tu sera impacté directement par ce projet là.

An : Et enfaite y a eu tout le processus de concertation autour de ce projet et depuis est ce qu'il y a une communication autour de ce qu'il se passe ? Ou justement y en a pas et c'est pour ça que les gens viennent vers vous ?

Au : Ouai alors y a un gros problème de communication, et nous on l'a soulevé souvent. On a dit à Nantes Métropole on est pas au courant de ce qu'il se passe, c'est pas normal et donc nous... Enfin eux ils le savent qu'il y a un problème de communication et ça va dans les deux sens. A la fois eux ils arrivent pas à faire soulever les questions et à répondre aux inquiétudes sur le projet urbain, et à la fois vu qu'on est pas au courant de ce qui se passe ça soulève des inquiétudes donc en fait c'est un cercle vicieux. Après, donc du coup attends là ta question c'est... A oui la communication en temps réel. Je connais pas les outils qui ont été mis en place sur la communication, je sais que par exemple quand il commençait un chantier de fouilles archéologiques, nous on été au courant. Je sais pas comment est ce qu'ils ont communiqué au reste du public mais on a organisé une balade dans le quartier avec des personnes de Nantes et ils nous demandaient ce qu'il se passait actuellement et on leur disait bah voilà ils sont entrain de faire des fouilles archéologiques parce qu'à la fois pour les archéologues, ils pensent qu'ils

vont trouver la naissance de Nantes à Doullon-Gohards...

An : Ouai avec le ruisseau ?

Au : Ouai c'est ça et en même temps les urbanistes ils sont entrain de flipper comme pas possible parce que..

An : Parce que s'ils le trouvent...

Au : Ouai, voilà c'est compliqué. Ouai et c'est marrant comme tout parce que c'est eux qui... Chacun a ses... tu vois

An : Ouai et quand j'avais été au Jardin des Ronces, ils parlaient d'un terrain anciennement occupé par des roms qui avait été... la ferme de la loueterie je crois.

Au : la ferme Berto non ?

An : Oui peut être ! qui avait été retournée sans qu'on prévienne les archéologues et enfaite ça avait détruit toute possibilité de trouver des trucs et il y avait eu une communication inexistante entre... Enfin sur ce qu'ils faisaient, retourner, creuser des tranchées et les autres pour qu'ils puissent faire leurs études ou pas. Enfin des non communications qu'il y avait entre tout le monde.

Au : Oui c'est vrai que c'est jamais évident de savoir vers quel interlocuteur aller. Nous notre voisin par exemple il vient tout le temps parce qu'il appelle... Enfin il faut connaître un peu comment se déroule un projet urbain pour savoir qui tu contacte. Quand tu habite dans un quartier tu pense que c'est la ville de Nantes qui va être référent alors que pas du tout.

An : Quand j'étais passée au jardin des ronces, ils parlaient d'un terrain où il y avait des roms justement, au niveau de la ferme Bertho je crois, qui avait été retournée sans justement qu'ils préviennent les archéologues, et en fait ça avait détruit toute possibilité de trouver des trucs. Comme quoi il y aurait une absence de communication sur ce sujet.

Au : C'est vrai que c'est jamais évident ce genre de situation, et puis tu sais jamais quel interlocuteur aller voir. Nous notre voisin il est content de nous avoir parce qu'il nous appelle pour savoir ce qui se passe. Et puis il faut savoir comment ça se passe un projet urbain, pour savoir qui tu contacte, parce que déjà t'habites dans un quartier tu crois que c'est la ville de Nantes

qui va t'informer, alors que c'est pas forcément vrai. Du coup notre voisin il appelait constamment la ville de Nantes, et en fait on lui d'appeler Nantes Métropole, ou Nantes Métropole Aménagement, mais enfin pour lui c'est la ville de Nantes donc c'est vrai que si c'est pas clair sur les référents de chaque chose, c'est compliqué de pouvoir bien communiquer. La base c'est de pouvoir identifier qui appeler, et c'est déjà un gros travail quoi.

An : Et j'ai cru voir qu'il y avait d'autres assos, comme terre de lien par exemple, qui pouvaient être présentes sur ce projet.

Au : Ouai, alors Terre de Lien, et la confédération paysanne, eux vont être présents sur l'aspect réactivation des fermes. Tu connais un peu leur rôle ?

An : Je sais que la confédération paysanne normalement ils étaient sensés choisir les projets apportés dans les fermes, dans les futures fermes urbaines, et terre de lien par contre je sais pas.

Au : Euh, en gros, la confédération paysanne eux, ils privilégient l'agriculture paysanne, donc c'est Simon Plessis, tu pourras toujours le contacter si tu veux, qui lui va faire une sélection des projets, et des porteurs de projet pour chaque ferme. Terre de lien, eux, c'est un organisme qui en fait rend possible l'accession au foncier par des personnes qui n'en ont pas forcément les moyens, en créant, dans leur idéal, une sorte de banque coopérative, juste avec des sous, mais, pour l'acquisition foncière pour les paysans. C'est toujours dans la logique de réduire l'étalement urbain.

An : Du coup il serait là pour récupérer du foncier pour la confédération paysanne c'est ça ?

Au : Oui c'est ça, après Terre de Lien je vois pas exactement quelle est leur tâche précise au sein de la ZAC. Parce que j'ai été très peu en lieu avec eux sur le projet, donc je ne vois pas.

An : Après, est-ce que les notions d'espace public et de mutualisation des activités des particuliers vous êtes un peu les seuls qui agissez sur ça ?

Au : Euh bah non du coup, parce qu'il y a le Jardin des Ronces aussi, ils sont dans la ZAC, mais vu qu'ils sont pas acteurs de la ZAC ils rentrent pas vraiment dans le cadre... Mais sur le terrain, ça reste quand même un acteur incontournable de la mutualisation et de ce principe là. Après il y a les jardins collectifs qui pratiquaient la mutualisation avant même qu'on arrive sur place.

An : Sans avoir de statu associatif mais de manière spontanée ?

Au : Oui c'est ça. Peut être que les maisons de quartier peuvent avoir ce rôle là également. Avant d'arriver sur Doulon, on a quand même regardé quels acteurs étaient sur place, parce que dans l'idée, on se doit d'être complémentaire de ces groupes là, et de ne pas faire la même chose qu'eux. Mais à la limite, faire voir les acteurs qui sont sur place, et qui n'ont pas assez de visibilité. Par exemple, quand on rentre en contact avec quelqu'un à la Papote, nous on parle de cette personne là après sur le terrain. Parce que je suis persuadée qu'on est plus fort ensemble et c'est important de faire un réseau et de rendre visible d'autres acteurs, et de pas se marcher dessus avec des actions similaires, parce que ça n'aurait aucun intérêt.

An : Par rapport au Jardin des Ronces, vous êtes en contact ?

Au : Alors du coup dans le cadre des études là, on les avait sollicités, pour voir un peu comment ils fonctionnaient, voir comment était leur terrain. Sauf que quand on est arrivé sur le terrain, je vous l'ai dit un peu auparavant, on a été étiqueté Nantes Métropole Aménagement, donc en fait nos discussions elles se sont très vite arrêtées, et il y a eu cette volonté de ne pas discuter avec ECOS de la part du Jardin des Ronces. En gros, ils sont absolument pas dans la discussion à partir du moment où il y a Nantes Métropole Aménagement derrière, et nous clairement ils nous voient comme étant un des acteurs utilisés par Nantes Métropole Aménagement pour créer cet aménagement là, donc du coup ils veulent pas rentrer dans cette discussion avec nous.

An : Pour éviter que les informations soient transmises ?

Au : Ah non, c'est contre, par question de principe quoi. Ils sont dans une position frontale, c'est des acteurs de la lutte et voilà. Après il y a eu des personnes, là je parle au nom d'ECOS, où il y a eu des interpositions entre des gens des Ronces et d'ECOS, mais personnellement, les salariés d'ECOS vont au Jardin des Ronces où des trucs comme ça. Parce que on a les mêmes valeurs, voilà. Mais ECOS c'est une association apolitique, et on va pas rentrer dans la lutte parce que c'est pas voué à ça.

An : Mais à titre personnel, vous soutenez quand même ce qu'ils font ? Ou bien vous ne vous positionnez pas.

Au : Euh si, on s'est clairement positionnés là dessus parce qu'il y a eu un besoin de positionner ECOS en tant que structure, sur ces questions là, sur

sa présence à Doulon. Si vous voulez je peux vous imprimer le positionnement d'ECOS par rapport à ça, ça pourrait vous aider. [s'absente 2 minutes pour imprimer les documents] Tenez, comme ça ça vous permettra de mieux suivre et vous pourrez les emporter. Donc en fait c'est un peu le positionnement de la structure, pour dire que nous on est là pour faire la médiation et pour privilégier le jardinage naturel sur le terrain. Et voilà. Après par rapport au projet urbain, il a des aspects qui sont très intéressants parce que cette zone là ne peut pas rester comme ça actuellement quoi, parce que c'est pas vivable, actuellement je sais pas si vous avez pris certaines rues, mais il y a des nids de poule partout, la route elle est saccagée, il y a des dépôts impressionnants de décharges sauvage, et c'est pas viable quoi. Là j'en parlait encore avec Philippe de Roata (association de défense des droits des Roms sur la région nantaise, et donc sur Doulon). Lui il est en plein dans la concertation, et il va faire en sorte qu'il y ait des logements pour les roms ou pour les personnes en situation de transition sur le territoire. Et de ces autorisations, s'il y a des personnes qui souhaitent s'ancrer, même s'il y a des gens qui sont juste en transit, pouvoir inclure ces populations là dans le projet urbain.

An : Et puis il y a quand même une certaine tension entre les habitants et les Roms etc... Moi j'avais été rapidement, pour une fille qui travaillait sur un projet d'archi, qui concerne justement les logements de sédentarisation et tout ça. J'étais juste allé prendre quelques photos d'une des parcelles pour qu'elle puisse faire des petites images. C'était la ferme de la Louetterie je crois, et j'étais juste en train de prendre des photos et il y a un habitant qui est directement sorti de chez lui et qui est venu me voir en me demandant si je faisais parti d'une association qui aidait les Roms, parce que lui il en avait gros sur la patate. Il est sorti direct, avec tout son énervement et je me suis dit que c'était quand même un peu tendu quoi.

Au : Ouai et c'est violent, c'est des problèmes de compréhension, et aussi c'est un ras-le-bol quoi.

An : Du coup vous allez dans le sens d'un projet, mais pas forcément avec toutes les conditions initiales qui viennent avec quoi.

Au : Oui, il y a des choses qui peuvent être rediscutées. Nous on est d'accord avec certaines choses, comme l'idée que le quartier il doit être retransformé, il doit pas rester en statu quo et voilà, ça c'est la position d'ECOS. Après la réactivation des fermes c'est quand même assez intelligent, même s'il pourrait y en avoir beaucoup plus, et ça c'est dommage. Bon voilà, c'est toujours discutable parce que pourquoi pas rénover des maisons qui sont aujourd'hui vacantes en plein centre ville, c'est des choix, des décisions politiques qui

sont faites dans tous les cas. L'aspect qui change un peu de l'ordinaire, dans ce projet urbain, c'est la réactivation des fermes, ou la prise en compte en tout cas des jardiniers, parce qu'il se eut des un quartier de l'agriculture urbaine, sur Nantes quoi, clairement ils se positionnent là dessus et c'est très politique aussi, chaque sujet est politique. Donc il faut aussi marcher à tâtons. Et quand Nantes Métropole ils nous mettent à disposition la Papote, ils nous disent, bon bah c'est la première fois qu'on fait ça donc ils ont besoin aussi de nos retours, qu'on leur dise bon bah là ça craint par exemple, et de voir si c'est possible de faire d'autres choses.

An : Justement par rapport à la Papote, ils ont un attendu particulier dans ce que vous faites ?

Au : La seule attente qu'ils ont vraiment c'est qu'on occupe le lieu.

An : Et ils veulent que vous fassiez des retours où non ?

Au : Alors nous on a fait très peu de retours là bas parce qu'on pensait qu'il n'y avait pas besoin d'en faire, parce qu'en soit on a pas besoin de faire de retour à un propriétaire en disant « on a fait une grosse fête là ! C'était super » Et en fait, bah si, il y a quelques temps ils nous ont dit bah on a besoin de vos retours, on a besoin de savoir un peu ce qu'il se passe, parce que c'est important pour nous, c'est important aussi pour le projet urbain, pour la globalité aussi, et faut pas que vous fassiez les choses dans votre sens. C'est assez nouveau aussi pour ECOS de s'intégrer à u projet urbain comme celui-ci, parce d'habitude on est au plus près des habitants, et on doit aussi s'adapter en fonction des interlocuteurs qu'on a quoi. En tout cas quand on a des choses à dire bah on leur dit quoi. C'est pas évident pour nous non plus d'être sur un terrain comme ça quoi, on y met beaucoup d'énergie aussi et beaucoup de temps, et puis pour l'instant c'est pas un quartier qui est propice au développement d'initiatives collectives comme la Papote le souhaiterait quoi. Pour l'instant on a eu beaucoup de freins à la Papote quoi.

An : Par rapport à la participation des gens où ?

Au : Non, plutôt par rapport à sa localisation, je sais pas si vous êtes déjà passés devant.

Al : C'est pas très loin des la ferme Saint Médard non ? C'est dans la même rue au bout ?

Au : Ouai c'est ça, c'est un peu excentré quand même. Mais on s'est fait

squatté 2 fois la maison parce que du coup aussi, elle était pas occupée. Là hier soir il y a encore quelqu'un qui a essayé de rentrer dedans. Donc c'est un lieu, mais on peut pas stocker des choses dedans, on a pas grand chose de valeur, on a un seul truc de valeur en fait, c'est un gros broyeur thermique qu'on utilise et qu'on met à disposition des jardiniers mais bon ça prend de la place quoi, donc l'objectif c'est aussi que nous on puisse un peu en bénéficier d'avoir un lieu de stockage ou un grand jardin comme ça, on aimerait pouvoir y mettre des choses. Mais bon quand il se fait squatter comme ça régulièrement, c'est compliqué. Après il ya peu de monde. Il y a peu de personnes qui viennent, parfois, parce que parfois c'est pas propice à ça, mais bon ça c'est comme tout je dirais. En tout cas pour la participation pour l'instant on a pas de souci parce que là on a réussi à se faire ce noyau d'acteurs qui vient régulièrement, mais c'est vrai que pour l'instant ça peut rester un peu en stand by. En gros là il fait super froid, on a mis du chauffage pendant cet hiver mais on s'est pris une grosse facture... [une de ses collègues l'interrompt] Bon là on va plus avoir trop de temps désolées...

An : Ok, j'avais juste une dernière question Par rapport au communiqué que vous avez fait, c'était en réaction à des critiques, ou au Jardin des Ronces et à leur refus ou pas du tout ?

Au : Si si, bah il y avait 2 choses en fait. A la fois cette volonté d'être clairs avec le jardin des ronces, parce qu'en fait il y avait un peu une dichotomie entre nous, notre point de vue personnel, et le point de vue d'ECOS, et il fallait qu'on soit clairs là dessus. En gros cette confrontation avec le Jardin des Ronces nous a poussé à nous positionner clairement, en tout ça à positionner la structure d'ECOS. Ça nous a permis aussi de se mettre des lignes directrices pour plus tard, et ça c'est aussi au sein de l'équipe. Notre objectif à nous aussi c'est de s'inscrire à long terme, avec la Papote, sauf qu'elle va être détruite, c'est un lieu éphémère, et donc ça aussi, ça pose pas mal de questions. Parce que tu ne peux pas planter des fruitiers si tu restes que 6 mois dedans. Et donc ça c'est compliqué, nous on est déjà sur le terrain donc si tu as tes financements pour une année t'es déjà content quoi. Chez Nantes Métropole, ils ont une vision sur 30 ans quoi, et en fait il y a une dichotomie qui est visible et assez frappante. Donc nous quand on va sur le terrain de la Papote et qu'ils nous disent que l'année prochaine on ne l'aura plus, ils se rendent pas compte que même les jardiniers ça les bloque, parce que du coup ils se disent que ça sert à rien de s'investir dans un jardin collectif, qui en fait est là que pour une saison, et donc en fait qu'est-ce que je vais pouvoir faire ? Juste m'éreinter pour rien quoi finalement. Donc après, après c'est à nous de voir pour essayer de pérenniser la Papote, du moins jusqu'à ce qu'elle soit détruite, et qu'elle soit détruite vraiment au dernier moment, comme ça

on peut vraiment lancer une dynamique et que ce soit un lieu de transition pour pouvoir s'intégrer plus durablement sur le territoire. En se disant que nous, on est un acteur de l'agriculture urbaine et même de la nature en ville à Nantes, et qu'il y a des gens qui ont des besoins et des attentes. Si on est pas présent sur le quartier de Doulon, qui se veut être le quartier de l'agriculture urbaine, ça serait bête, ça serait pas malin de notre part quoi. Sachant que, au delà de ça, ils vont reconstruire des jardins partagés, ils vont créer des tiers lieux, qui vont être des espaces publics, qui ont vocation à être mis à disposition de tous, et ces tiers lieux là, il faudra qu'ils soient, même si pour l'instant c'est que de « si » parce qu'encore aujourd'hui on ne sait pas, mais dans l'idée il faudrait que ce soient des lieux non habités. Par exemple vous voyez cet espace là ? [pointe par la fenêtre la pelouse aux abords du bâtiment] Bah c'est quand même con qu'il y ait que du gazon quoi ! Alors qu'une petite rangée de poireaux, des petits choux, et des petites fleurs ça serait quand même plus sympa, et ça, ça serait quand même plus actif, plus vivant. En terme de message, ce que tu fais passer, si chaque lieu comme ça c'était que occupé par des biodiversités, pour dire bah là je vais récupérer mon romarin parce que je fais un barbecue, ça change la pratique. Mais après c'est pareil il faut se dire que notre objectif c'est que tous les lieux dans Nantes qui ressemblent à rien comme ça là [pointe de nouveau le même endroit], deviennent un lieu de mutualisation ou tu puisse partager à la fois ta production, ce que tu souhaites faire pour t'alimenter, et c'est en ayant des grands objectifs comme ça, un peu utopique, que t'arrives à des résultats un peu tangible quoi.

An : Bon bah voilà, je crois que c'est tout...

Au : Si jamais t'as des questions, parce que tu en auras c'est sûr, hésite pas à revenir vers nous, et puis voilà. Pour l'agriculture urbaine, du coup, bah je suis obligé de t'en parler hein. On essaye de mettre en place la Maison de l'Agriculture Urbaine sur Nantes, je sais pas si t'en a entendu parler. En gros c'est un collectif d'associations, avec ECOS, BioTfull, Permaculture 44, et Nantes Ville Comestible et donc là on est en pleine réalisation de ce projet. Donc c'est un projet citoyen, donc pareil, ça prend du temps, mais ça va péter !

Al : D'accord, et vous avez un évènement à venir ?

Au : Si ! Oui oui tout à fait, mais c'est la plénière, c'est pas tout à fait adapté pour une première rencontre, par contre, les 48h de l'agriculture urbaine on aura un stand. Là aussi pour ça on cherche un endroit, de préférence là aussi dans le quartier de Doulon. Là on est plutôt sur l'étude des besoins, on a ciblé un peu notre publique, et l'idée c'est d'avoir un peu une liste exhaustive

de tous les besoins pour après faire notre lieu idéal. Mais là on est dans tout ce qui est recherche de financements, parce que pour l'instant on travaille dessus de manière bénévole, on est 5, mais il y a véritablement une trentaine d'acteurs, à la fois des porteurs de projet, des étudiants, des chercheurs, des jardiniers, qui travaillent dessus.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ENTRETIEN JARDIN DE RONCES

A = Anne
O = Olivier
L = Luc

A : J'ai des petites questions un peu bêtes mais qui permettront de poser les bases, qui c'est le JDR ? Combien de jardiniers ? Qu'est-ce que c'est ? Un peu globalement ? D'où viennent les jardiniers ? Est-ce que c'est uniquement des gens du coin ou bien ça intéresse des gens qui viennent d'ailleurs ?

O : Donc le JDR ça a 3, 4 ans. C'est sur l'Est de Nantes et on est une quinzaine, vingtaine, on est un peu plus nombreux en ce moment, mais on doit être une quinzaine de réguliers, et autant de satellites, qui viennent pour quelques un du quartier mais pas tant que ça, c'est très graduel, beaucoup viennent du centre-ville mais pas au delà, sinon c'est Moutonnerie, Doulon, Vieux-Doulon.

A : OK, et par rapport au projet urbain qui est en train de se mettre en place par ici, quel à été votre positionnement durant les évolutions du projet de la ZAC ?

O : Et bah en fait ça n'a pas été une ligne droite le positionnement du jardin par rapport au projet, y a eu d'abord le collectif qui était très militant, y a eu une volonté de questionner sur ce projet dès le début du jardin. Il y a eu des réunions publiques qui ont été proposés au grand public, par les gens du collectif. Et après ça a un peu pris, bon, moi j'étais pas trop là à ce moment là donc je suis pas le meilleur pour en parler, en tout cas ça a pris mais c'était pas ça. Donc on s'est dit, au lieu de parler à la tête des gens, on va plutôt parler à leur cœur, leur faire aimer ce lieu, déjà on avait pas trop d'énergie pour faire à la fois le projet du jardin et un projet militant, donc on s'est dit qu'on allait surtout prioriser ce qui se vivait ici, c'est-à-dire le jardin plus le côté collectif, tout en gardant un œil sur le projet des Gohards, mais bon, puisqu'on arrive pas à mobiliser les gens et créer une dynamique, on met ça de côté. Et puis on continue à faire des fêtes, pour justement toucher les gens, pour qu'ils aient envie de connaître un peu mieux tout ça...

L : Juste, si je peux rajouter quelque chose, par rapport à « toucher les gens », cette année par exemple il y eu une demande de l'Ecole Maurice Macé juste à côté, et il y a eu la visite donc des enfants, et depuis je pense qu'on est à

4 ou 5 visites par an, de l'extérieur. Et les enfants relatent ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu. Ils disent : « voilà, on a planté des choses... » Et là juste en début d'après midi, on a eu la visite d'un parent qui voulait venir voir

A : D'accord, donc petit à petit ça commence à se faire

L : Après il y a aussi beaucoup de petits pavillons où ils ont leur jardin, qui sont sans doute moins tentés de venir. Mais petit à petit, à force, il y a des gens qui passent visiter, ils nous disent : « avant on passait devant, mais on n'osait pas venir », et finalement ils viennent, et puis voilà ça se passe bien. Ils reviennent, ou ils reviennent pas mais bon au moins ils ont vu.

A : Oui le mur fait scission quelque part avec le reste du quartier, c'est peut être ça.

O : Oui c'est vrai peut être

A : A ce propos j'avais une question de mon collègue. Puisque vous nous aviez déjà évoqué cette visite du jardin par une classe de l'Ecole Maurice Macé lors de notre dernière visite, et que quelqu'un les aurait plus ou moins en garde, entre guillemets. Sous quel prétexte ?

O : Et bah, euh, qu'il y avait des jardins qui étaient officiels...

L : Je crois que le terme employé c'était « légaux »

O : Je pense que si il y a eu un mail de la mairie, nous on est content que l'école soit venue quand même, parce qu'ils ne voyaient pas d'un très bon œil qu'il y ait des écoles qui viennent...

A : ... et que ça puisse créer une dynamique, et que ça les arrange pas quoi

O : Oui c'est ça

A : Et ça s'est passé comment avec l'école ?

L : Oh Super bien, parce que à chaque fois il y avait l'institut et puis 3 ou 4 accompagnateurs, et donc on leur a fait planté des radis, ça n'a pas duré très longtemps, ils avaient à peine une heure et demi les enfants donc... On leur a présenté, on a fait la visite et puis ils ont tous planté ou semé quelque chose. Et puis ils vont revenir. Ils vont revenir pour un goûter. Alors il faudra qu'on leur ramène des radis parce que d'ici là ils auront déjà poussé depuis

longtemps. Et donc il y a un goûter qui est prévu, où on fera tourner le four, donc il y a une suite.

A : Je reviens un peu au début. Est-ce qu'il y a eu des temps un peu plus fort où d'interaction, ou de friction avec la mairie ? Quand ils commencent les travaux ou quand il y avait les concertations.

O : Bah en fait, au moment des concertations, il y a eu une réunion où des gens du jardin sont allés, pour prendre la parole pour dire : « le cadre de la consultation ne nous convient pas parce qu'il est trop restreint et on a pas l'impression qu'on ait la possibilité de bouger ce cadre, donc on participera pas au delà. Moi je n'y étais pas mais crois que cette parole elle a été difficile à dire, parce que dans ce genre de réunion, ils ont pris la parole plus tôt que ce que la mairie voulait, donc ça s'est pas goupillé vraiment comme ils voulaient. Donc c'était pas vraiment une friction, mais plutôt une vraie interaction directe quoi. Et après il n'y a eu aucune discussion avec la mairie. Nous on s'est toujours dit, plus le temps passe, et plus on a une chance d'avoir une voix qui porte. En fait si on va les voir en disant : « on voudrait que notre jardin », on est en position d'infériorité, alors que si le jardin campe sur ses positions sans trop s'exprimer ou demander des faveurs, la mairie devra forcément se positionner. Nous si on peut avoir des soutiens, des gens qui nous soutiennent, et qui comprennent aussi la démarche dans laquelle on est, et qui y trouvent un intérêt. Parce que c'est pas une démarche égoïste, c'est une démarche qui vise quelque chose qui nous dépasse, un autre model. Donc oui, au début il y a eu une volonté un peu militante, puis une volonté de culture et puis de faire un peu la fête, mais c'est très variable puisqu'en fonction des gens qui sont là il y a des envies, d'un côté comme de l'autre. Du coup quand on a eu peur que le jardin se fasse raser de la carte au début de l'automne dernier, on a organisé la journée du 2 décembre pour mobiliser nos réseaux, et pour expliquer en même temps notre positionnement, on a écrit nos points de vue sur le truc de différentes manières, on a contacté la presse, donc en fait le côté militant il est revenu un peu par nécessité, parce qu'il y avait une menace voilà.

A : Et sinon dans le jardin entre militantisme et jardinage, selon les gens il y a plus ou ou moins d'implication dans les 2 ?

O : C'est ça oui. Nous on a fait une réunion y a pas longtemps et on s'est rendu compte qu'on étaient tous à peu près d'accord quand même sur l'optique dans laquelle on étaient, que tous on étaient touchés par le côté militant, j'étais surpris qu'on soient autant sur la même longueur d'onde.

A : C'est votre manière d'agir en jardinant ce terrain là ?

O : Oui et puis c'est aussi une manière d'agir. [aparté] Là la terre par rapport à l'année dernière ou il y a deux ans elle est mille fois meilleure. Elle est belle là en fait parce que à force de faire des apports on voit que ça se transforme, ça fertilise. En tout cas c'est un plaisir.

A : Et pour savoir justement ce qu'il se passe par rapport au jardin, est-ce qu'il est compté dans le projet ? Pas compté dans le projet ? Comment elle se fait la communication si vous n'avez pas d'interlocuteur ?

O : En fait des fois il y a des documents officiels ou des documents de travail de la mairie auquel on a accès, comme tout le monde quoi, et donc, tiens on voit qu'on est sur le plan ... Mais après ça veut rien dire du tout, ça veut juste dire qu'ils nous ont recensés comme existants.

A : Ou qu'ils ont fait une nouvelle carte quoi, et pas un nouveau projet...

O : Après, des fois il y a telle ou telle personne qui a eu vent de tel ou tel truc... Mais globalement...

L : Il n'y a rien d'officiel, on ne sait.

O : On a appris que notre parcelle était priori épargnée des fouilles archéologiques dans un premier temps, par le journal, en lisant le journal.

A : Ah oui d'accord. Et sinon, plus personnellement, qu'est-ce que ça vous apporte ou qu'est-ce qui vous intéresse dans le fait d'être ici.

O : Bah moi, être les mains dans la terre, à Nantes, des fois quand c'est l'hiver et qu'il y a les petits rayons de soleil qui sont rasants, moi là dessus ça m'apporte beaucoup. Le côté collectif, parce qu'on apprend à jardiner ensemble, et puis je dirais le côté collectif comme quelque chose qui appelle toujours à plus. J'ai pas l'impression que ce soit une parenthèse collective dans une vie individualiste, mais que c'est un truc qui se développe peu à peu. Des premiers pas qui amènent à des pas plus loin en fait.

L : Je vais dire pareil. Dans l'ordre c'est avoir les mains dans la terre et puis rencontrer des gens. De toute façon je vais pas nourrir ma famille là dessus. Et puis après moi quand je suis arrivé ici, je savais pas qu'il y avait le projet des Gohards, donc voilà on m'a renseigné sur ce que c'était et je me suis positionné avec beaucoup de questionnements effectivement, je trouvais

que c'était un petit peu démesuré, par rapport à toute cette bétonisation, ce qui à développé, voire même suscité ma politisation, parce que j'étais pas du tout là dedans auparavant. Voir comment la mairie communique, beaucoup sur des fermes agricoles, alors qu'en fait non, on prend des terres pour les bétonner, c'est tout.

A : La récupération un peu du projet en fait ?

L : Comment on informe les gens, les différentes manifestations, quand on en parle dans le quartier, on voit que la com elle a bien marché parce que les gens pensent qu'il va y avoir des fermes. Encore les gens qui étaient venus tout à l'heure, quand ils parlaient de ferme, ils me demandaient : « mais il y aura des animaux ? » Et bah non. Je trouve que c'est pas très correcte de communiquer de cette façon là.

A : Ca s'apparente un peu à de la publicité mensongère

L : Oui c'est ça, il y a un mot auquel je pense en particulier mais qui m'échappe là...

O : Du greenwashing !

L : Je pense pas que dans l'idée, qu'on arrêtera le projet des Gohards, mon souhait personnel c'est qu'il y ait un peu plus de végétal parce qu'il y a des possibilités voilà, et un peu moins de béton.

A : Est-ce que votre souhait ça serait d'apporter une solution alternative au projet des Gohards par le Jardin des Ronces ?

O : En fait, pour moi, à la fois je serai content si le jardin reste ici, c'est l'objectif, mais l'autre objectif serait le fait que le jardin soit là pour faire réfléchir. Comme Luc je ne pense pas qu'on puisse arrêter le projet mais peut être quand restant là on pourrait faire infléchir la tendance, mais surtout réfléchir en fait. Moi je m'en fout qu'il y ait un peu moins de béton, mais ce qui m'intéresse c'est comment faire réfléchir, parce que l'enjeu pour moi il est bien au delà de ça, il est de savoir quel model de développement on choisit, est-ce qu'on veut courir toujours plus, ce sont des grands schémas de pensée qui sont maintenant assez bien détaillés quoi. Est-ce qu'on veut amasser les gens dans les villes et puis faire mourir les campagnes ? Il y a toutes les questions du pétrole qui vont avoir du mal à arriver jusqu'à nous bientôt et du coup ces terres elles pourraient nourrir, aux portes de Nantes, pas mal de monde. Tous ces enjeux là, pour moi, comme NDDL, comme plein d'autres

endroits c'est des occasions de faire évoluer des consciences en fait.

A : De faire penser les gens ensemble quoi. Je vois qu'il y a pas mal de valeurs qui sont défendues. Est-ce que la question de l'autogestion, ou d'autres valeurs, comme la gratuité ou autres, est-ce qu'il y a des concepts comme ça, importants, qui structurent ce qui se passe ici ? Le fait d'être autogéré ça veut dire quoi ?

O : En fait on avait eu une réunion au niveau de la FAC parce qu'en fait il y avait un jardinier qui était étudiant en socio et qui nous avait demandé de venir, et on avait vu un élu qui s'occupait des jardins familiaux et qui disait voilà quand les habitants veulent quelque chose, quand les jardiniers veulent quelque chose, on peut leur donner. Et moi en voyant ça je m'étais rendu compte que ça pouvait être plus émancipateur. C'est pas forcément la mairie qui va au devant de mes besoins et qui crée ce dont j'ai besoin, parce que c'est pas ce dont moi j'ai envie souvent. C'est un collectif qui reprend en main la liberté de créer dans le cadre dans lequel il est établi. Dans le cadre du collectif, ça change, c'est un peu le gamin qui fait son premier gâteau tout seul, il a plus besoin de sa mère, et bah il s'y met quoi.

A : L'idée de l'indépendance vis à vis des acteurs du territoire, et l'émancipation personnelle. Il y a forcément pus d'inventivité quand tu te débrouilles tout seul.

L : C'est d'ailleurs bien pour ça que la mairie n'avait pas pensé qu'il y pouvait y avoir un hectare, à disposition de tous les gens.

A : Ah oui ça fait combien là, un hectare du coup ?

L : Oui, la parcelle entière, ça fait 1 hectare. Là en l'Etat actuel il y peut être plutôt 3000m2 exploités

A : Si on défrichait toutes les ronces, il y aurait peut-être un hectare, il y a pas mal de place encore. Au début tu disais qu'il y avait un peu une tentative de créer un lieu de discussion au niveau du quartier ? Est-ce qu'il y a eu d'autres tentatives que vous avez eu de sensibiliser les gens, les voisins ?

O : Et bah plus ou moins à chaque fête il y a au moins un panneau qui dit que l'évènement est ouvert à qui veut venir ? Là on voulait, sur la prochaine fête en juin, proposer, créer un petit espace de débat et discussions. Le 2 décembre, au moment de la plantation des arbres il y a eu aussi prise de parole sur le sujet et possibilité d'en discuter après. Mais on a pas vraiment

orienté le truc vers ça. On voit que dans le quartier de toute manière, ça ne prend pas forcément, on avait vu ça, et puis c'est pas un habitat très dense. Les gens, bon bah ils regardent comment ils vont s'en sortir pour eux et puis voilà c'est tout.

A : Je veux pas tomber dans des déductions faciles, mais le model pavillonnaire en général, c'est pas le model ou il y a le plus d'échange, même entre les gens de manière générale. Avant j'habitais vers Gilarderie, dans le bout de Nantes, zone pavillonnaire, et j'ai jamais parlé à un seul de mes voisins. Là j'ai déménagé à Rezé, c'est le jour et la nuit. Les gens se regardent, ils s'arrêtent, ils se disent juste bonjour en fait, alors que là bas c'étaient voiture, maison, il n'y avait pas trop d'échange.

O : c'est marrant parce que c'est les mêmes gens mais en fonction des quartiers, il y a une sorte de culture locale...

A : Oui et puis je me suis rendu compte même moi, quand j'étais dans un quartier où les gens ne se parlaient pas trop, même moi au bout d'un moment je leur parlait plus, j'avais mes colocataires et puis ça me suffisait quoi. Alors que là dès que tu te retrouves dans un quartier où les gens se parlent un peu tu te dis, ah mais j'aimerais bien faire ça, faire ci... Quelques questions pour mon collègue maintenant. Est-ce que vous vous revendiquez comme acteur de l'agriculture urbaine ?

O : Ah, moi j'aime pas le mot en fait. C'est pas un mot que j'emploierai spontanément. Pour moi je suis un jardinier. Et c'est vrai que mettre le terme « acteur de l'agriculture urbaine » ça me gêne parce que c'est encore mettre un de ces termes, comme la « croissance verte », le « développement durable » ? Du moment qu'on a le terme, et qu'il existe, ça veut dire que la solution est là, qu'il y a plus besoin de chercher. Il y a le terme, donc il y a le concept, donc endormez vous tranquillement, on s'occupe de tout, et pour moi c'est hyper dangereux parce qu'on voit bien qu'il y a plein d'enjeux derrière et que rien n'est réglé, et que forcément ça ne va pas assez loin. Ca ce n'est que mon avis, mais en tout cas le fait est que si le terme est posé, pour moi c'est trompeur.

A : Et puis ça met un peu tout le monde dans le même panier quoi. Futur site d'une ZAC qui veut se doter d'une multitude de « fermes urbaines », Doulon correspond-t-il vraiment à un cadre urbain pour vous ? Ou bien est-il toujours rural, comme il l'était autrefois, et devrait-il tendre à le rester ?

O : Bah il devrait tendre à être rural, c'est sûr, ou à le rester. Malgré tout c'est

délicat parce qu'on est tout près de la ville, donc ça ne peut pas être un petit village, ou peut être que dans l'utopie ça pourrait l'être, mais je vois mal comment ça pourrait rester un petit village avec quelques grands champs avec des vaches. Moi je pense toujours au film « demain » avec la ferme du Bec Hellouin où ils disent que 1000 m² ça fait des revenus qui font vivre une personne sans soucis, 1000 m² de terrain seulement, c'est ridicule, c'est tout petit. C'est une ferme en Normandie, basée sur la permaculture, et qui apparaît dans le film demain. Mais du coup c'est rigolo, ils ont fait des calculs, ils se sont confrontés au réel, et je sais plus mais ils sortaient 32 000 ou 52 000 € sur 1000 m², donc là, si on divise les 180 hectares en 1000 m², ça fait 1800 exploitations, [rires] bon j'exagère, mais 1800 exploitations quand même ...

L : Oui et puis sur les 180 hectares, il y en a qui sont pas utilisables.

O : Bref, il y a un potentiel. Après ça serait dommage que ça devienne ça parce que c'est de l'agriculture qui manquerait de diversité... N'empêche que ça, ça pourrait être pas mal, et ça serait autre chose que les vitrines de « fermes urbaines » qu'on nous vend.

L : Moi je refuse le terme de ferme urbain. Je veut bien qu'on parle de parcelle verte, éventuellement, mais pas de ferme urbaine parce que c'est tromper les gens et puis ça sera pas de la production suffisante, il y a pas d'équilibre entre ce qu'on produit et le nombre d'habitants.

A : C'est sur que comparé au nombre d'habitants qui va être amené à arriver sur le territoire...

L : Le plus grand lot là, c'est celui qui sera en face métro (magasin de chaîne de grossiste alimentaire), il fera 10 hectares, d'un seul tenant. Ca c'est un lieu où il y avait encore des cultures il y a 3, 4 ans, et ça va être complètement bâti, alors qu'on pourrait mettre 3 ou 4 maraichers dessus, mais pour qu'ils en vivent, pas pour en faire des vitrines. Ca serait mon souhait, si on parle de fermes, qu'elles soient vraiment mises en place, et vraiment viables.

O : Ca change tout parce qu'il y a grand besoin de nouveauté, de tenter des vrais choses nouvelles. Parce que là c'est le produit de la continuation, on crée juste un peu d'illusion, mais on retombe sur les mêmes choses que ce qu'on faisait avant. Ce qu'il faut c'est qu'il y ait des gens qui décident, et qui disent, bah nous on change de logique. Du coup juste vite fait, pour contrer les arguments du « bah il y a plus de gens dans le monde donc il faut plus de logements », ça c'est l'argument massue qui revient systématiquement. Cette augmentation de la population c'est lui fruit d'une politique qui tend à

pousser les gens vers la ville et à vider les campagnes. En fait on leur en veut même pas à la mairie de Nantes, c'est la logique qui veut ça. Moi j'ai été très surpris, et depuis j'arrête pas d'en parler parce que je trouve ça vraiment très marquant, de voir le besoin en nouveau logement à Nantes, qui pour moitié, en gros, est du à l'augmentation de la population, et pour moitié du au fait qu'il y a de moins en moins de personnes par logement.

A : C'est à dire que les gens se séparent en plusieurs logements individuels..

O : C'est ça, et du coup à la fois c'est nul parce que ça fait bouffer des terres et bétonner des terres, mais aussi à la fois c'est nul pour les gens parce qu'ils vivent tout seul, ils tombent dans la solitude et bouffent des anti-dépresseurs etc. S'il y a une vraie politique de la ville, ça impliquerait de changer toutes les logiques, ça implique d'arrêter de courir tout le temps pour redonner de la place à l'être humain et au lien avec les autres. Au lieu d'inverser notre système de penser, on prend ce qui est disponible pour le bétonner, pour aller encore plus loin dans notre course et dans notre délire quoi.

L : Sans oublier qu'il y a des logements vacants..

O : Oui, 5000 logements vacants sur Nantes métropole, là on veut faire 3000 logements en 20 ans. En 20 ans on aurait le temps de réhabiliter 3000 logements vacants en fait. Et puis le truc c'est que c'est pas le seul endroit il va y avoir des projets pharaoniques. Ca c'est un projet, et il y en a partout autour de Nantes. A la limite si c'était le dernier coup de béton et après on s'arrête, bon ok, mais la c'est continu.

L : Par exemple, la caserne à Mellinet, c'est déjà bétonné, donc faire un projet là bas, a la limite, pourquoi pas.

O : Nous il y avait des gens d'ECOS qui étaient venus nous voir ? Les filles qui sont venues, en gros elles pensaient comme nous, peut être qu'elles avaient moins réfléchi à tout ça mais elles étaient toute prêtes à penser comme nous et le fait que l'association soit mise à contribution par la ville de Nantes pour faire la caution... Voilà du coup c'est la gentille petite association qui du coup fait l'interface et qui fait la vitrine. Ca les mettait mal à l'aise parce qu'elles pensaient un peu la même chose que nous, sur le fond, elles étaient dans cette association pour faire quelque chose de beau, et elles voyaient que l'asso se faisait retourner par la mairie, et qu'elles se faisaient mettre à profit un peu.

A : Il y avait une dernière question pour mon collègue, par rapport à Olivier

Durand, qui s'installe à la frontière là. Il se demandait si vous aviez eu des contacts avec lui, si vous êtes allé le rencontrer, si il est venu vous voir.

O : Non, pas à ce que je sache en tout cas.

L : En fait nous on a appris plus par la bande on va dire que c'était lui. Parce que ça a jamais été vraiment dit..

O : C'est pas officiel mais on le savait.

A : Et lui il est jamais venu vous voir ? Vous êtes voisins mais sans plus..

O : On a le fusil qui est prêt dans la cabane [rires]

A : C'est la guerre froide un peu

L : On est pas sur la même longueur d'ondes, et le grillage a été mis donc, il nous verra pas, on le verra pas.

A : Et qu'est-ce que vous en pensez que ça soit lui qui ait été choisi ?

O : Bah c'est ce qu'on disait l'autre fois un peu quoi. Alors moi je ne sais pas très bien, mais de ce que j'ai compris, il a été mis à contribution pour définir le projet, pour organiser le projet. Je crois même qu'il est dans la commission qui choisit les projets si je ne dis pas de bêtises. Il faudrait en reparler à Julien parce que je suis pas très sûr de ça, mais c'est le côté juge et parti, et puis voilà il est très bien avec la ville de Nantes donc bon... En plus si j'ai bien compris son exploitation des Sorinières va dégager parce qu'il y a un projet routier qui passe dessus, et donc ça serait une contrepartie.

A : Pour finir, si le projet de ZAC persiste, et que le jardin continue d'exister, comment vous pensez le futur du jardin ?

O : Bah en fait on a du mal à se projeter j'ai l'impression. De toute façon on sera sûrement pas acceptés comme un petit îlot anarchiste au milieu du projet figé. A titre personnel je ne me projette pas trop, je sais que si on se fait dégager, ou si jamais les conditions sont ingérables, qu'ils veulent qu'on soit une association, et qu'on traite nos terres avec des produits chimiques, j'en sais rien je dis n'importe quoi, mais si ca devient trop compliqué, on dégagera je pense. Il y a tellement de projets alternatifs qu'on trouvera d'autres coins de terre pour jardiner, on prend pas assez le temps de s'organiser sur d'autres beaux projets que voilà, on verra en fait.

A : Donc si il y a trop d'exigences, vous partez, sinon, tant que ça reste, ça reste.

O : Oui voilà c'est ça, on plante, on met même des vergers, on sème.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

PRISE DE NOTES ENTRETIEN ARNAUD

Arnaud le Goff, installé en maraichage depuis moins d'un mois, 10 jours. Anciennement écologue en milieux tropicaux. Reconversion car pas de travail ou rien qui ne corresponde à ses valeurs. BPR = brevet diplôme dans l'agriculture, facilite l'installation, pour les aides européennes, et surtout le foncier. Développer une ferme en maraichage, avec des techniques innovantes. C'est un portage foncier, parce que c'est assez compliqué de trouver des terres, donc l'idée c'est que je me suis rapproché des collectivités, des mairies. J'avais même demandé au parc régional de brière s'ils avaient pas des porteurs de projet, où s'ils connaissaient pas des projets où je puisse candidater quoi, en périphérie de ville. Et puis je suis tombé sur une annonce sur le RDI, un truc mis en place par la chambre de l'agriculture, qui met des exploitations à reprendre pour que des agriculteurs. Je suis donc tombé sur ce projet sur le RDI, en parallèle sur le bon coin. J'avais aussi fait le tour de tous les agriculteurs dans le coin, en leur disant que voilà, je veux m'installer en maraichage, j'ai de la famille dans la presqu'île, on veut s'installer ici, est-ce que vous connaissez pas des exploitants à la retraite qui voudraient céder leurs terres quoi. Du coup c'est des maraichers qui venaient de s'installer finalement qui m'ont parlé de ce projet là, qui était porté par la communauté de commune, donc la CARENE. J'ai contacté la RDI, j'ai contacté sur le bon coin, et j'ai fait part de mon intérêt à la CARENE, pour candidater 3 fois sur le même projet en fait, histoire d'être sûr.

Après il y a eu tout un appel d'offre etc. Il s'est ensuite posé la question de comment on acquiert ce site ? En fait la CARENE a préempté la ferme, c'était une ferme à l'abandon, la personne est décédée, les héritiers de cette ferme ont voulu la vendre aux plus offrants, donc fatalement ça voulait dire que la ferme partait à l'urbanisme. La maison elle était rachetée par quelqu'un au prix d'une maison en bord de saint nazaire, donc à peu près 130 000 €, et puis les terres auraient été revendues à un autre agriculteur, ainsi de suite. En gros, je pense que les héritiers avaient en tête de sortir plusieurs centaines de milliers d'euros de vente, pour que tout parte au maximum, en constructif. La CARENE, son objectif c'était de conserver la ferme, puisque dans cette ville c'est possible de conserver des fermes en bordure de ville. Donc l'idée c'était pas de tout raser, de mettre des lotissements, et puis dans 20 ans de dire : « ah merde, ya plus de maraichage », donc ils ont pas été trop mauvais sur cet aspect là. Ils ont donc préempté la ferme et cherché un repreneur. Par contre ils ont pas trop réfléchi comment transmettre le bien, ils l'ont préempté 130 000 euros, mais pour nous c'était pas possible en fait d'acheter à un tel prix, plus ensuite rajouter 100 000 euros d'investissement

quoi. L'idée c'était donc de nous le vendre au prix de la terre agricole, donc beaucoup moins cher, soit de nous le louer, mais la loc ça posait pas mal de problèmes. Au début c'était prévu en location accession comme on peut faire sur des immeubles, des appartements. Mais ça posait quand même la question de la pérennité du truc. Moi je vais engager des frais, je vais avoir des emprunts à rembourser, et il fallait qu'aux yeux des banques j'ai des garanties de rester sur place. Il y avait donc que 2 possibilités, soit j'achetais, soit on faisait des beaux ruraux, de 9 ans reconductibles. En bref la location ça n'arrangeait personne.

On est donc partis sur une vente normale, avec un paiement à terme. Ça veut dire qu'aujourd'hui on est propriétaires, on a acheté le bien, et en fait on le paye dans 4 ans. Donc en fait, la CARENE nous fait un crédit de 4 ans sans intérêts. Quoi, ce qui permet en fait de lancer l'entreprise sans plomber la trésorerie dès la première année, donc en fait c'est du portage foncier. La CARENE porte notre foncier le temps qu'on puisse commencer à produire, avoir une trésorerie un peu plus étoffée, et puis assumer ces frais là. Eux, ils avaient une crainte, c'est que je fasse un faux projet, en acquérant un bien à 40 000 euros, qui en vaut en fait 150 000, et puis finalement au bout de 2, 3 ans, laisser tomber, revendre, et faire une plus value. Pour palier à ça, on est passé par la SAFER, qui est un organisme préempteur, et je suis donc soumis à un cahier des charges, qui s'applique pendant 10 ans, je dois donc leur rendre des comptes sur ce que je fais et ce que je produis sur l'exploitation, ce qui fait que si je veux revendre, ou mettre en location au bout de 5 ans, je pourrais pas le faire comme ça, il faudra que je passe par la SAFER pour demander l'autorisation, et ça peut être refusé. Aussi si je décide que j'en ai marre de faire du maraichage, la SAFER et la CARENE sont les racheteurs privilégiés. Ils vont venir repréempter. Ça, ça permettait de rassurer la CARENE. C'est assez rare, c'est pas commun pour une agglomération de faire ce genre de choses. Mais voilà, ils sont engagés, ils ont des conviptions, et ils les mettent en place. Alors c'est pas forcément simple, je dirais même que ça a été un gros bordel. Il ya des inconvénients, notamment à cause du cahier des charges, j'ai pas pu suivre le planning que je voulais suivre moi, donc sur certaines choses je suis un peu en difficulté, parce que eux, m'ont poussé à m'installer très vite, et ça devient compliqué, même financièrement. Mais par contre, derrière, là aussi ils sont à 100%, leur volonté c'était qu'un agriculteur puisse s'installer, la condition étant que moi je puisse acheter, et donc voilà, il me l'ont vendu quoi. C'est vrai que j'avais candidaté sur des choses similaires, à Nantes ou à Rennes, mais ça s'apparentait plus à de la com quoi. Genre, oui on va installer un petit maraicher, mais derrière, les métropoles elles voulaient pas lâcher les terres. Elles veulent les garder, au cas il y aurait un projet mieux à faire dans 10 ans, et donc ça permettait pas de s'installer correctement quoi.

Attachement à l'agriculture

- Ton rattachement à l'agriculture il s'est fait comment ? C'est parce que tu étais écologue et qu'il y avait ce lien à la nature ?
- Il y a un côté lien à la terre, entre guillemets, en tout cas à l'extérieur et à la nature, aux plantes. En fait j'ai une formation de botaniste à la base, d'où les légumes, et pas les vaches et les moutons en fait. C'est un peu le pendant de l'écologie en milieu agricole. Mais en fait l'idée à la base, c'est que je voulais pas vivre à la ville. Donc j'avais pas non plus envie de me dire que j'allais faire un boulot en bureau d'étude où j'allais bien bien gagner ma vie, mais par contre acheter une baraque à la campagne, et puis je travaillerai en ville... Enfin ça ne me plaisait pas quoi. Du coup je me suis dit, si tu veux habiter à la campagne, et bah tu travailles à la campagne, et qu'est-ce qu'il y a de mieux à faire qu'agriculteur. Donc voilà, après j'avais déjà fait du woofing, des stages etc. J'ai rencontré un maraicher, qui m'a donné envie de faire ça, c'est grâce ou à cause de lui, je sais pas, le temps le dira (rires). Ca s'est fait un peu tout seul quoi, petit à petit.
- On est proches de Saint Nazaire là ?
- Oui très proches, à 7 minutes du centre centre de Saint Nazaire en voiture. En vélo, je dirais une quinzaine de minutes, donc c'est cool.
- Est-ce que du coup tu dirais que c'est la ruralité ici ? Ou alors c'est plutôt péri-urbain ?
- Dans la ferme c'est la ruralité, chez le voisin c'est urbain. C'est ça en fait, bon on est pas en lotissement non plus, les maisons elles ne sont pas touche-touche, mais tout autour c'est quand même des petites maisons. On est vraiment à la frontière du rural. Là si tu traverse la ligne de chemin de fer on est vraiment dans le rural, c'est à dire qu'il y a une maison tous les 3 km, elles ont toutes 2 hectares de terre. Et de l'autre côté du chemin de fer c'est que des terrains de 1000 mètres carrés, avec des maisons, et nous au milieu.

Agriculture urbaine

- C'est un terme qui est beaucoup utilisé en ce moment, celui de l'agriculture urbaine. Est-ce que tu te revendiques de ça, ou bien pas du tout ?
- Non, mais en fait j'ai pas la définition de ce que c'est l'agriculture urbaine, à chaque fois que j'en entend parler, les gens qui évoquent ça, c'est des systèmes différents qu'ils présentent, donc je ne sais pas ce que c'est moi, l'agriculture urbaine. En fait, pour moi, ce que j'imagine être l'agriculture urbaine, et j'en ai vu passer pas mal des projets comme ça, c'est cultiver des petits pois sur le toit d'un immeuble, mettre des ruches sur un hôpital. Utiliser des containers, comme à Rennes, ce que j'appelle de l'agriculture High Tech,

c'est à dire faire pousser des salades en plein centre ville, dans un container, sans lumière, sans rien, en hydroponie, en dépensant de l'électricité et de l'énergie.

- C'est pas productif ?
- Bah si c'est productif, mais c'est juste qu'on dépense de l'énergie pour faire pousser un truc qui est sensé pousser sans. Et pour moi c'est ça la définition de l'agriculture urbaine, ou en tout cas le côté négatif de l'agriculture urbaine je dirais, et qui moi me paraît pas du tout judicieux, sauf à Singapour ou à Hong Kong, ou je sais pas où, ou même pourquoi pas à Paris, dans des villes d'extrême densité en fait. En France, dans la plupart des endroits, on est quand même un pays très très rural, et du coup je vois pas du tout l'intérêt, d'aller faire pousser des mauvais légumes en hydroponie dans un centre-ville alors qu'autour il y a plein de champs.
- Mais même à Paris, il y a quand même une ceinture verte autour qui doit permettre de nourrir, au moins en partie les quelques millions d'habitants.
- Après il faut savoir ce qui consomme le plus d'énergie. Est-ce que c'est faire pousser des mauvais légumes en hydroponie, sous lumière fluo, à Paris. Ou alors faire pousser des légumes à la campagne et les transporter vers Paris avec des camions. Si c'est en terme d'énergie, je ne sais pas, après si c'est en terme de qualité, il n'y a pas photo.
- Toi t'es plutôt bien placé quand même.
- Et bah c'est ce que je recherchais en fait, un cadre de vie, avec des arbres, des oiseaux, ne pas voir mon voisin, en gros. Et par contre, comme je fais du maraichage, et que le but c'est de développer de la vente directe, et locale, et bah il faut quand même que je puisse toucher des gens. Donc si j'avais acheté des terres dans le fin fond du Finistère, certes j'aurais pu les trouver, mais j'aurais pas eu un client pour vendre mes légumes. Et si j'avais acheté des terres en plein centre ville de Nantes, et bah j'aurais pas fait des légumes, j'aurais fait de l'immobilier quoi. Après on cherchait dans une ville pas encore trop grande en fait. Moi j'avais dans l'idée, Saint Nazaire et Lorient, pour moi c'est un peu les villes de demain, ou alors Saint Briec, dans le Nord. Des villes qui ont des dynamiques, qui ont des habitants, et sont pas encore des mégapoles, et donc ya encore de la campagne à proximité des villes. Donc on peut nourrir les habitants, sans pour autant se taper 50 km pour livrer. Et donc voilà Saint Nazaire ça semblait bien. Et puis on avait la famille à côté quoi, donc ça semblait bien.

ENTRETIEN JEANNE LEMAN

- Bonjour Jeanne !
- Bonjour ! (rires)
- Je veux bien que tu m'explique c'est quoi le synopsis de l'option Defrain.
- L'option Defrain, c'était une option qui s'appelait « Utopos ». L'idée de base c'était de travailler sur les travaux de « Réinventer Paris », de prendre les sites du Réinventer Paris, avec la problématique de venir remettre de l'activité industrielle dans la ville. Donc intramuros. Et l'activité industrielle, enfin, industrielle entre guillemets, qui a été choisie, c'est l'agriculture urbaine.
- C'était un programme imposé ?
- On avait un programme imposé, c'était faire de l'agriculture urbaine, on pouvait faire ce qu'on voulait en agriculture urbaine. On avait des recherches à faire là dessus, au début du semestre. Ensuite de choisir notre site. Moi j'avais choisis un ancien poste de transformation électrique. Du coup, il fallait qu'on mette dans ce bâtiment un programme d'agriculture urbaine. Il y en a plein qui, par exemple, ont créé des brasseries avec la culture du houblon. Sur d'autres sites, il y en a pas mal qui on fait des potagers. Il y avait aussi Philippine qui a fait un centre de formation des compagnons du devoir, spécialisé en fleurs et en cuisine. Moi j'y arrivais pas trop, l'idée au début c'était de faire une salle expérimentale, un centre de recherche sur la musique et la nature et du coup les légumes. Parce que j'avais trouvé des trucs, euh, intéressants à ce sujet...
- Rigolos ?
- Oui c'est ça ! (rires) Mais après je me suis dit que c'était pas trop une bonne idée, et puis le projet à de plus en plus dévié sur une salle de spectacle. Du coup au final, comme j'étais vachement plus attiré par la salle de spectacle amovible, qui bouge dans tous les sens, et qui est vachement expérimentale aussi, que par l'agriculture, j'ai voulu conserver ma deuxième idée parce que je trouvais que l'autre avait pas vraiment sa place. Au final c'était un peu de l'agriculture intensive que j'avais foutue sur un étage, en mode agriculture intensive, en mode « smart exploitation » et tout, avec tout un réseau d'eau etc. Mais je l'ai laissé de côté, et les profs ont un peu oublié,

et m'ont laissé aller vers l'autre programme qui m'attirait vachement aussi. Du coup, il y a un moment ils m'ont quand même dit : « oui, il faudrait quand même remettre ce truc là, parce que bon, ça fait quand même partie du programmé et de l'idée de l'option quoi ». Du coup j'ai essayé de trouver des idées de recyclage des matériaux d'art, de théâtre, de scénographie etc...

- J'ai toujours eu cette image de Defrain comme quelqu'un d'assez rigoureux, qui fait de l'archi et rien d'autre. Ca ne t'a pas étonné qu'il veuille appliquer ce genre de programme à son option ?
- Oui ça m'a étonnée, j'avais aussi cette image de Defrain, hyper technique, et puis on s'en fout un peu du programme qu'on fait, pourquoi on le fait etc... Et au final pas du tout, ils étaient pas du tout dans cette optique là. Je pense qu'en fait c'était vachement inspiré du concours de réinventer Paris, et de nous confronter à ce genre d'appel d'offre. Ils nous ont beaucoup parlé du fait que c'est une demande de la mairie, mais du coup c'est toi qui va chercher tes propres promoteurs, de trouver ton propre programme, et qu'il faut être innovant pour être compétitif. Aussi derrière, c'est l'idée des concours qui sont vachement orienté sur le marketing urbain de la ville de Paris. Ils nous ont pas mal parlé des Pariculteurs, et ils ont aussi invité quelqu'un qui avait gagné un des concours de Réinventer Paris sur l'agriculture urbaine. Elle nous à même dit texto qu'elle avait fait une étude de fou sur l'économie du projet, et comment ça allait marcher, et qu'en gros ça ne pouvait marcher en grande partie que par les subventions publiques ? Ce n'est pas vraiment autonome comme projet, et puis ça ne fournissait vraiment qu'un seul resto sur place. Mais niveau économie c'était pas viable, encore moins pour réinsérer des gens et les salarier sans les subvention etc... Elle nous à vraiment dit, moi je pense que l'agriculture urbaine c'est vraiment pas rentable, vu comment nous on a galéré avec ça. Par contre, tout ce qui est recyclage, ce sont des choses qui peuvent être vachement plus viables économiquement. Mais ouai ils étaient vachement dans cette optique là. Defrain il nous souvent dit que le rôle de l'architecte était en train de changer. On est obligés de ne plus être que des dessinateurs et des concepteurs, on doit maintenant aller démarcher. Sans parler d'être programmiste, il dit vachement de démarcher des gens, et de penser l'économie d'un projet. De penser des projets d'entreprise aussi quoi. Et ça c'était vachement intéressant, et puis même après dans tous les projets.
- Donc en fait c'était plus dans cette démarche là de projection professionnelle, que vraiment une conviction au niveau de l'agriculture urbaine, de la part des professeurs ? Est-ce que l'idée de l'agriculture urbaine

était présente dans la plaquette, ou dans l'intitulé de l'option ?

- La plaquette je sais pas, mais ce qui est sûr c'est que c'était pas dans le titre. Le truc de l'agriculture urbaine, et c'est pour ça que dès fois ça m'énervait moi aussi. Au delà de la recherche sur le sujet, qui est intéressante. En fait personne au sein de l'option ne comprenait pourquoi à un moment donné on était obligés de mettre de l'agriculture urbaine alors qu'on a quand même un choix de programme qui était hyper large, et qu'on en venait à mélanger des trucs qui n'ont rien à voir. Au final moi c'est ce que j'ai ressenti. Ça faisait un peu un programme de base d'une ville, plaqué à un autre endroit, pour répondre à une demande politique en fait. Le politique veut ça, donc nous on va le faire, mais sans vraiment se poser la question de comment c'est viable etc...

- Comment ils vous ont introduits le sujet ? Est-ce qu'il y avait vraiment 0 discours là dessus, ou bien est-ce qu'il y avait quand une manière de faire ?

- C'était un peu vague comme explication. Comme je le disais il y a 5 minutes, c'est le discours de « les choses changent... » C'était un peu flou.

- Les professeurs ne t'ont pas tenu rigueur d'avoir abandonné l'exercice imposé de l'agriculture urbaine ?

- Non, pas du tout. Non parce qu'ils m'ont dit au final que c'était vachement plus cohérent de faire ce truc là de recyclage, que de faire celui de l'agriculture urbaine qui n'aurait aucun sens. Mais je me souviens quand même d'un moment qui m'avait choqué où Defrain m'avait dit : « Oui mais tu vois ça pourrait être trop bien de voir ta couche verte au dessus, qui vient servir de décors dans la spectacle. » Ou encore Marine Leroy qui me disait « Ouai t'as qu'à faire des plantations de cannabis » ... Mais les gars, vous essayez de donner du sens à un truc qu'en a pas quoi. Moi c'est vraiment ça qui m'a soulé je crois.

- Et du coup tu es vraiment la seule à avoir esquivé le truc ?

- Ouai, et les autres ont continué parce qu'ils ont très vite conditionné leur programme par rapport à l'agriculture urbaine. Ils ont tout de suite cherché la brasserie, le centre de formation, le centre de réinsertion, ce genre de chose quoi. Donc des programmes qui vont avec l'agriculture urbaine en soit.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ENSA NANTES

JUIN 2018